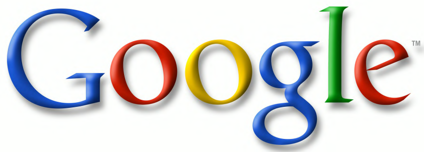


LA

GRÈCE

EN 1863

PAR

A. GRENIER



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1863

9

A. C. Coolidge

AU PRINCE NICOLAS BIBESCO

HOMMAGE DE PROFONDE AFFECTION.

A. GRENIER.

Il y a trois livres excellents sur la Grèce moderne : Le *Voyage en Morée*, de M. E. Quinet ; Le *Journal de Voyage*, de Madame Agénor de Gasparin, un chef-d'œuvre de vérité et de sentiment, et *la Grèce contemporaine*, de M. About, cet éblouissant début d'un esprit vif et battant neuf.

Le livre que nous offrons au public n'a pas la prétention de jouer au parallèle avec de tels devanciers. Il se renferme presque exclusivement dans les questions particulières que les derniers événements accomplis en Grèce ont mises à l'ordre du jour.

Paris, le 3 mars 1863.

LA GRÈCE

CHAPITRE PREMIER

Aspect de la Grèce. — Le paysage attique. — Les officiers de Crimée et les professeurs d'esthétique. — Sparte, *O ubi campi!* — Corinthe. — Athènes. — Les rues, les maisons, les chiens, Euripide, les pourceaux. — Ventôse et pluviôse. — L'été. — Beauté du ciel. — Vertus de la soupe. — Du chapitre des glaces dans Aristote. — Villégiature. — Ruines antiques. — Mycènes et Tirynthe. — Eschyle cicerone. — L'art ancien. — L'art moderne. — Les Allemands.

Quand la première colonie de l'École française d'Athènes eut été déposée par deux fiacres, à l'hôtel de l'Europe, dans la matinée du 4 avril 1847, son premier soin fut de se précipiter sur un méchant balcon de bois qui dominait la ville et la campagne. Nous étions là huit regardant comme vingt. Était-ce beau? Était-ce laid? Était-ce étrange! Était-ce vulgaire et plat! Quelle nudité et quelle solitude en ces champs! Quel amas d'immondes baraques que cette ville! Qu'est-ce que ce rocher là-haut, couvert de platras? — Ce doit être l'Acropole. — Voilà le Parthénon, sans doute. — Dieu! comme c'est petit!

Personne ne prit sur soi d'en dire davantage ; mais chacun en conscience se tint pour mystifié.

C'est la première impression que produit Athènes sur ceux qui ne veulent pas faire les entendus. Il faut de nécessité en passer par là et croire d'abord que cette grande révérence et cette grande admiration pour la Grèce sont un pur préjugé de Don Quichotisme collégial.

La faute en est aux Anciens. En gens habitués à souffrir souvent de la chaleur et à boire rarement frais, ils ont mis dans leurs vers beaucoup plus de fontaines et beaucoup plus d'arbres qu'il n'y en avait dans leur pays. De là nos illusions, et, dans nos esprits, l'image d'une Grèce riante, fleurie et bocagère, comme une fable de Fénelon ou une idylle de Chénier. On la voit à travers les lectures et les songes de son adolescence, à travers les menteries des poëtes. On est mal préparé à ces espaces incultes, déserts, soûls de soleil, à ces champs de cailloux et de poussière, à la pâle verdure des oliviers, à ces rares et maigres troupeaux de moutons, à ce satanique grincement des cigales.

Peu à peu cette désolation se transfigure, comme Ulysse au souffle de Minerve. Le gueux, le mendiant, couvert de haillons, flétri de rides, rongé de misère, revêt une fulgurante beauté ; et les hommes, honteux d'avoir pu le méconnaître, le prennent maintenant pour un dieu.

Ainsi de l'Attique. Le miracle ne vient plus de

Minerve, mais de la lumière, de la mer et des lignes de l'horizon. Une école assure qu'avec cela un paysage peut se passer d'eaux, d'arbres et d'herbes. D'autres ne peuvent s'interdire de regretter les ruisseaux courant dans les prés, les pommiers en fleurs, les grands bois ou les sentiers champêtres, ourlés de haies vives, la vue du blé croissant, notre belle et bonne campagne de Normandie ou d'Auvergne, animée de travailleurs et de troupeaux.

Je ne suis pas assez philhellène pour prétendre que l'Attique a un autre ciel et une autre mer que le reste du Midi et du Levant. Mais ce qu'elle a vraiment de distinctif, c'est le modelé des terrains, la gradation des plans et surtout le dessin des montagnes qui ont l'air de monuments et non de masses brutes. Les temples grecs en paraissent être la copie réduite, et je ne m'étonne pas que Platon ait omis les autres attributs de Dieu, pour l'adorer de préférence comme architecte.

J'aurai le courage de l'avouer; cette perfection architecturale, cette prédominance de la ligne, donnent au paysage attique plus de grandeur que de charme. En le spiritualisant à l'excès, elles en font quelque chose de trop idéalement, de trop métaphysiquement beau, quelque chose qui est plus une conception qu'une jouissance, plus une étude qu'un spectacle: c'est la musique ramenée aux rapports abstraits des nombres. Cela manque de fécondité, de fantaisie, de brio, et peut-être de cette dose de mauvais goût nécessaire à la fai-

blesse humaine. Si, par malheur, vous manquez l'ensemble, vous êtes un homme perdu; il ne reste rien où se prendre, où se rattraper; ou, si cet ensemble d'une désespérante harmonie vous fatigue à méditer uniquement, aucun détail ne s'offre qui repose et rafraîchisse. C'est tout ou rien.

Le paysage attique ménage des joies infinies aux ingénieux, qui y découvrent à la longue cent raisons d'admirer; il ne va pas au devant des simples; il manque de clarté, d'indulgence et d'attrait pour ceux qui demandent à être émus sans délai ni déduction, sans savoir pourquoi, naturellement et tout de suite. C'est une façon de beauté royale, un peu glacée, passablement dédaigneuse, qui se dérobe sous sa nudité savante et sa simplicité absolue, qui veut des initiés, au moins des courtisans, qui tient le vulgaire à distance et crie arrière aux profanes. Ceux-là l'entendent qui sont fins et assidus; les plus sensibles enragent de ne rien sentir devant elle, et, comme de raison, s'accusent de frigidité. Elle excite et tient en éveil l'intelligence, elle la sollicite à des découvertes dans le domaine des choses qui ne devraient pas se raisonner; elle ne caresse pas les sens et ne remue pas le cœur.

Aussi le paysage attique est-il l'objet des jugements les plus divers. Les officiers de notre expédition de Crimée, qui ont entrevu Athènes, jurent que c'est le plus horrible des pays; les professeurs d'esthétique démontrent que c'est le plus beau. Ceux-ci ont trop re-

gardé ; les autres pas assez. Au demeurant, je serais fort embarrassé de dire lesquels se trompent.

Ce n'est pas que toute la Grèce soit sèche, pelée et fauve comme l'Attique. Sparte, par exemple (comme si ces deux noms d'Athènes et de Sparte étaient destinés à former un éternel contraste), offre une autre scène. On s'attend à des aspects empreints d'austérité et de rudesse, à une nature horrible ou sèchement grandiose, à une physionomie de ciel et de terre, qui, glaçant la poésie et serrant le cœur, convie l'homme à la lutte, à la peine, à la barbarie. Quelle autre image se faire d'une contrée où la tyrannie avait atteint les limites de la férocité ; l'esclavage, celles de l'infamie et de la misère, où régnaient de détestables vertus, un genre d'héroïsme atroce, le mépris de la vie, de ses biens et de ses joies les plus permises ; le culte de la douleur, du sang et de la mort, le perpétuel sacrifice de soi-même, de ses droits et de ses affections les plus sacrées, des lois insultantes à l'humanité et des mœurs étranges, moitié de mousquetaires et moitié de trappistes, comme disait Bassompierre ?

Est-ce la nature ou l'histoire qui ment ? mais on ne rencontre rien de ce qu'on prévoyait. La plaine brusquement arrêtée, à l'Occident, par le Taygète, immense muraille alpestre, fuit au Midi avec l'Eurotas, en déroulant de magiques lointains. A l'Est, elle s'élève en étages, par une succession de plans harmonieux qui se pressent et se couronnent, et portent mollement le

regard de l'humble tertre de gazon aux cimes neigeuses.

La terre y est opulente et pleine de délices ; elle se joue en ondulations, elle se creuse en fossettes. Vingt ruisseaux descendent en bondissant du Taygète, formant des cascades sonores ou de blanches nappes. La végétation est variée ; tous les arbustes et toutes les fleurs du Midi ; par dessus ces tapis et ces haies de verdure sombre ou transparente, le peuplier, le platane, le mûrier, la vigne, des orangers d'une taille inouïe, chargés de leur moisson d'or. A Athènes, la nature ne s'est occupée que du plan général et des grandes lignes ; à Sparte, artiste plus attentive, elle a pris soin du détail ; le charme prévaut, et, quoique le Taygète lui donne un grand air, Sparte demeure uniquement aimable.

Les ruines mêmes y ont un frais aspect. Elles semblent être là comme la pierre tumulaire du pâtre dans le célèbre tableau du Poussin, le souvenir de la mort lu entre les branches écartées, pour mettre la pensée sur la pente des rêveries mélancoliques. Point de sol décharné, d'amas de décombres, de teintes poudreuses, de morne silence.

Le sixième sens des archéologues, cette seconde vue si puissante et si prodigieuse, reconnaît des rues, des quartiers, des édifices, chaque pavé avec sa place et son nom ; les simples yeux de l'ignorant voient un long mur de théâtre, d'une solide vieillesse, quelques

colonnes à terre, quelques assises de chapelles ou de tombeaux, plongeant dans les vertes et mobiles ondes des orges ; un groupe de basses collines, bien fournies de gazon, baignées de clarté, pleines de senteurs et de bourdonnements, réjouies par l'ombre des platanes, par le murmure de l'Eurotas et le balancement des moissons.

En présence de ce doux et bucolique paysage, on conçoit que Virgile, rassasié d'études, désabusé de la gloire et des horizons connus, rêvant un autre ciel, le silence et l'obscurité, la fuite des heures inoccupées, les fleuves et les ombrages lointains, mît ce beau pays au rang des solitudes préférées où il eût désiré d'ensevelir sa vie :

. . . . O ubi campi
Spercheosque et virginibus bacchata lacœnis
Taygeta !

Corinthe ne rappelle ni Athènes ni Sparte. Je l'ai vue en venant d'Argos. De ce côté, les abords en sont moroses. On a à franchir une suite de mamelons épatés qui s'engrènent comme les calottes des églises grecques. Pas d'herbe, ou roussie ; quelques arbres hâves ; des flaques d'eau savonneuse ; un sol paralytique où pleuvent la chaleur et la lumière, sans rien créer, sans rien égayer. Mais quand, au dernier mamelon, on se trouve subitement devant Corinthe, c'est à tomber foudroyé.

On découvre toute la mer de Lépante, l'Hélicon, le Parnasse, les belles campagnes de Sicyone, l'Isthme qui cache Mégare et Athènes. Quels noms ! Supposez cela retranché du globe, vous aurez peu ébréché la surface de la terre ; mais quel vide vous aurez fait dans l'histoire de l'humanité !

Athènes, Sparte, Corinthe, voilà les trois maîtresses villes de la Grèce ancienne. Thèbes, malgré deux bonnes fortunes, Pindare et Epaminondas, ne doit passer qu'après. Sparte a été la force, Athènes l'intelligence, Corinthe le cœur de la Grèce, *multum amavit*. Des trois, Corinthe eut la plus enviable destinée. Après avoir vécu dans les plaisirs, les fêtes, les enchantements des arts, elle mourut d'un seul coup et dans sa liberté. Elle n'essuya point d'insultants pardons ; elle n'eut pas à dévorer l'outrage quotidien de la servitude ; elle n'eut point à fournir ses maîtres de pédagogues, de parasites et de bouffons.

Corinthe est l'expression la plus franche et la plus pleine du génie grec et du monde païen. Elle fut marchande ; mais elle n'eut pas l'esprit de boutique. A la façon de Florence et de Venise, elle sut allier au commerçe la magnificence de la vie, les mœurs élégantes et le goût de toutes les choses belles.

Athènes est une villace plutôt qu'une ville. Il n'y a guère plus de deux rues qui méritent ce nom, celles

d'Hermès et d'Éole. Encore feraient-elles peu d'honneur à un chef-lieu de département français. Les autres sont irrégulières, tortueuses, bossues, s'en vont à hue et à dia. L'idée moderne de l'alignement n'avait pas pénétré en Grèce, en 1847. On y voyait des maisons campées au beau milieu d'une place, non pas anciennes et imputables aux Turcs, mais authentiquement neuves.

Ainsi bâties, les rues sont ordes, d'un aspect rustique, pleines d'immondices, peuplées de chiens errants, quêteurs, querelleurs, prêts à vous mettre en pièces sans raison, comme ils firent jadis le poëte Euripide. Les pourceaux s'y promènent, s'y ébattent, y prennent leurs repas, y digèrent, y font leur *khief* [1]. De mon temps, il y avait un de ces animaux en perpétuelle faction devant l'hôtel de la Banque.

On découvre ici et là des vestiges de pavé. La ville n'étant pas éclairée, la police tolérant décombres et matériaux sur la voie publique, l'étranger qui, le soir venu, se risque dans les rues d'Athènes, n'échappe aux chiens que pour donner du nez contre quelque barricade ou faire un plongeon dans quelque trou à chaux.

En fait de voirie, quelque chose à quoi on ne peut accoutumer aucun de ses sens, c'est une suite de tranchées grossières et frustes qui enveloppent le nord

[1] Tout comme dans le siècle de Périclès : « Ils passèrent le long « du palais où se rend la justice et rencontrèrent un grand troupeau « de cochons qui étaient couverts de boue. » Plutarque, *du Génie de Socrate*.

d'Athènes. Elles sont destinées à recevoir les eaux que verse l'hiver et à préserver la capitale d'une inondation. Utiles à peine quinze jours par an, elles forment, le reste du temps, des sentines populaires. On les traverse sur de méchantes passerelles, non sans danger de se rompre le cou.

Les journaux grecs attestent qu'il ne se voit aujourd'hui dans Athènes que « magnifiques monuments, « palais, somptueuses demeures, boulevards qui sem- « blent plutôt avoir été créés par une espèce d'enchan- « tement qu'être sortis de la main des hommes. » Je veux bien le croire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dix ans, les maisons étaient étroites, basses, incommodes, malpropres. Quelques mauvais divans, en planches de sapin, rembourrés de paille et couverts d'indienne, deux ou trois paires de chaises, composaient le rudimentaire ameublement de la pièce qu'on appelait salon. Je ne parle pas des pauvres ni des petites gens, mais d'hommes considérables, qui étaient, avaient été ou devaient être ministres. Le bas peuple était logé en des taudis en pisé, humains et animaux : la nuit, les humains s'entassaient sur un lit-de-camp, les animaux dessous.

En décembre, les ouragans renversaient ces huttes par douzaine. Un matin, on apprenait avec épouvante que tout un quartier était par terre ; on croyait à des malheurs immenses, à des milliers de victimes. Mais population et bétail se tiraient très-bien et tout seuls

de dessous les ruines. Deux jours après, il n'y paraissait plus.

L'hiver se borne à la lettre à nos deux anciens mois, ventôse et pluviôse; il vente, il pleut, il pleut, il vente pendant une trentaine de jours; après quoi on se trouve de l'automne dans le printemps. Pendant deux hivers que j'ai passés à Athènes, je n'ai pas vu le thermomètre descendre au-dessous de 5° au-dessus de zéro. On n'y connaît guère la neige que par ouï-dire; on n'y voit de glace que dans les cafés. Dès la fin de janvier, on peut dîner sur l'herbe, quelquefois se baigner dans la mer en février. Dans cette température, les gens du Nord se trouvent comme rats en paille. Ils le paient en été.

Durant quatre mois, du 15 mai au 15 septembre, il règne une chaleur inimaginable à qui ne l'a pas ressentie. Ni pluie, ni rosée, ni nuage; un ciel d'une implacable sérénité, des montagnes sur lesquelles il semble qu'est tombée cette malédiction de David : « *Montes Gelboe, nec pluvia, nec ros super vos veniant !* » Écorchées, fumantes, scintillant dans des vapeurs enflammées, on s'attend à les voir fondre et descendre dans la plaine en torrents de lave. Une terre âpre, irritée, comme une peau malade. Toutes les teintes de l'enfer, le noir, le rouge, le blanc ardent. A l'horizon, la mer bout.

Il y a une tradition musulmane qui prétend que le soleil est plus grand à la Mecque qu'ailleurs : j'étendrai le miracle à tout le Midi. On ne me fera jamais croire que le soleil de Paris a les dimensions de celui d'Athènes. Le ciel est tout soleil, un soleil sans rives.

On ne sort qu'après que ce grand soleil a quitté l'horizon. L'abattement et le malaise sont sans trêve. On se traîne dans les hypogées ; on essaie de tous les lieux, de toutes les postures, de toutes les façons de se coucher, lits, divans, nattes, planches.

On s'explique pourquoi les Grecs et les Romains mangeaient sur des lits. On est tellement énervé, si complétement dissous, que les épaules ne portent plus la tête, que les reins ne portent plus les épaules, et que les jambes disent au ventre qu'il abuse. C'est l'anarchie peinte par Ménenius Agrippa dans son fameux apologue.

Se tenir assis paraît contre nature ; étendu dans un fauteuil, est déjà une fatigue. C'est là une assiette bâtarde, inventée dans des siècles dégénérés et sous des climats polonais.

Donc on se tourne et retourne sur son gril. Comme l'Ulysse d'Homère, on se croit changé en boudin. Après quelques heures de lecture, la tête prend feu pour se mettre à l'unisson de l'air ambiant. On a devant les yeux la vapeur d'un four et sur le crâne un casque de fer chauffé. On passe son temps à transpirer, à s'éventer, à s'écumer, à laper de la limonade.

Il semble que l'intelligence se volatilise et fuit. Il vous reste le corps ; et le beau corps que vous avez là ! Une masse de chair suante dont on ne sait que faire.

Et Hippocrate a osé écrire que c'était un climat tempéré, où l'on n'avait à souffrir ni de l'excès du chaud ni de l'excès du froid ! Il est vrai que Vitruve a dit la même chose de Rome, où l'on souffre très-bien de la chaleur et tout autant du froid. Tout cela est relatif.

L'histoire ne rapporte-t-elle pas que des Sibériens admis devant l'impératrice Catherine II, lui témoignèrent leur étonnement de la voir résider dans une ville aussi torride que Saint-Pétersbourg ?

Les indigènes qui se couchent dans cette saison, couchent partout, excepté dans leurs lits. Ils couchent sur les balcons, sur les terrasses, sur les toits, dans les jardins. Ceux qui n'ont ni balcons, ni terrasses, ni toit, ni jardin, couchent en plein champ ou dans la rue. Quand on va se baigner à Phalère de grand matin, on rencontre sur les trottoirs de la rue d'Hermès ou d'Éole, des familles, au grand complet, recouvertes d'un drap. On enjambe les célibataires, on saute les ménages.

Les plus épicuriens ont inventé ceci pour se procurer un peu de fraîcheur. Ils louent une barque et la laissent aller à la dérive dans la rade de Munychie. Comme la rade est bien close et qu'elle n'est pas fré-

quentée des navires, cette façon de passer la nuit est aussi pittoresque qu'agréable.

Mais si, par malheur, le temps vient à se rafraîchir subitement, comme tout le pays dort en sueur, bras, jambes, poitrine à l'air, il y a le lendemain dix mille Athéniens et autant d'Athéniennes qu'il faut saigner.

Une sotte chanson dit en France que, quand un gendarme rit dans la gendarmerie, tous les gendarmes rient dans la gendarmerie. Eh bien! quand un Athénien prend une fluxion de poitrine dans Athènes, tous les Athéniens prennent une fluxion de poitrine dans Athènes. Ils ne savent pas prendre de fluxion de poitrine les uns sans les autres; ils s'assemblent et se réunissent à cet effet, comme les Espagnols pour un *vronunciamiento*.

Le jour de cette fluxion de toutes les poitrines, vous pouvez renoncer à vous faire raser. Les barbiers se posent des sangsues, après quoi ils vont de porte en porte en poser à leurs concitoyens et concitoyennes.

Inutile de dire qu'il règne le plus absolu *justitium*. Tous les magistrats suent, depuis le juge de paix jusqu'aux aréopagites, et ne font rien de plus. Les affaires de la vie active sont suspendues, les rues abandonnées, les boutiques fermées, depuis onze heures jusqu'à trois de l'après-midi. C'est l'heure sacrée de la sieste. Dans l'antiquité, même dans l'Olympe, les choses se passaient ainsi. Je me rappelle avoir lu dans Théocrite que, si quelque fâcheux réveillait Pan, sur le

midi, le dieu battait la terre de son pied fourchu, dressait ses cornes et sa queue d'un air terrible.

A sept heures, on fait semblant de dîner; après dîner, on se rend aux cafés agrestes qui avoisinent Athènes, sur la route de Patissia, où des échalas sont à peu près la seule verdure et la seule végétation. On s'y égosille à crier: « *Paidi, nero phresco!* garçon, de l'eau fraîche. »

De ce moment, cette température de damnés s'adoucit un peu. A onze heures, on rentre chez soi, on s'établit sur une terrasse, on respire à moitié, on contemple le ciel, comme les bergers chaldéens. Il est d'une beauté admirable, l'air a une telle transparence que la lune ne paraît plus une surface plane, fixe, clouée à une place du ciel ; l'œil en devine les contours ; on voit l'astre détaché, suspendu, presque mobile dans l'espace. On dirait qu'il y a au ciel plus de places lumineuses que d'obscures. Les étoiles sont bien ces *flammes petillantes et joyeuses*, dont parle un poëte ancien. Si Corneille eût été compatriote de Sophocle, il n'eût jamais conçu cette image,

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

Fontenelle n'aurait pas trouvé ici matière à disserter sur les nuits blondes et les nuits brunes. Elles ne sont ni brunes ni blondes, mais radieuses et étincelantes.

Malgré la lune et les étoiles, après huit jours de cette vie, on perd tout doucement le sommeil et l'appétit, et, à la place de ces deux choses excellentes, un beau matin, on se découvre la fièvre.

On mande le docteur L. Le docteur arrive; on lui présente la langue et le pouls.

— Mon ami, la fièvre il existe. Vous portez de la flanelle ?

— Oui, docteur, un gilet de flanelle.

— Ce n'était pas suffisant. Il faudra porter une ceinture de flanelle.

Puis le docteur tire de sa poche un pot de tamarin et une spatule, retrousse ses manches, vous taille et vous beurre une tartine qui vous fait sortir du corps une foule de choses que vous n'avez pas la conscience d'y avoir mises.

Quand on est purgé et repurgé, purgé autant que Dryden, quand il se mettait à un poëme, on va faire visite au docteur pour lui demander des conseils d'hygiène.

— Docteur ! la fièvre *n'existe plus;* je désirerais que vous prissiez la peine de me tracer le régime qu'il faut suivre.

— C'est bien facile. Voyons, qu'aimez-vous ?

— Dame, j'aime la viande de toute espèce, pourvu qu'elle ne soit pas trop cuite.

— Il ne faut pas manger de viande; il échaufferait votre intestin.

— Des légumes alors ?

— Non pas des légumes. Il embrouillerait votre intestin.

— Des fruits ?

— Non pas des fruits. Il dérangerait votre intestin.

— Du fromage ?

— Pas du fromage de mouton.

— Mais il n'y en a pas d'autre en ce pays.

— Vous dites vraiment.

— De la soupe ?

— Si, si, de la soupe. Il est excellent.

— Maintenant, que faut-il boire ? du vin ?

— Oh ! le vin, il excitera votre intestin.

— Je boirais bien de l'eau ; mais où voulez-vous que j'en prenne, à moins de la faire venir de Marseille ou de Trieste ?

— Vous dites vraiment.

— De la limonade ?

— Il débilitera votre intestin.

— Des glaces ?

— Des glaces, il putréfiera votre intestin [1].

— De la soupe donc ?

[1] Aristote était de l'avis du docteur L. Il a écrit quelque part : « Quand l'eau se condense, la partie la plus légère s'évapore ; la « preuve, c'est qu'elle n'a pas le même volume qu'auparavant, « quand elle revient à l'état liquide. Voilà pourquoi la glace dépose « dans les entrailles un principe de corruption. »

— Si, si, la soupe; il réjouira et confirmera votre intestin.

C'est ignominieux. On vit pour son intestin, toujours sous le coup de le voir s'échauffer, se déranger, s'embrouiller, s'irriter, se débiliter, se putréfier. Conclusion. Quand on a faim, on mange de la soupe; quand on a soif, on boit de la soupe ; par quarante degrés de chaleur, on se tient sur le corps des ballots de flanelle. Avec cela, on a le droit de dire, comme l'Iphigénie d'Euripide : *Que la lumière est belle !*

Malheur à qui, ne maîtrisant point son fanatisme archéologique ou sa passion du pittoresque, voyage en été ! Insolations, congestions, apoplexies, fluxions de poitrine, dyssenteries, fièvres, voilà ce qu'il rencontrera. Que d'artistes ou de savants ont rapporté d'une excursion intempestive dans le Péloponèse des maladies dont ils sont morts, sans parler de ceux qui ont été tués sur le coup ! Il est du reste une remarque à faire, c'est que, dans beaucoup de relations de voyage en Grèce, le chapitre de la fièvre tient plus de place que le chapitre de l'Acropole, témoin en particulier Chateaubriand et Marcellus.

Le mieux, quand on est condamné à passer l'été à Athènes, c'est de se ménager dans les environs un gîte champêtre, sinon frais, au moins tiède, où l'on puisse vivre ignoré des moustiques et du soleil, à Céphisia, par exemple, à Poros, à Trézènes. Céphisia, Poros, Trézènes, sont, pour la société aisée et oisive d'Athènes,

ce que sont pour les Parisiens Ville-d'Avray, Luciennes, Enghien. Elle y trouve des « asiles verts. » Elle y émigre en foule ne laissant à la ville que les bouches utiles.

Céphisia a des jardins clos, bien entretenus, dont l'aspect rappelle les abords de Florence, des eaux courantes d'une beauté et d'une limpidité célèbres, des platanes fort appréciés autrefois des agas turcs, gens connaisseurs, des berceaux de treille et de lierre. Poros, des gorges ruisselantes de lentisques, de grenadiers et de fine bruyère, parfumées de vives odeurs, pleines d'oiseaux. Trézènes, une forêt de quinze à vingt mille pieds de citronniers et d'orangers, profonde, épaisse, noire, une végétation vivace où l'on cherche en vain, en octobre, une trace de l'automne, en outre, la vue de la mer des Cyclades.

J'ai nommé Ville-d'Avray, Luciennes, Enghien; mais comparaison n'est pas raison, et il faut se garder de croire que l'on trouve à Poros, à Céphisia, à Trézènes, des châteaux, des villas, même des chalets. C'est la campagne pure, *rus rusticum*. On y loue une maisonnette de paysan ; on s'y loge en garni dans un khani ou dans une cellule de moines. Nous sommes en un pays où le vin s'appelle *mélange* (krasi), où un lit s'appelle un *grabat* (grebati), un chemin *échelle*, où tout est à demi, où il y a des citernes et pas d'eau, des voitures et pas de grandes routes, un théâtre et pas de troupe, des forts et pas de canons, ou des canons et

pas de poudre, des fonctionnaires et pas de places. Ainsi du reste ; c'est dire que le confort n'y existe pas ; il n'y existera probablement jamais par la raison qu'on sait s'en passer. Le corps énervé, rendu sybarite par les gâteries de la civilisation, geint quelquefois, contre-carré qu'il est dans ses habitudes et gêné dans ses manies ; mais que de promptes et souveraines consolations à ces futiles incommodités, dans cette vie franche, sous le ciel, au milieu des ensorcellements de la nature, de la légende, de l'histoire, de la poésie !

Des ruines importantes et non méconnaissables qui se sont conservées, le compte est vite fait. Je doute qu'en additionnant tout ce qui subsiste sur la surface de la Grèce, on atteignît à la somme de cent colonnes. Il y a lieu de s'étonner qu'il en reste une seule. Pendant quinze à seize siècles, tous les fléaux qui viennent de la nature ou de la rage des hommes se sont abattus sur la Grèce. Le recueil des *historiens byzantins* est une énumération sans fin de guerres étrangères ou civiles, d'invasions, de pestes, d'incendies, de tremblements de terre, sans parler des inondations de la mer, qui a plus d'une fois englouti des rivages florissants. De ce naufrage des temps, c'est Athènes qui a sauvé le plus de débris, le Parthénon, les Propylées, l'Erechthéion, le temple de Thésée, le temple de Jupiter, etc.

C'est tout gain pour l'étranger, qui, sans avoir à courir le pays, presque sans sortir de son hôtel, peut suivre, en de merveilleux échantillons, toute l'histoire de l'art, depuis Périclès jusqu'à Constantin.

Cependant il faudrait être ennemi de soi-même pour se restreindre tellement à Athènes qu'on ne fît point le voyage de Nauplie, de Tirynthe, d'Argos et de Mycènes. C'est un court et commode trajet, une affaire de quarante-huit heures, allée et retour.

Nauplie mérite d'être vue. Elle a le cachet italien ; elle montre encore sur ses murailles le lion de Venise, animal bénin qui porte la queue en trompette ; elle est célèbre par ses forts, par ses siéges et par sa récente insurrection ; elle a fait *l'intérim* d'une capitale.

A vingt minutes de Nauplie, on fait sa première station dans un champ de tabac; c'est Tirynthe. L'enceinte de l'Acropole se dessine nettement. Ces constructions cyclopéennes sont d'une architecture ingénue; mais imposantes par leur masse et d'une solidité qui a pour garantie l'épreuve de quarante siècles.

A l'intérieur, règnent de hautes galeries où les bergers viennent chercher l'ombre. C'est l'œuvre de peuples enfants : d'énormes pierres, fichées en terre et appliquées l'une contre l'autre.

On surprend l'art à son origine ; la veille à l'Acropole d'Athènes, il se montrait dans sa perfection. En quelques heures, on a remonté deux mille ans. Hier des temples détachés de la terre, aériens, lumineux,

dignes demeures des dieux et des héros ; aujourd'hui des galeries ténébreuses, étouffées, pleines de poussière et d'insectes, repaires ou étables, où l'on rêve accroupies et entassées les populations mythologiques des Cimmériens ou des Troglodytes.

Là, on est au cœur de la vieille Grèce. Cette plaine est la carrière des Pélopides, le berceau et le royaume de la tragédie. Ces souvenirs, ces noms, ces lieux ont tenté des poëtes de toute langue et de tout siècle, depuis Eschyle jusqu'à Goëthe. C'est là que la fatalité a frappé ses premiers coups et ses plus terribles. C'est là que l'humanité fit le premier essai de ses passions neuves encore, s'épouvantant elle-même. En se voyant agir, elle douta qu'elle fût libre. Des crimes surhumains firent croire aux dieux.

Tout semble appartenir à une race plus puissante, à un autre monde, monuments, crimes, poésie. Vingt hommes de nos jours ne dresseraient pas les pierres énormes de Tirynthe. Trouverions-nous dans l'histoire des pareils à Atrée, à Clytemnestre, à Oreste ? Trouverions-nous des égaux à Eschyle ? Car, Eschyle, quoique plus récent, a contracté dans le commerce de ces légendes et de ces monuments une sorte de grandeur sauvage, et sa poésie ressemble à un bloc cyclopéen.

Aussi sa muse se plaisait à fréquenter cette plaine d'Argos. Elle s'en éloignait à regret, elle y revenait de préférence, elle l'a parcourue pas à pas, du rivage

aux montagnes opposées. Des sept tragédies qui nous restent de lui, quatre peignent Argos et Mycènes, deux s'y rattachent encore par des épisodes.

Pausanias est le cicerone banal; il vous fait le compte des stades et des plèthres, vous indique les rues et les quartiers, vous fait prendre à droite et à gauche, vous assomme d'une érudition empruntée et puérile, de notes compilées, d'anecdotes hors de propos. Eschyle est le vrai guide. Il révèle le sens secret de l'histoire et des lieux. Il peint les choses du présent, il évoque celles du passé ; il représente les intimes et mystérieux effets de la nature sur le caractère, les passions et le langage ; sa poésie tient à cette terre, comme certaines plantes au sol maternel. Essayez de l'en détacher, de la transporter en Arcadie, en Messénie, en Attique ; elle y perdra sa couleur.

Sujets et théâtre s'accordent avec une merveilleuse convenance ; nature et poésie se répondent, sont nécessaires l'une à l'autre, inséparables l'une de l'autre. Elles se sont marquées de leur sceau, communiqué leur caractère et leur génie, gracieuses, grandes, terribles ensemble, égales en grâce, en grandeur, en épouvante.

De Tirynthe, comme des gradins extrêmes d'un théâtre, on peut assister à une représentation de tout Eschyle. On voit les filles de Danaüs se pressant contre les autels hospitaliers, le vaisseau des ravisseurs aborder ; sur la plaine vaste et retentissante,

accourir la vaillante troupe des Pélasges. Au sommet du Palamidi ou à la pointe de l'Acropole d'Argos, luit la flamme qui annonce la chute de Troie et le retour d'Agamemnon. Voilà les mornes solitudes qui furent les confidentes d'Électre; c'est par cette route qu'Oreste arriva le soir à la porte du palais d'Égisthe; par celle-ci les Furies suivirent la piste du parricide.

A l'extrémité du golfe, séparés de la mer par une bande de sable, verdoient de lumineux gazons, *lucida gramina*. C'est Lerne, où la jeune Io paissait ses génisses et s'entretenait des songes de la nuit : « Sans « cesse des songes venaient pendant la nuit, voltigeant « dans ma chambre virginale; ils me disaient dans « leur langage : « O jeune fille, pourquoi garder si « longtemps ta virginité? »

De Tirynthe, on se dirige sur Carvathi. La plaine est presque nue. Par intervalles on rencontre des haies rongées par la poussière, de pauvres huttes de terre, quelques puits, pas de sources. Au fond de la plaine, en face d'un khani isolé, on gravit un sentier qui se dirige sur la droite, le long d'un petit aquéduc. On traverse le village de Carvathi; ce nom a remplacé celui de Mycènes; pas une pierre à saluer. On n'y voit que chiens hargneux et enfants criards qui vous poursuivent de *bachi effendi*! *bachi effendi!* Quelques pas plus loin, est le tombeau d'Agamemnon ou trésor d'Atrée, monument enfoui où l'on pénètre par une porte basse. Il a la forme d'un dôme et reçoit le jour

d'en haut. C'est d'une forte, belle et simple architecture.

Encore une colline, et l'on est devant Mycènes. On reconnaît dans cet amoncellement de ruines, les traces de la main et du séjour de l'homme ; mais que les voyageurs se hâtent ; à force d'assauts, la destruction est au cœur, dévorant ces derniers restes. Les murs décroissent sous vos yeux. Voyageurs, pâtres, enfants du village se font un jeu d'aider au temps et aux orages. Des pierres gigantesques s'ébranlent sous l'effort du pied, se détachent, roulent en bonds immenses, courbant les buissons et faisant lever les oiseaux de proie.

Le sol est âpre, hérissé de bruyères sèches, coupé par des torrents, déchiré d'écorchures rougeâtres. Les abords de Mycènes sont des pentes roides, un précipice, des gorges où l'air manque. On n'a d'autre abri contre un soleil sans pitié que la voûte du tombeau d'Agamemnon ; on entend gémir sous ses pas les sépultures ignorées de Clytemnestre, d'Égisthe, de Cassandre. C'est un lieu où règne l'expiation et l'effroi, où l'on a versé à pleines mains malédictions sur malédictions, comme dit Goëthe.

Comme la nature grecque, l'art grec, pour être compris, demande une sorte d'éducation. Il ne se livre pas aux empressements d'une admiration banale, aux attendrissements prémédités ; il ne cause pas

de saisissement instantané ; il se dévoile par degrés à la passion persévérante. Si l'on s'étonne, quand on lit Démosthènes pour la première fois, qu'on puisse être un grand orateur à si bon compte, on ne s'étonne pas moins, à sa première rencontre avec les architectes grecs, que ces gens soient si fort admirés pour si peu. Leurs œuvres ne sont ni colossales ni même grandioses ; elles rentrent sous terre devant Saint-Pierre de Rome et le Colysée ; mais elles ont tant d'élégance et tant d'harmonie, tant de splendeur tempérée, un tel fini de détail, elles sont si doctement assorties à l'aspect général des lieux, qu'avant peu de temps elles vous contraignent d'avouer que vous êtes un barbare de les avoir méconnues.

Mais c'est là une matière sur laquelle je ne m'appesantirai pas.

Comme on demandait un jour à un Pape de beaucoup d'esprit pourquoi il était animé et prévenu contre les bateaux à vapeur au point de les menacer de l'*index* : « C'est, répondit-il, que depuis cette invention « diabolique, chaque curé du monde se croit obligé de « venir me voir. »

De même, depuis les bateaux à vapeur, chaque architecte et chaque archéologue du monde se croit tenu au voyage d'Athènes. Comme de raison, chacun en rapporte au moins un *in-folio* avec des planches, où tout ce qui regarde le Parthénon, les Propylées, etc., est amplement déduit. Cela fait que nous sommes

mieux renseignés sur l'art grec que sur l'art national, et que nous avons pour nous conduire dans Athènes des guides incomparablement meilleurs que pour nous promener dans Paris.

Si les monuments d'Athènes ancienne sont trop connus, ceux de la moderne ne méritent pas de l'être.

Le palais de l'Université est un malencontreux essai d'architecture polychrôme.

Le palais du roi est un sot bâtiment tout de marbre, du plus beau, du plus pur, du plus éblouissant; mais avec l'apparence d'une caserne, d'un collége, d'un hôpital, d'un ministère, d'un établissement quelconque d'utilité ou d'inutilité publique, rien qui soit d'un monument.

Le lieu était admirable, la matière exquise, les fonds suffisants ; le ciel, les traditions de la Grèce, le Parthénon, devaient inspirer les architectes appelés à l'honneur d'en tracer le plan ; mais ces architectes se sont trouvés des maçons bavarois sans imagination et sans goût.

Ces natures du Nord, ces natures allemandes, sont entièrement incompatibles avec celles du Midi. Les Italiens les ont en mépris instinctivement, plutôt encore que par haine de l'Autriche ; ils les appellent *patates*, c'est-à-dire légumes informes, fades et lourds. En Grèce, c'est peut-être pis.

CHAPITRE II

Type. — Les hommes, aigles et renards. — Dégénérescence du nez. — Courir est chose contraire aux bienséances. — Petit lever d'Agamemnon. — Le parti des redingotes et celui des fustanelles. — Mauvais effet que produisent de grands hommes. — De l'ataraxie. — Un gouvernement en train de fumer reçoit de fâcheuses nouvelles. — Pauvreté et orgueil. — Anciens et modernes. — Les femmes. — Démarche de l'oie. — Cages en cuir. — Commérages. — Le mal de mer a sa poésie. — La marche des Druides. — Un bal à la cour. — Sire et Monsieur. — Œil du Midi. — Un amour de Mouchtar-Pacha. — Savante retraite d'un général grec. — Le 21 d'un préfet de l'Attique. — Chanvre suédois et cirage égyptien. — Des institutrices. — Gentilhommerie, Fanar, sport. — Paon qui a volé les plumes de la corneille. — La fille du percepteur de Marathon. — La *Marseillaise* grecque.

La race grecque est belle, de bon air, de manières engageantes, fines, discrètes et flatteuses ; dégourdie de corps et d'esprit, elle a le don naturel de bien poser et de bien dire.

Le type n'est pas l'antique. Dans l'antiquité, le nez, cette importante partie du visage, était droit, noble et pur. Le nez actuel est généralement manqué ; ici, la

dégénérescence n'est pas niable ; mais si, avec le temps il s'est grossi et arqué, s'il a perdu en régularité académique, il a gagné en expression.

Si l'on ne tenait compte que du nez, les Grecs modernes se diviseraient très-exactement en deux catégories très-tranchées, aigles et renards.

On a beau considérer à Athènes, ou dans une autre ville grecque, toutes les physionomies qui passent et repassent devant les yeux, il n'y en a pas une qui soit vulgaire, niaise, assottie, plate, éteinte, bonasse, moutonnière, badaude, végétative. Beaucoup peuvent appartenir à des bandits, à des pirates, à des gens de sac et de corde ; mais la plus ingrate a un cachet de vigueur, d'astuce et de passion qui la sauve de la trivialité.

Le teint est d'une blancheur de bon aloi, sur laquelle le Midi a déposé une couche de bronze. Vous chercheriez en vain le blanc scrofuleux, le brun malpropre, le rouge rustique ou bourgeonné.

Sont-ce des Grecs, des Slaves, des Albanais ? Je ne m'engagerai pas en ces questions ethnographiques, aussi chaudement qu'inutilement controversées. Peu m'importe d'où ils viennent ; je les vois tels qu'ils sont.

Leur démarche est légère, leur pas alerte, sans jamais qu'on les surprenne à courir. A cet égard, ils ont la pudeur d'Électre, qui déclare, dans *Sophocle*, que « courir est chose contraire aux bienséances. »

Je me souviens qu'à Corinthe, un de nos camarades, en retard, pressant le pas jusqu'à prendre le trot gymnastique pour nous rejoindre, excita un grand émoi, presque du scandale et des huées, parmi les flâneurs de l'Agora.

Les hommes ont la taille fine, *taille de cyprès*, disent les chansons grecques ; ils la serrent dans une longue ceinture de soie. Ils se dandinent sur leurs hanches qui ont trop de relief, et ils balancent avec peu de gravité leur fustanelle qui est d'une amplitude démesurée. Les gandins se donnent des grâces et s'impriment des mouvements qui, sous cette jupe quasi-féminine, sont *shocking*.

Le costume est splendide : knémides ou guêtres de couleurs vives, brodées d'or, d'argent, au moins de soie, la fustanelle ou jupe blanche et bouffante, la ceinture dont nous venons de parler, en soie multicolore et ceignant plusieurs fois la taille ; gilet brodé d'or, d'argent ou de soie, veste brodée de la même façon, et dont les manches ouvertes et pendantes flottent par les temps chauds. La coiffure est un fezzi rouge à longue touffe de soie bleue.

Par le froid, leur manteau de peau de chèvre, le poil retourné en dedans, les drape avec grâce. J'oubliais tout un arsenal d'armes de prix qu'ils portent à la ceinture, dans une gaîne de cuir travaillé.

Ce costume est évidemment ancien. On en trouve des traces dans Homère, en particulier dans l'endroit

de l'*Iliade* où il nous fait assister au petit lever d'Agamemnon. Il est tout entier dans ces vers du sixième siècle :

> Egreditur *tunicaque* pios inducitur artus,
> . . . . *aurea* se *veste* tegens. . . .
> Purpureo suræ resonant fulgente *cothurno*.

Les Grecs ont rarement les mains inoccupées. Il leur faut aux doigts un tchibouk à porter, une cigarette à rouler, un chapelet à tracasser. Ces chapelets ne sont pas des instruments pies, mais des jouets, des objets de luxe et de passe-temps, qui servent à compter, à distraire, et aussi, dit-on, à rafraîchir la peau. Quelques-uns sont de matière odorante.

Une telle toilette et cet attirail d'armes, de pipes et de chapelets qu'elle traîne à sa suite, coûtent fort cher. Aussi n'est-il pas rare de voir beaucoup de Grecs porter, comme un de leurs ancêtres, Bias, toute leur fortune sur eux. Ce haut prix explique aussi pourquoi bon nombre ont sacrifié le costume national au costume européen qu'ils appellent franc.

C'est grand dommage et grande pitié, il faut le dire. Après le costume, viendra la langue; après la langue, les usages, les idées, les sentiments. Le pittoresque se perd, l'orginalité s'émousse, la tradition se découd et s'en va par pièces ; on se dénationalise. De ce train, un peuple, doué d'une puissante individualité,

aura pris avant peu les mœurs et la physionomie cosmopolites. Il sera devenu un peuple déclassé, ressemblant à rien, assemblage bigarré d'individus qui seront, les uns Anglais, les autres Français, les autres Allemands, les autres Russes. De Grecs, il n'en restera point.

En arrivant à Athènes, on n'a rien de plus pressé que de se faire montrer les héros de la guerre de l'indépendance qui sont encore vivants, Canaris, par exemple. Eh bien! quel désappointement n'est-ce pas que de voir l'illustre, l'immortel Canaris, le Canaris des *Orientales*, embarrassé, transi, penaud, mortifié dans une méchante redingote noire, dans un méchant pantalon noir à sous-pieds! Sa tête sombre, farouche et passionnée, dans un chapeau noir de haute forme! C'est d'un grotesque navrant.

Coletti, en qui s'incarnait le parti national ou français (c'est tout un), n'a jamais consenti au sacrifice de la fustanelle. Le roi Othon l'avait adoptée; en cela, il fit preuve de goût et de sens politique.

Un jour arrivera où il n'y aura plus que deux partis en Grèce, le parti de la fustanelle et le parti des redingotes. De ce jour-là, la lutte sera inexorable entre les deux et ne finira que par l'extermination de l'un ou de l'autre.

En 1847, on entendait déjà dire aux palikares de Griziotis qu'ils ne seraient contents que quand ils

auraient mangé des agneaux rôtis avec le bois des pianos d'Athènes.

Les Grecs vivent d'eau, de pain, de légumes, de fruits secs, mangent peu de viande et rarement. Cette sobriété tient au climat. Sulpice Sévère écrivait : « La sobriété est vertu chez les Gaulois, nécessité chez les Grecs. » Je n'ai pas souvenir d'avoir vu, en Grèce, un seul homme ivre, quoique le vin s'y vende à bon compte et soit capiteux. Des familles fort aisées et élevées à l'européenne, observent le même régime. On dîne à huis-clos, de presque rien, loin des regards de l'étranger. On vous invite à fumer, prendre du café et des confitures, causer politique, danser, jamais à dîner. Ni les ménages, ni les cuisinières ne sont dressés à cet usage. Un repas confortable, élégant, arrosé de quelques vins de choix, tel que les dîners qui s'échangent dans la classe moyenne, en France, dévorerait le budget annuel affecté à l'entretien de toute une famille.

La tenue des Grecs est grave et taciturne, d'une taciturnité souriante, non arrogante, comme celle de l'Anglais. L'habitude et le goût de se taire leur permet de mieux observer qu'en France, où chacun, sans se donner la peine d'écouter, s'empresse de fourrer une sottise dans la conversation. On voit des gens de réputation ne pas ouvrir la bouche de toute une soirée, suivant et recueillant tout ce qui se fait et tout ce qui se dit d'une oreille très-éveillée et d'un œil très-ouvert.

A cette pratique presque claustrale du silence et à cette humeur observante, ils doivent un rare empire sur eux-mêmes et une extrême pénétration à lire dans le jeu des autres. Si émus qu'ils soient, on n'en saisit sur leur visage ni dans leur regard aucun indice. On n'arrive jamais à avoir la clef de ces gens-là. Rien n'a visiblement prise sur eux; rien ne les chatouille ou ne les pique ostensiblement, ni caresses ni insultes. Leur physionomie est égale, leur calme imperturbable. S'ils se déconcertent, s'ils témoignent du trouble et de l'agitation, croyez qu'ils y ont intérêt.

Un voyageur rapporte qu'il se trouvait au milieu des membres du gouvernement, quand ils reçurent la nouvelle de la chute de Missolonghi. Le sort de la Grèce était mis en question; chacun le sentait, le savait. Aucun front ne se plissa, ne se rembrunit; les sourcils restèrent hauts et immobiles, les corps couchés dans leur posture orientale; seulement toutes les pipes s'abaissèrent et furent déposées à terre : ce fut le seul signe extérieur qui trahit la consternation du gouvernement.

Cela n'est rien et cela dit beaucoup. Il ne fallait rien moins qu'un aussi tragique événement pour troubler l'éternelle ataraxie d'un Grec, surtout quand il se livre à la noble occupation de fumer.

Il existe à cette heure des préjugés violents contre

s Grecs; ils sont passés de mode. En France, on 'incline aisément devant cette raison, je le sais; mais est méritoire d'être généreux; il sied d'être juste, nême avec les Grecs.

Nous les rendons comptables de nos propres et vo-ontaires mécomptes. En débarquant au Pirée, on cherche la Grèce ancienne et on ne la trouve pas, quoique tout ait le tort de la rappeler. Athènes, Argos, Corinthe, Sparte, Thèbes, ces splendides et glorieuses cités, sont aujourd'hui d'informes villages. La réalité actuelle paraît une parodie des souvenirs; le moderne, une indécente caricature de l'ancien. On rencontre des valets, des garçons de café, des portefaix, affublés des noms de Socrate, de Périclès, de Démosthènes, d'A-ristide, d'Épaminondas, ces grandes âmes, ces hé-roïques génies. Pour le voyageur hypocondriaque, c'est une source de réflexions chagrines; pour le go-guenard, une source de lazzis intarissables.

A cet égard, les Grecs sont dans une situation em-barrassante dont ils ne sortiront pas malgré tout leur esprit.

S'ils oublient leurs ancêtres, ce sont des barbares, des Slaves, des Albanais, que sais-je?

S'ils s'en souviennent, ce sont d'effrontés marauds qui ont volé le nom et la barbe des dieux!

Un voyageur demande à un paysan grec : « Com-ment s'appelle cette ville?

— Argos.

— Drôle, peux-tu sans rougir prononcer un tel nom! »

Un autre rencontre un Maïnote qui n'a jamais ouï parler de Lycurgue :

« — Barbare! dans quelle ignorance de tes ancêtres et de toi-même faut-il que tu sois tombé! »

Je n'invente pas, je cite.

Pauvres et orgueilleux, voilà les deux vices des Grecs.

Ils sont pauvres, je le crois bien. Ils ont subi un esclavage de quatre siècles; ils en ont sorti par une guerre qui ne leur a laissé que le sol. Du reste, ils ne demandent pas mieux que d'être riches, et ils n'ont que trop de propension à regarder aux mains des gens avant de devenir leurs serviteurs.

Ils sont orgueilleux : à qui la faute? A nous.

Depuis trois siècles, nous ne cessons d'imprimer que nous devons à leurs pères notre littérature, nos arts, notre civilisation. Nos plus grands écrivains en ont signé l'aveu. Depuis trois siècles, nous allons visiter leur pays, dessiner leurs monuments, déchiffrer leurs inscriptions. Une vétille qui nous vient de chez eux est pour nous un fétiche sacré dont nous parons nos musées.

Pendant dix ans, nos plus grands orateurs et nos plus grands poëtes les ont chantés à l'envi comme des modèles de constance religieuse et de patriotisme, comme des héros, comme des martyrs!

Après cela, étonnez-vous qu'ils aient de l'orgueil !

Supposons un instant que la Grèce ait été, dans l'antiquité, aussi peu connue, aussi peu intéressante que la Thrace, n'ayant pas de place au soleil de l'histoire. Tout à coup elle s'affranchit par une révolte hardie. L'Europe la prend sous sa protection et lui donne un gouvernement. Quelques voyageurs vont visiter l'État nouveau-né. Que de justes motifs d'admiration n'y eussent-ils pas trouvés ! Comme ils eussent été émerveillés, ravis, fascinés, en abordant ces esclaves d'hier, ces bandits, ces pirates, ignorés dans un coin de l'Empire turc ; en découvrant une race noble, fière, d'un beau sang, un facile et gracieux langage, un sentiment exquis du beau dans la pose et dans le costume, une intelligence subtile, un amour extraordinaire de l'étude !

Les femmes tâchent de mettre sur leur personne autant d'or, d'argent et de soie que les hommes ; mais elles ont en général les traits moins beaux et une moins gracieuse façon. Leurs toilettes, dans lesquelles je me perdrais, faute de notions techniques, sont lourdes et bizarres. Ce qui offense particulièrement le goût européen, c'est leur tournure, qui est courte, pesante massive. Elles ont je ne sais quoi d'indolent et d'inappliqué ; elles se tiennent mal sur leurs pieds et projettent le ventre en avant. Un poëte grec, qui sou-

haitait très-sincèrement à sa maîtresse le port et la démarche de l'oie, a fort bien rendu ainsi l'attitude idéale à laquelle il semble qu'aspirent les femmes et les jeunes filles de ce pays. Je parle surtout des classes populaires. La bonne compagnie use, abuse du corset, contrefait l'Europe, l'attrape parfois. On a des comptes ouverts chez les modistes de Paris, au moins de Marseille. Aussi dans Athènes, les magasins de modes ou de lingerie sont-ils rares, médiocrement achalandés et de piètre apparence, en dépit de leurs enseignes *à Pallas, à Vénus, à Junon.*

Les femmes ont gardé beaucoup des mœurs turques. Il semble que la guerre de l'Indépendance n'ait pas été faite pour elles. Sans être recluses, elles sortent peu, ne se montrent guère que le soir. Cette vie renfermée leur donne un teint rose, frais et suave dont on est surpris sous ce ciel de feu. Pas de femmes au comptoir dans les cafés ni dans les boutiques. On est reçu et servi par de grands gars en moustaches qui, dans les intervalles, se tiennent accroupis sur leurs talons ou aplatis sur le gras de leurs jambes, le tchibouk aux lèvres.

Les femmes n'exercent pas en Grèce « le doux empire » qu'elles exercent en France. Elles sont tenues à l'écart des choses sérieuses; on les consulte peu; je ne sais si on les écoute; on ne leur témoigne que froids égards; dans une réunion, on se dérange, on se lève difficilement devant elles pour leur livrer passage ou

leur céder une place. Bref, le code de la galanterie en est encore à son édition turque.

Deux ou trois montent à cheval. Cinq ou six se font promener dans de vieilles cages de cuir qu'elles appellent leurs équipages.

Leurs mœurs passent pour être pures. Quoiqu'on médise fort et ferme à Athènes, autant que dans ville du monde ; quoiqu'on vous y conte que tel député a volé un jour des poissons à un cocher de fiacre qui le conduisait, que tel sénateur a empoisonné une première femme pour en épouser une seconde plus riche, que tel ministre a résilié un traité avantageux à l'État, onéreux à son beau-père et à un de ses oncles, on n'entend rien dire de fâcheux sur les dames. De mon temps, deux seulement passaient par les langues, deux étrangères. Il est vrai qu'elles étaient barbouillées pour dix. L'une était la fameuse Janthe, qui a eu l'heur d'avoir M. About pour historiographe, pour Procope de ses *anecdota* non *secreta ;* l'autre une dame russe, belle comme une diablesse, et surprenante comédienne. Je l'ai rencontrée une fois sur un bateau à vapeur : elle avait trouvé le moyen de dramatiser le mal de mer, de prêter de la poésie, beaucoup de poésie, à cet affreux mélange de migraine, d'indigestion et de colique. Elle semblait une sibylle ou une bacchante, épuisée d'inspiration ou d'*orgie.* Elle se fit étendre un matelas sur le pont, et chacun venait l'admirer pantelante.

La vie intérieure des dames athéniennes consiste à jouer sur le piano la *Marche des Druides* de la *Norma ;* leur vie extérieure à faire un tour sur la route de Patissia, à se montrer à la musique le dimanche, à aller au bal en hiver.

Tous les bals se ressemblent. En décrire un, c'est les avoir tous décrits. Je choisis de préférence un bal de la dernière cour que je trouve photographié dans mes notes de voyage.

Avril 1847. — Le bal de la cour a eu lieu dimanche dernier : on s'y rend à 7 heures 3/4. Le roi et la reine paraissent ; le cercle diplomatique se forme autour de Leurs Majestés, qui causent avec les personnes qu'elles désirent distinguer et honorer ; après une heure de conversation, le bal commence par la polonaise, qui est une sorte de promenade ; cavaliers et dames se quittent à chaque tour ; les chefs de légation, le président du conseil, celui du sénat et de la chambre des députés sont seuls admis à cette introduction ; en femmes, les dames diplomatiques et les demoiselles d'honneur. De là, on passe aux quadrilles, polkas, mazurkas, etc. ; c'est le menu d'un bal bourgeois. On m'a fait observer que l'on ne danse pas ici la polka comme à Paris ; mais, à dire vrai, les différences ne m'ont pas paru sensibles.

Il y a des siéges autour de la salle, et, presque au centre, deux fauteuils pour le roi et la reine. Leurs

Majestés dansent avec beaucoup de feu : pendant les repos, elles se répandent dans la salle, cherchant et consolant les honteux. On se retourne sans dessein, et tout à coup on se voit devant le roi Othon ; bien des *monsieur* vous échappent à la place du *sire* de rigueur ; mais le bon roi se sait peu imposant et ne s'offusque point de vos incongruités.

Le prince royal de *** était au bal : c'est une fluette et rouge altesse, qui comprend la philosophie allemande et parle six langues.

Peu de belles femmes ; et les jolies se comptent ici comme ailleurs ; pour trouver le vrai sang grec, il faut aller dans les provinces : la capitale, surtout la grande société, n'a que métis. Aussi, je ne ferai point de portrait ; mais comme cependant il pourrait y avoir de l'ingratitude à se taire tout à fait sur les personnes de la maison, je dirai qu'il y a quatre demoiselles d'honneur : Mademoiselle Mavromichali, presque célèbre en Europe, fille de Pétro-Bey, grande, élancée, profil grec, œil ardent, narines hautaines, brune avec des yeux bleus (une vieille légende grecque insinue que le diable y est pour quelque chose), un prénom bien trouvé, bien en convenance avec son genre de beauté flamboyante : on l'appelle *Photini*, *la lumineuse*. Mademoiselle Botzaris, la fille du Léonidas moderne, fraîche et blanche, souriante, gracieuse, ingénue, quoique spirituelle, l'air bonne et humaine personne, autant que mademoiselle Mavromichali a l'air déesse :

même contraste dans les noms: l'une est *la lumineuse,* l'autre *la rose*. Mademoiselle Chryésis, presque française de tournure et de mise ; enfin une Allemande blanchâtre, dont je sais trop mal l'horrible nom pour essayer de l'écrire : les traits à peine débrouillés ; ni lignes, ni couleurs ; un fromage frais nageant dans une faisselle. Ses compagnes grecques l'écrasent : heureusement, pour l'honneur de l'Allemagne, la reine Amélie est là et peut soutenir tout voisinage.

Dans ce monde, visages, toilettes et manières frappent moins que les biographies. Là est le merveilleux : ce ne sont plus des existences uniformes, plates, ratissées, conduites entre les murailles d'un pensionnat, d'un jardin, d'un salon ou d'une cuisine, devant une cheminée, une table de whist ou un métier, sans accident, sans hasard : notre société est protégée contre le romanesque par vingt-deux mille gendarmes ; il s'y glisse par surprise ou y fait irruption avec éclat, tantôt mystère, tantôt scandale ; il règne à Athènes librement et largement : la vie théâtrale, imaginaire, de mademoiselle Georges ou de madame Dorval, la vie de leurs rôles divers est moins extraordinaire, a moins de péripéties, d'aventures, d'émotions, d'étonnements, de scènes imprévues et pathétiques, que celle de la plupart des dames que nous rencontrons dans les salons grecs.

Je cite quelques traits au hasard. J'indique en gros.

La femme de M. R. P. était une jeune fille turque, fleurissant heureuse, paisible, à l'ombre du harem paternel, dans une belle vallée de la Thessalie ; elle était entre sa quinzième et sa seizième années : la guerre éclate ; une nuit, la maison est forcée, pillée, incendiée, les femmes enlevées par les Grecs (c'est presque le IIe chant du *Corsaire* de lord Byron), mises en croupe et emportées. On les tire au sort (c'est de l'antique pur), la jeune Turque échoit à R. P., qui en fait sa femme.

La guerre continue ; madame R. P., réfugiée en Morée, passe cinq ans dans une caverne à vivre de cresson. La voilà maintenant une des dignitaires du royaume, polkant avec des officiers français.

J'ai nommé Byron. On ne saurait dire combien il a pris en Grèce de types, d'images, de sujets : de tous les poëtes (je n'excepte pas même les anciens), c'est celui qu'on rencontre le plus souvent sur ses pas, toujours fidèle et vrai, que l'on contemple la nature ou que l'on vive au milieu des hommes, écoutant les récits ou les chants populaires, ou même les simples entretiens de tous les jours.

J'ai son Giaour sous les yeux ; il n'est pas mort dans son couvent, comme l'a cru le poëte ; il est rentré dans le monde ; il a voulu éteindre sa fièvre, ses remords, son passé de souffrances et de crimes dans les agitations de la politique, les honneurs et les richesses. On raconte de lui d'abominables traits de férocité, des

meurtres, des empoisonnements ; il est l'effroi de tout le monde.

On évite son regard, on s'écarte devant lui, on se le montre à la dérobée.

« Connaissez-vous ce Palikare qui vient de nous saluer ? me dit un Grec de mes amis.

— Non.

— C'est un député, c'est le fameux Cl... »

C'est un des types les plus saisissants que puisse imaginer un poëte ou un peintre, bien au-dessus du Giaour d'Horace Vernet : belle figure pâle, longue chevelure noire ; cet œil du Midi dont on ne peut trouver le fond, ni saisir l'expression, ni définir la couleur, calme ou brûlant, vague rêverie ou pensée fixe, ironie ou sourire, caresse ou menace, on ne sait.

Il marche à travers le bal, la tête haute, la main sur son sabre, défiant, intimidant la haine et le mépris, quelquefois saluant avec grâce et aménité, étrange mélange de prestige d'enfer, de beauté, de noblesse et d'aisance.

Cette femme, c'est madame Grivas (Théodore). Elle était belle comme Hélène : mariée à un chef de bandes, le général Grivas l'aima ; le mari fut trouvé sur un chemin, la tête traversée d'une balle. Grivas épousa la veuve. Un jour, en guerre, se promenant hors de sa tente, un serpent se jeta sur elle : à ses cris, les Palikares accoururent ; mais, en femme de l'Orient, elle ne voulut pas être touchée par un autre

que par son mari ; et d'un geste impérieux, elle enjoignit à ces hommes de s'écarter. On appela Grivas ; pendant ce temps, le serpent la défigurait d'une manière atroce.

Un autre jour le général voulut tuer un homme : elle était présente ; s'élançant au devant du poignard, elle reçut au bras un coup dont on voit les traces.

Dernièrement, on me montra une dame âgée, une bonne vieille toute vénérable. Si je l'eusse rencontrée en France, j'aurais pensé, à vue de pays, qu'elle pouvait être la veuve d'un greffier de justice de paix où l'ex-gouvernante d'un curé de canton, que sais-je ? j'aurais conjecturé une existence toute de pot-au-feu : certes, ma pensée n'eût pas fait de poëme sur une telle héroïne.

Eh bien ! cette bonne petite vieille, qui ne s'en fait pas accroire du tout, a été aimée d'un fils d'Ali-Pacha, de Mouchtar-Pacha lui-même. Mouchtar-Pacha n'eut pas le bonheur de plaire à la belle Épirote ; il mit en campagne une armée, cavalerie, artillerie, réserve. Les amis et les parents de la fille barricadèrent leur pyrgo, braquèrent leurs fauconneaux, firent à point une vigoureuse sortie, tuèrent quelque vingt hommes, et Mouchtar s'enfuit, s'arrachant la barbe de honte.

Tout ce qui est ailleurs rêve, fantaisie, souvenirs de lectures ou de théâtre, est ici réalité vulgaire. Que de beaux messieurs dont les pères ont été empalés et les

mères jetées au Bosphore ou vendues comme esclaves ! Aussi, lassés de la mode qui ne s'impose pas moins tyranniquement à notre caractère, à notre langage, à nos habitudes qu'à notre costume, nous ressentons un plaisir indicible à aller et venir dans ce monde, plein de nouveautés et de merveilles.

Tous les costumes de la Grèce sont ici, continents, îles, Asie et toutes les couleurs. A cette richesse orientale, à cette splendeur féerique, se mêlent sans y nuire, les uniformes diplomatiques et militaires. Je ne comprends pas que nous ayons le courage de rester là, dans nos affreux habits noirs, efflanqués, raides et mortuaires, comme nous sommes. J'ai honte de nous, tandis que ces sauvages sont superbes à voir : ils ont de l'éclat, de l'ampleur, de la variété.

Comme je ne danse pas, j'ai tâché de tout observer.

Les joueurs ont la mine honnête et tiennent leurs mains sur la table, par respect pour l'hôte et le lieu, je suppose : car ce n'est pas sans quelque apparence que les Grecs ont donné leur nom à ceux qui professent l'art de corriger la fortune au jeu.

Il n'y a pas huit jours, j'ai été témoin d'une scène invraisemblable. Un ministre européen, M. P..., donnait une soirée ; le préfet de l'Attique se présente et se dirige naturellement vers la salle de jeu : le maître de la maison le précédait de deux pas à peine : sur le seuil, il dit à très-haute voix (tout le monde l'entendit) : « Messieurs, je vous annonce le préfet de

l'Attique ; attention ! » Le préfet fit une courtoise révérence et prit place au cercle. Il eut la banque : on le surprit plusieurs fois avec des cartes en réserve sur ses genoux, se composant sans péril d'infaillibles vingt-et-un. A chaque fois, il s'excusa sans embarras : c'était une distraction ; ce maudit as était tombé. — Bref, il a sous mes yeux gagné 1,500 francs, et s'est retiré avec le même aplomb et la même grâce.

Ces scènes se reproduisent tous les jours et en public.

Qu'ai-je vu encore ?

Un général grec, qui opérait une savante retraite en emportant quatre glaces au fond de son chapeau.

Comme Athènes, toute petite ville qu'elle est, possède un corps diplomatique au complet, le principal attrait des réunions, soirées, lunchs, raouts, c'est que, n'y comptât-on que cinquante personnes, toutes les races de l'Europe s'y trouvent représentées, les races folâtres et les races moroses, les races frétillantes et les races enraidies, les races taciturnes et les races bavardes, les races pointues et les races obtuses. La gamme des couleurs part du chanvre suédois pour aboutir au cirage égyptien. Chacun y est laid d'une façon différente et selon les lois de son pays.

Il est peu de maisons visant à un certain ton qui

n'aient son institutrice en titre. Ces sortes de dames se présentent la tête haute et la mine assurée ; elles bavardent, grimacent, n'épargnent rien pour imposer. Elles ont tenu un haut rang en France ; mais à la suite des révolutions, battues de mille faillites, écœurées de mille dégoûts, elles ont été contraintes de s'exiler. Comment d'ailleurs, quand on a été élevée avec quelque délicatesse, pouvait-on supporter, autrefois, une royauté bourgeoise, aujourd'hui, un empire démocratique ? On s'aperçoit avant qu'elles aient ouvert la bouche que ce sont des filles de chambre, des blanchisseuses, des boutiquières, peut-être pis, en disponibilité. Mais au demeurant, on fait devant elles un sot personnage. On ne peut prendre sur soi de paraître goûter leur ton et leur langage ; et d'autre part, on craint de détruire les candides illusions de ces bonnes mères de famille grecques, si fières de leur trouvaille.

Il n'y a pas de noblesse en Grèce, et la loi n'y reconnaît pas les titres. Cela n'empêche pas les prétentions à la gentilhommerie. La société les tolère, ou s'en rit. Il est vrai que ce ridicule est moins commun à Athènes que chez nous. Il ne se produit guère que parmi les Fanariotes. Ces messieurs rachètent par une morgue surhumaine leur faible nombre, leur peu de fortune, leur crédit moindre, la nullité de leur éducation. Ils sont gens à vous dire gravement qu'une des causes de l'infériorité de la France, vis-à-vis de l'Autriche et de l'Angleterre, c'est que la France est

gouvernée par des hommes qui ne sont pas *nés*. Ils pensent bien d'eux-mêmes et mal des autres. Ils ne louent que ce qu'ils font et ne goûtent que ce qu'ils disent. Ils se vengent de la mésestime et des dédains, de la quarantaine où on les tient, en se monseigneurisant entre eux. Écartés des charges publiques pour de diverses et fortes raisons, ils acceptent très-volontiers de bas emplois administratifs, d'un régime qu'ils déchirent. Ils portent des éperons, et quand ils ont le moindre cheval, ils font courir.

Comme les autres arts, si c'est un art (ce que j'ignore), le sport est né en Grèce ; il n'y a pas dégénéré moins que les autres. Les courses de ce temps-ci ne sont plus les jeux Isthmiques ou Olympiques, ces assemblées de toute la Grèce, aimées des rois, chantées par Pindare.

Une loge royale en planches raboteuses et crues, véritable échoppe, couverte d'une voile de vaisseau, suant le goudron, deux tribunes à droite et à gauche, en planches mal jointes, trouées d'ouvertures à avaler une famille de six personnes, sans tente, dans la plaine poudreuse et venteuse du Pirée, quelques clairons allemands, cinq ou six chevaux, telle est la scène.

Il n'est exigé ni des cavaliers ni des chevaux qu'ils soient de race grecque. Ceux du pays (les chevaux) sont courts, ramassés, pliés et tendus comme des ressorts; ils ont du feu, le pied sûr ; bons pour les mon-

tagnes, infaillibles, impeccables aux plus scabreuses descentes, ils paraissent mal nés pour les représentations fastueuses du turf.

Des bêtes ayant un peu de fierté s'indigneraient de ce cirque de foire, de cette musique alsacienne, de cette corde qui ferme une carrière de quelques centaines de pas.

Les propriétaires doivent courir eux-mêmes. Les Grecs supportent difficilement qu'un étranger soit vainqueur. Leur vanité, qui n'a pas dégénéré, aime en tout le premier rang; quand on le lui conteste, elle se l'arroge; quand on le lui enlève, elle se fâche. Un Hercule français qui, dans l'exercice de ses fonctions, d'après toutes les règles et de la façon la plus honnête du monde, avait *tombé* quelques portefaix d'Athènes, fut forcé de quitter le pays, et c'est miracle si cela n'a pas fait un incident diplomatique, tant la ville de Thésée en avait ressenti de honte et témoigné de colère.

Les lauréats n'ont ni statues ni brèches aux murailles pour rentrer en leur domicile, ni odes pindariques pour les y recevoir; mais tout bonnement des cravaches, des pistolets et autres menues choses.

La Grèce est poétique, extraordinairement poétique. Nature, costumes, mœurs, langage, traditions, souvenirs, tout y a un grand caractère. C'est l'impression unanime des voyageurs. Sous ces aspects divers, la Grèce ancienne ne préjudicie pas à la nouvelle. Mais quand ils singent l'Europe, ils sont pitoyables : c'est

le paon volant cette fois les plumes de la corneille. Que ne restent-ils eux-mêmes? Quelle folie n'est-ce pas à eux, que de croire s'embellir et se rehausser avec nos guenilles! Le beau spectacle que ces jockeys anglais, en casquette et en culotte, près du Céramique où se faisaient les courses des torches, aux fêtes de Prométhée! Pourquoi ne pas faire courir des Palikares en fustanelle et en veste d'or, avec leurs chevaux harnachés à l'orientale? Sans valoir peut-être les métopes de Phidias, cela aurait de la couleur.

Ces courses ont lieu le lundi de Pâques. En cette semaine on fait tenir autant de fêtes qu'on peut, fêtes religieuses, hippiques, patriotiques, mangeantes et dansantes.

Ainsi le mardi, c'est une fête nationale au tombeau de Karaïskakis, général distingué, tué en 1826, entre le Pirée et Phalère. Le tombeau est une bâtisse grossière; que peut-on faire sans architectes et sans argent! Là se célèbre l'anniversaire de la première levée de boucliers pour la cause de l'indépendance. Comme ailleurs, comme partout, on tire le canon, on bat du tambour, on promène des drapeaux, on coiffe le mort de lauriers, on débite des discours, on est rançonné par les cochers, volé par les pick-pockets, bousculé par les sentinelles.

Le mercredi, c'est la fête du temple de Thésée. Tout le peuple d'Athènes se porte là. On se promène en plein champ, dans de petits sentiers montueux, sur

les emplacements de l'Aréopage et du Pnyx. On s'assied sur les rochers ou sur les degrés du temple. On boit, on mange, on danse. Des Palikares caracolent dans les fonds et consolent des courses de l'avant-veille. Vue à distance et de haut, cette kermesse orientale est extrêmement pittoresque.

Les danses sont étranges. Pas de femmes; des hommes seulement. Les danseurs sont rangés sur une ligne circulaire, se tenant par la main ou par les épaules, tantôt évoluant avec lenteur, tantôt tourbillonnant avec furie. Des savants se sont pris de querelle sur la question de savoir si cela figurait Thésée se débrouillant du labyrinthe, ou le vol des grues. Ils chantent d'un ton traînant et nasillard. Leurs figures basanées, leurs cous et leurs poitrines nus, leurs longs cheveux, leurs épaisses moustaches, ces costumes bizarres, ces paroles inintelligibles, ces accents sauvages, sont d'un effet saisissant. Nulle gaieté. Ils sont graves, sombres; ils ont un air de préoccupation, de mystère et de souci. Ils paraissent à la tâche, on dirait qu'ils dansent par ordre et sous l'œil d'un maître. Faut-il voir là le commencement de cette gravité endémique, dont sont affligés les peuples de l'Orient? Faut-il penser que vingt siècles d'abaissement, de honte, de servitude, ont assombri l'humeur nationale et chassé d'Athènes la gaieté ionienne? Chacun de ces visages est celui d'un conspirateur, d'un bravo, d'un traître, d'une sentinelle perdue.

Il y a quelques autres fêtes dans l'année, peu, il est vrai, et singulièrement uniformes.

Ainsi, la veille de l'Ascension, sept à huit mille Athéniens, de tout âge et des deux sexes, se rendent au couvent de Kœsariani, situé à une heure et demie d'Athènes, sur un mamelon de l'Hymette. Là, on boit, on mange, on danse, toute la nuit, près d'une source sacrée. C'était autrefois un *pervigilium Veneris*.

Le soir de l'Ascension, la partie de la population qui n'a pas quitté la ville, s'endimanche et va au devant des pèlerins.

Je ne parle du théâtre que pour mémoire. La plupart du temps, il n'y a point de troupe.

La salle est de dimensions raisonnables, mais nue et malpropre. La loge royale humilierait un maire de Brives ou de Pézenas. On fume partout, au parterre et ailleurs.

Je n'ai eu qu'une fois, en près de deux ans, l'occasion d'y entrer. Le spectacle avait un attrait particulier : une société d'amateurs représentait le drame national de *Riga*. Le seul rôle de femme qu'il y a dans la pièce était tenu par la fille du percepteur de Marathon.

Ces volontaires furent au-dessous du médiocre ; mais eussent-ils eu du talent, l'attitude du public ne

leur aurait guère permis de faire mieux. Les spectateurs prenaient à la représentation un tel intérêt de cœur qu'ils ne discontinuèrent pas de hurler du commencement à la fin. Tout personnage hellène ou philhellène était applaudi avec des éclats furieux de voix, de mains et de pieds. Les non-philhellènes ne pouvaient ouvrir la bouche, ni émettre un son. Il y avait, entre autres, un pauvre diable d'ambassadeur autrichien qu'on a insulté et hué sans trève. Son habit blanc faisait sur cette assemblée de fous l'effet du rouge sur des taureaux.

Le foyer est un bouge ni carrelé ni planchéié, où l'on boit du café et de la limonade.

Ce jour-là, j'ai entendu pour la première fois la *Marseillaise* grecque, œuvre de Riga, le héros du drame représenté. Le germe en est dans *Eschyle*, dans le chant qu'entonnent les marins grecs allant à l'abordage de la flotte persane, à Salamine : « Allons, enfants de la Grèce... »

C'est un chant humble et dolent, une plainte, une supplication ; non un défi ni un cri de guerre, comme notre *Marseillaise*.

La *Marseillaise* de Riga a du bon cependant, et des traits fort heureusement appropriés aux défauts dominants des Grecs. Elle leur recommande l'union, l'esprit d'ordre, le respect des lois. C'est parler d'or.

Tel est le train ordinaire de la vie dans la capitale de la Grèce ; telles sont les distractions mondaines qu'offre Athènes. Le lecteur trouvera que c'est maigre. Mais pour combien ne faut-il pas compter les voluptés intellectuelles dont elle vous comble ? Voilà qui est dans une abondance et d'une variété surprenantes.

On visite l'Antiquité chez elle ; on la voit familière et vivante. Elle pénètre votre existence, elle se mêle à toutes vos pensées et à toutes vos habitudes. On vit, on se meut en elle. Vos promenades sont coupées d'étonnements et d'émotions. A chaque pas une apparition du passé, à chaque écho un grand nom. Ce village que vous traversez, c'est la patrie de Socrate. Ces charbonniers que vous rencontrez, en chassant, sont des Acharniens, des compatriotes d'Aristophane. Si, au retour d'Acharnes, on s'arrête à Sépolia, on est à l'endroit où Sophocle a placé la scène de son *Œdipe à Colone*. Et vite de relire Platon, Aristophane, Sophocle ; de relire historiens et poëtes ; et historiens et poëtes s'incorporent à votre imagination, descendent dans le cœur de votre cœur. A la façon dont on les sent, on est assuré de les avoir compris. On n'est pas moins assuré qu'on ne les oubliera pas, associés qu'ils sont désormais à des impressions toutes personnelles. Tâchez donc de faire sortir de votre mémoire le *Phèdre*, quand, au lieu de vous représenter un bouquin grec en compagnie d'un dictionnaire, il vous remet sous les yeux le soleil se levant sur l'Hymette,

les belles ruines du temple de Jupiter Olympien, la trace sèche et blanche de l'Ilissus, au loin la rade de Phalère !

Ainsi remplies, les heures sont courtes et charmantes à Athènes.

CHAPITRE III

Littérature. — Langue. — Arts. — Ce qu'on cherche et ce qu'on ne trouve pas. — Comment on devient ministre des affaires étrangères. — De l'invention de la lyre.— Encore la *Marche des Druides*. — Travaux d'assainissement grammatical. — Du renflouage de l'infinitif. — Du *poulo*. — Marmiton licencié en droit. — Huîtres de la Méditerranée. — *Studiosa juventus*. — Gouvernement du couteau.

L'historien Chalcondyle, dans une préface fort patriotique, après avoir donné des regrets à la Grèce d'autrefois, avec un accent de fière tristesse, rare chez un Byzantin, se hasarde à prédire que la langue d'Homère refleurira, mais à la condition que la Grèce, sortie de sa faiblesse et de sa honte, sera libre de nouveau sous un roi ou en république.

Les temps sont venus : la Grèce a eu son roi et sa république, dix à douze ans de république, trente ans de roi. — L'espérance de Chalcondyle est-elle près de se réaliser? Avons-nous sous les yeux une renaissance

des lettres et des arts, au moins des efforts qui la préparent, des ébauches qui la fassent pressentir?

Hélas! non. — L'intelligence et l'activité d'esprit se sont conservées, comme par miracle, dans cette race, au milieu d'épreuves où elles devaient périr. Mais, quoiqu'elle ait devant elle des espaces libres et neufs, qu'elle soit placée sur les confins de deux mondes, l'Europe et l'Asie, qu'elle ait été mise, en bas-âge, au régime du vin pur de la démocratie, comme dit Platon, et qu'elle ait été fouettée par les excitations d'une vie publique très-active, la race hellénique est demeurée piteusement stérile en littérature et en art.

Ce pays présente un caractère particulier dans son ciel et dans sa nature; il a des traditions de gloire et de malheur, des souvenirs diversement dramatiques, à la fois grands et amers; la race s'y est perpétuée avec des signes frappants de noblesse et de beauté. Costumes, mœurs, état social, ne rappellent aucun autre peuple. Une vigoureuse originalité s'y fait voir partout, sauf, par une triste contradiction, où l'on aimerait le plus à la trouver, c'est-à-dire dans les choses de l'esprit. Là tout est factice et d'emprunt.

Faut-il attribuer cela à une faiblesse native, à une sénilité irrémédiable, à la tutelle corruptrice du vieux monde?

J'incline pour cette dernière cause. C'est un grand malheur pour un peuple que de naître parmi des peu-

ples déjà au-delà de la maturité et depuis longtemps déniaisés. Les vieux s'emparent de l'éducation du jouvenceau, l'accélèrent, la précipitent, la faussent. Quand ils l'ont ainsi estropié et défiguré, c'est alors qu'ils le reconnaissent et l'avouent, lui délivrent un diplôme de civilisation, s'admirent et se plaisent en lui, *et erant valde bona.*

De tous les mécomptes que l'on peut éprouver en Grèce, c'est le plus cruel. On se dit au départ, et cette espérance séduit plus qu'aucune autre : « La « Grèce me sera apprise par la Grèce, non-seulement « par les lieux qui éclairent l'histoire d'un jour si net, « mais par la tradition, ce sens intime et profond « qu'un peuple a de son passé ; mais par les hommes « qui, héritiers au moins putatifs des anciens Grecs « dont ils revendiquent le nom et le sang, doivent sa- « voir l'antiquité par le cœur, la posséder par révéla- « tion, en être intuitivement pénétrés. Si l'on trouve « des odes de Pindare dans le patois de Marseille, que « ne doit-on pas trouver dans celui de Thèbes ? En « outre, je verrai un peuple enfant s'éveiller, écouter « ses instincts, chercher lui-même sa voie, y tâtonner « sans lisières, ni bourrelet, ni gouvernante. »

On se dit cela et bien d'autres choses, et l'on court avec une candide impatience à ce spectacle, à cet enseignement, à cette émotion.

Eh bien ! à Athènes, à Sparte, à Thèbes, à Corinthe, c'est de la France, de l'Allemagne et de l'An-

gleterre qu'ils apprennent l'histoire de leur propre famille. Ils sont disciples où il conviendrait qu'ils fussent maîtres.

Dans leurs gymnases, le Manuel classique d'histoire est un méchant *Epitome* de fabrique et d'importation anglaises, traduit d'un Goldsmith ou d'un Thirlwall quelconque. Ils n'ont pas même eu la clairvoyance de choisir Duruy. Pas un ordre d'idées, lettres, philosophie, sciences, où l'on ne se heurte avec dépit contre l'Europe, c'est-à-dire contre le plagiat, la banalité, le contre-sens. On fait passer en grec (Dieux immortels, quel grec!) les fantaisies les plus intraduisibles, les plus directement émanées de l'asphalte parisienne, incompréhensibles chez nous à la province, les excentricités les plus signalées de Dentu ou de Michel Lévy. A ce point de vue, les catalogues des éditeurs athéniens sont d'une bouffonnerie à désarçonner Rabelais, et nous regrettons que les proportions de ce livre ne nous permettent pas d'en offrir au lecteur des *fac-simile.*

La poésie elle-même s'est faite mendiante, à l'exemple des autres muses. Sur cette terre, qui fut sa patrie, elle crie aux étrangers, *bachi*, *effendi!* elle leur tend la main avec aussi peu de pudeur que de profit.

Les plus renommés des rimeurs de là-bas (car on rime en Grèce maintenant), les plus en faveur auprès du public, en sont à épeler Byron, Hugo, Lamartine, Gœthe, les comprennent à leur façon et les translatent

comme ils peuvent. A ce métier, quelques-uns se sont acquis une espèce de gloire. Il est vrai que cette gloire ne dépasse pas Lamia, au Nord; Marathonissi, au Sud; Santorin, à l'Est; Patras, à l'Ouest. Elle ne rayonne que sur quarante mille kilomètres carrés. A mon sens, c'est déjà trop. J'ajouterais bien qu'à ce métier quelques-uns ont gagné de devenir ministres des affaires étrangères; mais on ne me croirait pas.

Quant aux arts, avec la meilleure volonté du monde, j'en dirai peu de chose. Ils sont encore à se montrer. La statistique officielle compte, il est vrai, mille trois cent quarante-six artistes, qu'elle classe après les loueurs de chevaux; mais elle fait observer, dans une note, que, parmi les artistes, sont compris les *menuisiers*, les *maçons*, etc.

Ce que je puis assurer, *de visu*, c'est qu'aux environs de 1848 les beaux-arts n'étaient représentés, à Athènes, que par quelques tailleurs de pierre, quelques peintres d'enseignes et deux ou trois graveurs de cartes de visites. Il fallut l'arrivée d'un daguerréotypiste français pour mettre les gens à même de faire faire leur portrait, ce qui est bien le moins qu'on puisse demander aux beaux-arts.

Cependant il ne serait pas juste d'oublier, à cette place, les tuyaux de pipe que sculptent les bergers grecs. Ces rustres, abandonnés à leurs propres inspirations et usant, sans maîtres, de la dextérité natu-

relle de leurs dix doigts, taillent dans du mauvais bois, avec de mauvais couteaux, des choses vraiment surprenantes et très-dignes de faire le voyage d'Europe. C'est ainsi qu'en ces mêmes lieux Mercure, pâtre aussi, en s'amusant avec du bois et son couteau, inventa autrefois la lyre.

La musique ne mérite pas un chapitre plus long. Qu'il nous suffise de dire qu'il y a, à Athènes, une cinquantaine de pianos, et que chacun de ces pianos est voué à répéter sans fin ni mesure la *Marche des Druides*, comme nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer.

Les Grecs goûtent peu l'Antiquité, la comprennent faiblement et encore par respect humain. Aussi ont-ils *une Société archéologique*.

J'ai assisté une fois à la séance annuelle de cette Académie : elle se tenait dans le Parthénon même. A part quelques chaises pour le bureau et une table, pas de siéges. On était debout, ou assis sur des fûts de colonnes, sur des torses, des bras, des jambes de dieux, de déesses, de héros. Le roi Othon avait pour trône un antique siége de marbre qui avait servi à un pontife païen. Cela était d'un effet original.

Le discours ou compte-rendu des travaux et découvertes étant d'un homme d'esprit, renfermait quantité de non-sens. Cet archéologue, tonnant d'un bout à l'autre contre lord Elgin, ses devanciers et ses imitateurs, n'invitait-il pas tous les assistants à tirer de

l'Asie, des îles et autres possessions turques, le plus de débris anciens qu'ils pourraient, et à les transporter à Athènes, où ils seraient l'objet du respect et de l'étude? Le malheureux ne songeait plus que lord Elgin n'a pas fait autre chose. Il a pillé une province turque, *avec la permission des autorités*, bien entendu, et les chefs-d'œuvre ravis ont pris la route d'un pays où on les honore.

C'est sur ce paralogisme que roula le discours de notre président; et cependant, je le répète, il est homme d'esprit autant que pas un.

Ce qu'il y a dans le domaine intellectuel de plus remarquable en Grèce, et de plus digne de mention, c'est le travail qui se fait pour déblayer le vocabulaire national, où toutes les conquêtes et toutes les dominations ont, en passant, déposé leurs traces, Francs, Catalans, Italiens, Turcs et d'autres encore.

C'est là une très-louable besogne et nullement de surérogation. La couche d'ordures était profonde, durcie et tenace. La vraie langue grecque en était non-seulement étouffée, mais quasi-pourrie. Croirait-on qu'il y a eu un temps (et tout près de nous), où, pour signifier *vingt francs*, un Athénien disait *louidoron* (louis d'or)? Croirait-on que cette infamie se déclinait avec assurance et dans les règles, *louidoron*, *louidorou*, *louidorô*; que cela avait un pluriel, *louidora*, *louidorôn*, *louidorois?*

On disait encore très-bien: *officios*, un officier;

commercion, le commerce; *princips*, un prince; *coureuô*, je cours, etc.

On a fini par rougir de cet avilissement et par se décider à des vêpres grecques sur tous ces mots-là, *fuori i barbari!* On a donné la chasse à toutes les locutions d'origine étrangère : on les remplace par des termes de la plus pure grécité. Les idées et les choses modernes s'expriment aisément et heureusement à l'aide du grec ancien, qui se plie à d'incroyables tours de force.

Ils ne sont pas seulement quarante à l'œuvre, comme chez nous. Professeurs, hommes de lettres, journalistes, avocats, s'enrôlent patriotiquement dans cette guerre nouvelle de l'indépendance.

On grécise pareillement la grammaire qui était devenue par trop turque. Des savants se vouent au sauvetage de l'infinitif, qui a fait côte vers le douzième siècle, et il paraît qu'ils ne sont pas sans quelque espoir de le relever. C'est leur *grande idée*, à eux. Tout le monde doit souhaiter qu'ils réussissent. La balance de l'Europe n'en recevra point de dommage. La diplomatie n'en concevra point d'alarme. Bien au contraire, elle ne saurait voir qu'avec satisfaction un tour bref et net se substituer à un tour traînant, disgracieux et obscur. Quoi de moins supportable que d'entendre dire, par exemple, au lieu de : « *Je vais sortir pour l'aller voir ou lui faire dire*, » — « *Je vais que je sorte, pour que j'aille que je le voie ou que je fasse*

que je lui dise! » Voilà où en est réduite la langue aux douceurs souveraines! La chose la plus simple s'embourbe ainsi dans une mare effroyable de *que*, succédanés de l'infinitif.

Ce qu'il faudrait pour avancer les affaires de l'infinitif, et en général la restauration de la langue, c'est une génération, au moins une couple de grands écrivains. Seuls ils ont la puissance d'animer, de fixer, de répandre et faire prévaloir les tours et les formes du langage. Quelques œuvres, pleinement, intègrement grecques par l'inspiration, fortes, senties, faites pour saisir l'imagination et pénétrer la mémoire populaire, vaudraient assurément mieux et auraient autrement d'efficace que les grammaires les plus chastes et les lexiques les plus scrupuleux. Un Pascal rend à une langue plus de services qu'un millier de Vaugelas.

Quand chaque mot sera redevenu grec, grec du bon temps, à être entendu et avoué par Xénophon et Isocrate, il est à craindre que la langue grecque, n'étant pas soutenue, pas vivifiée par une littérature nationale, ne soit une sorte de langue archéologique plutôt qu'une langue vivante; qu'elle ne soit quelque chose comme le latin sous la plume des cicéroniens du seizième siècle. Il serait donc sage de ne pas épuiser à ce travail d'érudition et d'assainissement philologique, le feu, l'ambition et l'effort des esprits, de les solliciter à p oduire des œuvres originales, dussent-elles, dans les commencements, être écrites tellement

quellement, en dépit des règles et des convenances académiques dans lesquelles les littérateurs Athéniens s'asphyxient.

Nous supposons que les Grecs ne s'arrêteront, ne se relâcheront pas, avant d'avoir radicalement fait disparaître leur mode actuel de former les noms patronymiques. Est-il possible à une oreille, qui n'est pas doublée de cuir, d'endurer le *poulo* qui termine la plupart des noms propres? Alexipoulo, Diamantopoulo, Papapoulo, etc., ce qui signifie fils d'Alexis, fils de Diamantos, fils de Papa, le *poulo* étant la traduction littérale du latin *pullus*. Si les anciens avaient eu cet usage et joui de cette locution, nous aurions, il faut en convenir, une plaisante mythologie. Voyez-vous les Atrides, les Héraclides, les Pélopides changés en Atréopoulo, en Héraclépoulo, en Pélopoulo? Comme cela ferait bonne figure dans les vers d'Homère ou de Sophocle!

Il y aurait un chapitre à faire sur les noms et prénoms, à l'exemple de l'abbé Barthélemy.

Les prénoms chrétiens les plus répandus sont Jean, Georges, Athanase, Antoine, Démétrius; ces deux derniers sont païens, si l'on veut, mais, ici, ils dérivent des saints de ce nom et non du fils d'Antigone ni de l'amant de Cléopâtre.

Les prénoms païens sont prodigués aux garçons et aux filles. Les garçons s'appellent Aristide, Périclès, Pélopidas, Anaximandre, Aristote, etc. Les filles,

Olympias, Hippodamie, Électre, Ismène, Pénélope; Justinienne, Papinienne, quand elles ont pour père un professeur de droit. On commence à risquer Aspasie. On en arrivera à Phryné, quand les parrains grecs auront vidé tout le sac de l'histoire et de la mythologie.

Cela est, du reste, d'un bon effet sur l'oreille de l'étranger. Ils le savent et ils en ont abusé. Ils ont pipé l'Europe en faisant miroiter et sonner d'éclatantes et harmonieuses syllabes.

Quand ils s'assemblèrent au pied des montagnes de l'Argolide, pour leur première Constituante, le bourg le plus voisin s'appelait, je crois, Piada ou Ligourio. De tels noms eussent mal inspiré et mal servi les auteurs de Messéniennes et d'Orientales.

Il y avait bien des siècles que le nom d'Épidaure avait disparu. Nonobstant, nos Grecs le tirèrent de l'oubli, et le Congrès s'appela Congrès d'Épidaure. Ce tour d'archéologues vivifia la poésie et réchauffa la politique. Les cabinets pouvaient-ils rester insensibles à des notes datées d'Épidaure?

Dans tous les actes solennels, destinés à une grande publicité, les Grecs ont procédé de la sorte; ils ont battu monnaie avec leur histoire.

Puisque j'en suis sur la langue, je ne puis me dispenser de toucher un mot de la prononciation. Que

celle dont nous usons soit purement conventionnelle, c'est chose que personne n'ignore. Celle des Grecs, pour être plus naturelle, plus sincère et surtout plus vive, est-elle celle des anciens?

Sans étaler d'érudition, sans entrer dans aucun détail rébarbatif, sans me prévaloir des moutons d'Aristophane qui n'ont pas dû bêler autrement que les moutons de France, que les moutons modernes, je me borne à remarquer que les anciens avaient trop le sentiment de l'harmonie pour prononcer à la façon de leurs fils, si tant est que les Grecs d'autrefois soient les pères de ceux d'aujourd'hui.

Ceux d'aujourd'hui ont tellement multiplié les *i*, que leur langage ressemble à un gazouillement. On croirait entendre le fameux chœur des *Oiseaux*. Six voyelles ou diphthongues rendent pareillement le son *i*. *Le Conservateur* (titre d'un journal) se prononce, par exemple, *I Syntiritiki*. On ne se fait pas à l'idée de Démosthènes et de Platon parlant de la sorte.

Cette prononciation a son avantage, c'est d'être extrêmement coulante et de fort accommoder le nez, qui est par excellence l'organe vocal des Grecs.

Parlant en *i* et faisant du nez un usage oratoire et musical, un usage immodéré, les Grecs ont une volubilité qui n'est pas croyable. C'est une effusion, c'est un torrent de sons. En français, le plus chaud, le plus fertile, le plus prompt improvisateur a peine à répandre cent cinquante mots à la minute. Un Grec, affligé

du même talent, en débite deux cent vingt. Cette surprenante fluidité de paroles vérifie le mot d'Aristide, qui appelait les orateurs anciens des *vomisseurs*.

Les Grecs sont encore, comme autrefois, d'une susceptibilité inconcevable sur l'accent. Il suffit de leur déplacer l'accent du mot qu'ils connaissent le mieux et dont ils usent le plus, pour qu'ils vous répondent d'un air abêti : *den exevrô*, *je ne comprends pas*. Cherchez le domicile de M. Tipaldo, à qui vous devez une visite, et mettez l'accent sur l'*a* au lieu de le mettre sur l'*i*, qui est sa place, M. Tipaldo devient un inconnu pour tout le monde, même pour son portier.

Les Grecs ont dans le dernier degré la passion de l'étude. Dans quelque condition qu'ils soient, tout le loisir dont ils disposent est employé à dévorer des livres et des journaux, à apprendre les langues, à suivre des cours.

Nous avions un marmiton, chargé moyennant dix francs par mois, d'écurer notre vaisselle. Il mit pour condition à son marché qu'on lui laisserait quatre heures par jour pour assister aux leçons de la Faculté de droit. Ses études avaient été interrompues, paraît-il, pendant deux ans, parce qu'il avait accepté d'être instituteur à Thèbes, dans le pays des Béotiens. C'était évidemment un poste de confiance. En se promenant un jeudi soir sur les bords du lac Copaïs, il prit

une fièvre qui lui fit perdre son emploi. Notre maison lui était un asile.

Modeste comme Philopœmen qui fendait du bois, comme Cléanthe qui était porteur d'eau, il frottait de sablon et d'oseille nos casseroles et nos marmites, cela sans la moindre honte. A la fin de l'année, il fut reçu licencié en droit et sollicita une place de procureur du roi ou de juge.

Cette émulation est chose louable; malheureusement chacun subit comme provisoire la position qu'il occupe et le métier qu'il exerce, et se complaît dans le rêve d'une fortune politique sans bornes ; conséquemment chacun gaspille son temps en intrigues et en cabales, s'affilie à des factions, fait la cour aux chefs de partis ou aux ambassades étrangères ; et ce pays, au lieu de produire des laboureurs, des industriels, des artisans, même des artistes, ne produit que des médecins, des avocats, des professeurs et des officiers, qui sont autant d'aspirants ministres, et, en attendant un portefeuille, autant de capacités désordonnées et dangereuses.

Aussi les plus savants et les plus habiles, n'étant jamais embesognés à leur science ou à leur art, pensant sans cesse à toute autre chose, sont-ils, vus de près, comme les huîtres de la Méditerranée : plus de pierre que de chair.

Les étudiants de l'Université d'Athènes doivent être satisfaits. La révolution du 23 octobre leur a permis de se passer une fantaisie de longue date. Ils n'ambitionnaient rien autant, depuis quinze ans, que de jouer un rôle politique, avoir un uniforme, faire l'exercice, être harangués par un gouvernement provisoire, lire des premier-Athènes à l'adresse et glorification de la *jeunesse des Écoles*. En 1848, ils s'essayaient déjà dans ce rôle. Je trouve dans mes notes le récit d'une émeute enfantine que ces bons jeunes gens tentèrent alors et dont par hasard je fus témoin.

J'écrivais le 9 avril 1848 :

« La charrette de l'État est dans une nouvelle ornière, et l'essieu crie furieusement en attendant le patatras final.

« Il paraît que pour le 6 avril, anniversaire de la première révolution de 1821, le 89 des Grecs, les étudiants avaient monté un coup. Il fallait à ces Messieurs une guerre civile, au moins une guerre étrangère, rien que cela. Il est juste de remarquer, avant tout, qu'aucun motif sérieux ne peut armer la Grèce contre son gouvernement. Elle jouit d'une liberté qu'elle devrait songer à restreindre plutôt qu'à étendre. On permet tout à la presse, jusqu'aux diffamations les plus odieuses; on se croirait au temps d'Aristophane, n'était qu'on cherche en vain un Périclès. Elle jouit du suffrage

universel[1], très-universel, trop universel. On voit voter des enfants au-dessous de quinze ans, des femmes même ; et, chose à peine croyable, quantité de morts figurent sur les listes électorales, et sont aussi exacts au jour du scrutin que pas un vivant.

« Le roi est un honnête homme qui n'a d'autre crainte que celle de n'être pas en état de grâce vis-à-vis de sa Charte, bâtarde venue au monde par le forceps. On dit les ministres incapables ou corrompus. Cela pourrait bien être ; mais la faute n'en est pas à ce pauvre roi ; force lui est de les prendre parmi ses sujets. Il écrème de son mieux ; ce mieux ne contente personne. Qu'y faire ? Son gouvernement, tout faible qu'il est, assure la paix, les progrès du commerce et de l'instruction. Les Grecs regretteraient-ils le joug de la Turquie ? Voudraient-ils tâter de la République ? Mais, pour eux, la République, ce serait le retour de la sanglante domination des bandes armées, du règne du couteau, *machœrocratie*, comme ils disent si bien.

« Quoi qu'il en soit, les étudiants d'Athènes fermentent ; ils crient que le moment est venu de marcher sur Constantinople. Ils n'ont pas laissé un coin de mur sans y écrire : *Vive la Thessalie ! Vive la Macédoine ! Vive l'Épire !* Sur les plaintes de l'ambassadeur turc, la police a dû interdire ces manifestations.

[1] La loi électorale exigeait *une propriété ou une profession indépendante* ; mais, en fait, le suffrage était universel.

De là des rancunes contre le bonhomme de roi et redoublement de fièvre dans la gent scholastique.

« Jeudi, le *Te Deum* a été chanté dans l'église cathédrale. La garnison criait avec rage : *Vive le Roi! Vive la Reine!*

« A huit heures, illuminations, feux de joie, selon le programme tracé par Eschyle dans son *Orestie*, concert devant le palais. A neuf heures et demie, les derniers brandons fumaient dans la solitude.

« Solitaire et fumant comme eux, je descendais la rue d'Hermès, désespérant de voir jamais une émeute à Athènes, puisque celle-ci, tant promise, avait raté, quand, devant l'église Camni-Caréa, j'ai rencontré une colonne d'étudiants marchant avec la gravité et la lenteur de gens qui ont porté la jupe jusqu'à l'âge de quinze ans, chantant de tout leur cœur et de tout leur nez la Marseillaise de Riga. Quelques-uns étaient munis de cannes. Ils s'arrêtaient tous les dix pas pour crier vive quelque chose. On sifflait les fenêtres autrichiennes, russes et anglaises ; on acclamait les fenêtres françaises.

« Quand la colonne a débouché sur la place du palais, un détachement de lanciers s'est engagé dans les rangs. On a fait halte. Les étudiants, pour chatouiller la troupe, ont crié : *Vive l'armée !* Puis, trop confiants dans l'effet de cette flatterie, ils ont cru pouvoir risquer *Vive la République!* Dès la seconde syllabe, avant que le *blique* ait eu le temps de sortir, les cava-

liers ont agi avec une étonnante prestesse. Ç'a été une grêle de coups de bois de lance sur les bras, sur les épaules, sur les oreilles.

« Les gens de la police exécutaient des moulinets avec leurs bâtons bleus et blancs, les Palikares tracassaient les chiens de leurs fusils. Curieux et émeutiers ont pris la fuite, « sans s'armer d'un courage inutile. »

CHAPITRE IV

Hercule, Thésée et le roi Othon. — A quoi sert le manque de gendarmes. — D'où proviennent les amoureuses du théâtre de Plaute. — Effets civilisateurs du livre de M. About, *Le Roi des Montagnes*.—Ce qui est réservé aux *Milordi*.—Conversation avec un bandit. — Comment on se débarrasse d'un brigand scandaleux. — D'un peintre pris pour le bourreau. — Manière de conserver un pendu.

La Grèce est la terre classique du brigandage. Hercule et Thésée, dès le treizième siècle avant Jésus-Christ, ont eu les mêmes soins que le roi Othon, durant trente ans : exterminer les klephtes et les outlaws d'alors. Il faut leur rendre la justice qu'ils s'en acquittaient mieux.

Du temps d'Homère, l'industrie de klephte était admise, respectée, honnête, en quelque sorte patentée. Dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, on n'aborde pas un étranger autrement qu'en ces termes : « Êtes-vous un commerçant ou un brigand? » et cela sans que l'étranger se récrie ou se formalise.

Non-seulement dans les âges mythologiques, mais plus tard, même sous la domination romaine, la sécurité n'a pas été plus grande en Grèce qu'elle n'est aujourd'hui. Qu'on ait le courage de lire les romans grecs qui peignent l'état social de plusieurs siècles, on trouvera dans tous uniformément les pitoyables aventures de deux pauvres amants qui, la veille de leur hymen, sont enlevés par des brigands, des mains des brigands passent dans celles des pirates, pour revenir en celles des brigands. Brigands et pirates, voilà les deux pôles de la destinée antique ; le manque de police et de gendarmerie a créé un genre littéraire, le roman.

Dans la comédie, les choses se passent à peu près de même. S'il n'y avait pas eu des brigands et des pirates, coutumiers du rapt, le théâtre de Plaute et celui de Térence n'auraient pas eu d'amoureuses.

Les pirates ont disparu de la Méditerranée, parce que ce sont les puissances européennes qui font la police dans la Méditerranée.

Les brigands ont subsisté en Grèce, parce que ce sont les Grecs qui font la police en Grèce.

Les brigands modernes ont, dans *le Roi des Montagnes*, à défaut d'une épopée, leur roman comique. Assurément, dans les désopilantes fantaisies de M. About, il est juste de faire la part de l'invention et de la charge ; mais il convient aussi de faire celle de l'histoire et de la vérité. Charge et vérité s'y ba-

lancent ; et s'il me fallait décider laquelle des deux, à fin de compte, l'emporte, je ne prendrais pas sur moi de dire que c'est la charge.

Ce livre joyeux a produit sur les Grecs l'effet le meilleur et le moins prévu. Ils se sont émus en apprenant de quelle sorte de réputation ils jouissaient en Europe et les beaux contes qu'on y faisait d'eux. Touchés dans la plus tendre partie de leur âme, c'est-à-dire dans leur vanité, ils se sont vengés sur les héros du roman des plaisanteries de l'auteur, et ils ont déployé contre les brigands la ferveur soudaine d'un zèle trop extraordinaire pour être de durée.

On n'a pas si fort ni si sincèrement pourchassé les brigands qu'il n'en reste quelques-uns, espérance de l'avenir. Il est à présumer qu'il y en aura toujours, par la raison qu'on ne se déprend pas tout d'un coup d'une habitude, longtemps chère, et que la configuration du pays offre au brigandage de grandes séductions et d'étranges facilités.

La Grèce est toute en montagnes. Les chemins, — qui sont des sentiers, — grimpent le long de pentes horribles ou plongent en de profonds ravins ; peu praticables, ils sont peu fréquentés. Les habitations sont aussi clairsemées que les passants sont rares. Les mauvais pas, les défilés abondent ; il n'y a pas moins de coins inaccessibles. Ajoutez à cela la mer presque partout, l'innocuité de la gendarmerie, la proximité des frontières turques, si maternelles aux bandits.

Le brigandage ne s'exerce pas toujours sur un grand pied et par bandes enrégimentées. Chaque Grec de la campagne braconne un peu aux dépens du voyageur, à ses heures perdues, dans la morte-saison ou dans les occasions alléchantes. Si, pendant qu'ils sont en train de labourer ou de paître leurs moutons, ils avisent quelque *Milordi*, mal escorté et dont l'équipage promette un dividende honnête, ils laissent là le soc et la houlette, ramassent leur fusil, qui ne les quitte jamais, et, par un chemin de traverse, vont couper le passage au *Milordi*.

A moins de résistance, ils ne tuent pas; mais ils dépouillent de la tête aux pieds, et, dans cet état, ils vous attachent solidement à l'arbre le plus proche. Garrotté, grelottant ou rôtissant, on attend quelquefois un libérateur d'un coucher de soleil à l'autre.

Pour ma part, je n'ai rencontré de brigand qu'une fois; du moins je crois et tiens à croire que c'était bien un brigand.

Je chassais aux abords du golfe d'Éleusis, à gauche de la grand'route de Daphni. Je me trouvai tout à coup — dans une gorge profondément encaissée et fort sauvage — à dix pas d'un indigène qui était assis sur une pierre, un long fusil à la main. Il avait une cape grise, pas de knémides; au lieu du bonnet rouge,

un mouchoir brun roulé autour de la tête. L'accoutrement était suspect et avait une forte odeur klephtique. On m'avait prévenu que les brigands, pour ne pas être aperçus de loin, ne portent, au rebours de leurs compatriotes honnêtes gens, que couleurs ternes. Il m'était aussi difficile de m'arrêter que de reculer. Je marchai en avant, d'une apparence brave, au fond un peu ému, je l'avoue; car je voyais, dans cette rencontre, une occasion d'homicide pour moi ou pour ce calme étranger.

Mon fusil était armé et chargé de tel plomb qu'il eût pénétré cape, mouchoir, crâne. J'avais deux coups, l'étranger un seul; sa figure me paraissait effrayante; mais la mienne pouvait lui produire la même impression.

En me voyant approcher, il se leva, et je remarquai avec satisfaction que le chien de son fusil était au repos. Alors eut lieu entre nous le dialogue suivant, serré comme celui d'Eschyle dans les endroits pathétiques :

« — Qu'est-ce que tu fais ici, mon frère?
« — Mon frère, je chasse.
« — A quoi, mon frère?
« — A tout, mon frère. Et toi, mon frère?
« — Je suis berger.
« — Et où est ton troupeau?
« — Là-bas.

« — Où çà ? je n'en vois pas.

« — Par de là cette montagne. Où vas-tu ?

« — Au khani de Daphni.

« — Es-tu seul ?

« — Non. Je suis avec des amis qui suivent la grand'route.

« — Veux-tu que je t'accompagne, frère ?

« — Frère, je serais fâché de te déranger. »

Nous partîmes ensemble, lui portant son fusil sur l'épaule, moi le mien couché le long du dos, horizontalement, appuyé sur le bras gauche, la main droite sur la gachette.

Avant le khani, mon compagnon parla de retourner à ses moutons.

« — Frère, veux-tu me donner de la poudre ?

« — Frère, je le veux bien. »

Et je versai deux à trois charges dans un coin de son mouchoir.

« — Donne-moi du plomb, maintenant.

« — Je n'ai que des balles et je n'en donne pas.

« — Adieu, frère.

« — Frère, adieu. »

Et je regardai mon berger s'éloigner, afin d'éviter de lui tourner le dos.

On m'a mis autrefois très au courant de la biogra-

phie d'un chef de brigands resté fameux à Athènes. La voici, puisée aux meilleures sources. On y verra à nu de quels procédés use le gouvernement grec, quand il a à cœur de se débarrasser d'un bandit par trop effronté et scandaleux.

Ce chef de brigands s'appelait Bibissi. Il ne manquait ni d'intelligence ni de courage. Il conserva jusqu'au bout de sa triste carrière une sorte de générosité : on rapporte de lui des traits fort nobles et qui étonnent d'un bandit. Il modérait à ses périls la violence et la rapacité de ses hommes, et plus d'une fois, n'étant pas maître d'eux, il osa prévenir en secret les personnes menacées.

Il ne s'était pas fait klephte par humeur, désœuvrement, opposition politique, à l'exemple de tant d'autres ; c'était un propriétaire d'Acharnes : un malheur, comme on dit en Grèce et en Italie, le meurtre d'un des amants de sa femme, le jeta dans cette vie de hasards et de crimes ; une fois *dans les montagnes* (c'est encore une délicatesse de la langue grecque), il lui fallut rançonner les paysans, détrousser les voyageurs, tirer sur les gendarmes.

Une fois, il fut surpris, arrêté, condamné à mort, couché sous la guillotine : les choses allèrent fort loin ; mais l'exécuteur avait été gagné ; le couteau refusa son office, et tout se termina en innocent spectacle.

Pendant qu'on réparait l'instrument, des protecteurs, dont le crédit égalait le zèle, obtinrent du roi une com-

mutation de peine, à la suite de laquelle Bibissi fut transféré au fort Palamidi : il ne tarda pas à s'évader et vint s'établir aux portes d'Athènes.

Sa tête fut mise à prix ; mais comme il était sûr du respect des campagnes et qu'il avait des amis dans la gendarmerie, dans les parquets, et même, dit-on, dans le bureau de la Chambre, il ne s'inquiéta que médiocrement de cette mesure terrible et ne changea rien à ses habitudes. Il allait et venait, veillant à son bien, touchant ses revenus, faisant des courses ; aux élections, il remplissait ses devoirs de citoyen, votait et intriguait pour le ministère : il assurait deux cents voix à un homme d'État [1] ; il se refusait rarement une fantaisie, s'invitant à toutes les parties de campagne de la société athénienne, se promenant parfois en plein bazar.

Les étrangers étaient confondus d'apprendre que, dans la banlieue d'une capitale, vivait tranquillement un chef de bandits. Ses coups étaient si inouïs, son audace si extraordinaire, qu'on ne pouvait y croire, et j'ai vu approcher le moment où l'on révoquerait en doute l'existence de Bibissi. L'opposition accusait la police de lâcheté ; la police répliquait que l'opposition avait inventé Bibissi. Je puis affirmer que des gens ont convenu d'un rendez-vous avec le bandit pour se faire volontairement arrêter et se ménager un thème contre le gouvernement. On cite même de nobles

1 Aujourd'hui ministre du gouvernement provisoire.

étrangers qui se seraient prêtés à cette comédie.

Quant à lui, las de cette vie errante, il songea sérieusement à faire sa paix ; il sollicitait un grade dans l'armée, alléguant le mauvais état de ses affaires, qu'on ne lui permettait pas de soigner avec suite. Le ministre offrait de passer sur les crimes commis avant sa première arrestation, grâce dérisoire ; car dans un mois d'une telle existence, pris au hasard, le procureur le plus indulgent eût trouvé matière à pendre deux ou trois fois.

La négociation se poursuivait, quand un homme autrefois de sa troupe, tomba entre les mains des gendarmes ; on le condamna à mort : on fit semblant de préparer l'exécution, et tout à coup on lui proposa la vie avec trois mille drachmes, s'il voulait se saisir de Bibissi ou le tuer par surprise. Le condamné accepta, et partit avec trois soldats et deux gendarmes déguisés, tant pour l'aider que pour le surveiller.

Il est six heures du matin, 22 novembre [1] ; le jour va paraître ; dans une gorge du mont Hymette, au pied de quelques arbres, près d'un foyer éteint, dorment six hommes enveloppés dans des capes brunes : un troupeau de chèvres monte lentement la gorge ; les hommes, éveillés par le bruit, se dressent sur leur séant ; les capes entr'ouvertes laissent voir des pistolets et des poignards.

[1] 1847.

Le berger au chef :

— C'est toi, Christo, je te croyais en prison.

— Je me suis échappé, il y a quinze jours ; j'ai fait la rencontre de ces braves Palikares et nous allons vivre ensemble dans la montagne ; ils se sont battus avec Griziotis [1], en Eubée ; on a pillé leurs maisons ; on ne leur a rien laissé ; ils se font klephtes jusqu'au printemps. Ne dis à personne que tu m'as vu.

Le berger pousse son troupeau : deux cents pas plus loin, il se trouve devant Bibissi qui descendait seul.

— Dis donc, Bibissi, je viens de rencontrer là-bas Christo Bulgari avec cinq Palikares.

— Christo Bulgari, dis-tu, il est en prison.

— Il s'est sauvé et va vivre dans la montagne avec cinq Palikares de Griziotis.

Bibissi, un moment pensif, retourne sur ses pas ; puis il redescend avec ses hommes armés.

Les gendarmes se mettent derrière des arbres ; Bibissi s'approche avec précaution, et de loin :

— Christo, pourquoi te caches-tu ? On dirait que tu as de mauvais desseins.

— Moi, de mauvais desseins ! non, mon maître, je te jure. Mais tu te souviens que nous avons eu des démêlés autrefois, et je crains que tu n'en gardes rancune ; franchement, j'évitais de te rencontrer ; mais si

[1] Général grec insurgé en 1847.

tu veux oublier ce qui s'est passé entre nous, je me mets à ton service avec ces braves palikares; tu seras notre chef à tous.

Bibissi s'avance de quelques pas :

— Christo, tu veux me trahir !

— Te trahir ! — Sortant de son embuscade, il se précipite aux genoux de son ancien chef, les serre et pleure sur ses mains. « Que je suis heureux de te retrouver, puisque tu me pardonnes ! Compte sur moi et sur ces hommes. »

Bibissi se laisse toucher à ces protestations; il embrasse Christo, et les deux troupes réunies vont s'établir dans une caverne de l'Hymette.

Bibissi rejoint le berger : « Jani, je prends avec moi Christo et ses Palikares; il nous faut un bouc pour manger ensemble; en quatre ans, je n'ai pas pris une feuille d'arbre à ton maître; donne-moi ce bouc-là.

— Tu sais bien, frère, que le maître nous fait payer toute tête de bétail qui manque : laisse mon bouc et demande à Yorgi.

— Non : j'ai déjà pris plus de dix bêtes à Yorgi; je finirais par le ruiner, le pauvre homme, ce n'est pas juste; chacun son tour; donne-moi ce bouc.

— Je ne puis pas te le donner; mais prends-le, et je dirai à mon maître que c'est toi qui l'as pris.

Bibissi saisissant le bouc : « Jani, va au village, et dis à ton père de nous porter du pain et du vin, là-haut, tu sais. »

Bibissi emporte l'animal ; on l'égorge, on le fait rôtir. Le père du berger arrive avec le pain et le vin. Bibissi le prend à l'écart et lui dit : « Dimitri, ton « maître est venu hier au village, je l'ai guetté tout « le jour ; mais il avait avec lui des *francs* et je n'ai « pas osé l'aborder. Dis-lui de venir seul, dimanche « prochain. La vie que je mène m'ennuie ; il faut que « j'en finisse. Je le prierai de parler à Riga. »

Les bandits s'asseyent et mangent ensemble. Ce repas établit entre les deux troupes une confiance parfaite. On ramasse les armes et les capes. L'un d'eux prend au bout d'un bâton la moitié du bouc non consommée ; et ils partent pour Marathon, au milieu du jour, par la route ordinaire.

Ils arrivent le soir au village de Marathon et font halte dans une caverne. Le feu allumé, Christo dit à Bibissi : « Mes hommes ne connaissent pas le pays, envoie les tiens chercher du pain et du vin pour la nuit. »

Bibissi détache au village deux de ses hommes, en garde un autre près de lui et met le quatrième en sentinelle. Ces dispositions prises, il s'étend auprès du feu. Christo s'approche et ils se mettent cordialement à parler de leurs projets.

A ce moment il se fit un peu de bruit à l'extérieur ; Bibissi tourna la tête ; Christo lui tira deux coups de pistolet dans la poitrine, à bout portant.

Devenu ainsi maître de ce corps, le gouvernement

grec l'exposa à l'hopital civil, couché sur une table, nu, la poitrine ouverte par deux horribles blessures ; à ses côtés, la dépouille du klephte, coupée par le feu, noircie par la poudre, tachée de sang, afin que rien ne manquât au spectacle et à l'exemple.

Cet homme assassiné, autrefois dérobé à l'échafaud, était venu vingt ans trop tard. Que l'on suppose 1820 ou 1825 à la place de 1847, et Bibissi aurait peut-être laissé une mémoire chère au peuple grec, recueillie par la légende, peut-être inspiré quelque douce et mélancolique chanson, comme celle-ci :

« J'entends les pins qui murmurent, j'entends les hêtres qui frémissent ; et les klephtes pleurent dans leurs gîtes ; ils pleurent leur capitaine.

« Or ça, lève-toi, Ioti ; ne dors pas si profondément ; la milice nous a surpris, elle va tomber sur nous.

« Que vous dirai-je, mes enfants, mes pauvres braves ? Mortelle est ma blessure, et cuisante la balle. Tirez-moi, que je me lève ; mettez-moi sur mon séant et apportez-moi du doux vin, que je boive et m'enivre, que je dise des chansons plaintives et lamentables ! Oh ! que je voudrais être sur les hautes montagnes, parmi les frais ombrages ! »

Mettez 1820 ou 1825 à la place de 1847 et Bibissi aurait fait dans la guerre de l'indépendance un brave général ; aujourd'hui il serait sénateur, peut-être ministre de la guerre, peut-être membre du gouvernement provisoire. Beaucoup de héros de la Grèce mo-

derne, sans parler de la Grèce antique, n'ont pas eu d'autre origine, d'autres commencements.

La vie de klephte est restée glorieuse, le nom de klephte immaculé aux yeux du peuple. Le klephte grec n'encourt pas plus d'opprobre que le heydouk slave. Ce sentiment populaire n'est pas tout aveuglement. Les klephtes ont sauvé de la prescription les droits et les vertus de la Grèce ; ils ont fourni les seules belles pages de l'histoire de son abaissement ; ils lui ont conservé l'espérance de jours meilleurs ; ils ont été les derniers et les premiers Grecs.

Peu importe leur passé héroïque ; aujourd'hui ce sont des brigands, et force doit rester à la loi. Malheureusement il n'en va pas de la sorte. Tous, plus ou moins, comme Bibissi, ont des protecteurs et des patrons, sont de connivence avec les soldats irréguliers, quelquefois même avec les gendarmes. S'ils n'échappent point et qu'il se rencontre un jury si bien composé qu'il les condamne à mort, personne ne veut être bourreau ; les soldats ne consentent point à fusiller ; la peine est forcément commuée et le Palamidi est le contraire de l'Averne de Virgile : il est plus facile d'en sortir que d'y entrer.

En 1847, le bruit courut que le gouvernement, déterminé à un grand coup, faisait venir un bourreau de France, et il s'accrédita tellement qu'on avait fini par désigner le jour et le paquebot.

Ce jour-là donc une foule énorme se rendit au Pirée.

Le hasard voulut qu'un peintre français se trouvât, très-visible et très-étalé, sur l'avant du bâtiment. Un plaisant de dire : « Voilà le bourreau de France ! » La foule de répéter : « C'est le bourreau ! » Et comme tous étaient intéressés, pour eux-mêmes ou pour leurs parents, à ce que le titulaire d'une pareille charge ne s'établît jamais en Grèce, ils s'apprêtèrent à faire au peintre un mauvais parti.

Par bonheur, le capitaine du paquebot, remarquant de l'émoi dans cette affluence inusitée, alla aux informations. Tout fut expliqué, et des deux côtés on se sépara en riant.

Pour en finir avec cette plaie du brigandage, aussi funeste que déshonorante, il serait besoin d'une loi qui réglât le port d'armes, de bonnes routes, de postes multipliés, de soldats sûrs, d'une police vigilante, d'une justice incorruptible, d'un gouvernement fort, usant dans la répression de moyens avouables et frappant en plein jour.

Quand donc les Grecs sentiront-ils que c'est une honte qu'on ne puisse pas voyager chez eux sans emprunter à l'État ses gendarmes ?

N'ont-ils pas sous les yeux ce qui s'est passé et ce qui se passe aux Iles Ioniennes ? Autrefois le brigandage y sévissait, comme sur le continent. Grâce à l'énergie persévérante des autorités anglaises, il n'y en

a plus de traces. Dans les commencements, il est vrai, il a fallu pendre quantité de gens. Eh bien ! on a pendu autant qu'il était nécessaire ; on a pendu sans fausse pitié, sans considération de circonstances atténuantes, sur des gibets bien en vue, placés en de bons endroits [1]; on portait le soin jusqu'à envelopper les pendus d'un manteau de caoutchouc, pour les préserver des injures de l'air, afin que l'exemple durât plus de temps. Quelques années de ce régime ont suffi pour purger le pays, et actuellement il règne sur toute la surface des Iles Ioniennes une sécurité non moindre que sur les grandes routes de France.

[1] Les Anglais choisissent les emplacements de leurs gibets d'après les mêmes principes que les Anciens choisissaient les emplacements de leurs temples : « *Ita templa constituuntur ut prætereuntes possint respicere et in conspectu salutationes facere.* » — (VITRUVE.)

CHAPITRE V

État social et mœurs politiques. — Point de départ de la Grèce contemporaine. — *Asile* de Romulus. — Un barbier chef de bataillon. — Général qui plaide en séparation. — De la mine de mesdames les Députées, quand une Chambre est dissoute. — Grands hommes qui ne savent pas signer. — De la passion d'être ministre. — Quel métier c'est. — Éléments hétérogènes : Orient et Occident, barbarie et civilisation, féodalité et démocratie. — — Train de vie d'un chef de clan. — Il n'y a de joie au cœur que par le tabac. — Tours autochthones de maquignonnage électoral.

Quand la Grèce vint politiquement au monde, elle n'avait d'autre bien que l'espérance. C'est à peine si elle était viable, et un moment on put craindre qu'elle ne passât dans les bras de la Conférence de Londres, sa nourrice.

Elle était épuisée par une guerre longue, atroce, sans merci. Elle n'offrait que ruines. Ses villes étaient des monceaux de décombres, ses campagnes des déserts. La guerre avait tout rasé, jusqu'aux arbres. Avec celle de la guerre, elle avait reçu la visite de la peste, de l'anarchie et de la famine.

Le cultivateur était libre, mais il n'avait ni gîte, ni bétail, ni semence. Des milliers d'émigrés, venus du continent et des îles, s'entassaient dans l'enceinte de la Morée, recrues de la misère. Le premier gouvernement régulier que reconnut l'Europe se demanda littéralement avec quoi il nourrirait cette population d'affamés. Pas d'approvisionnements, pas d'espoir de récolte, pas d'argent, pas de crédit. On eut le spectacle de tout un peuple vivant au jour le jour et d'aumônes. Les choses en vinrent à cette extrémité, que le mot *mangeur de pain* fut un instant synonyme d'*aristocrate*.

La Grèce d'alors ressemblait à l'*Asile* de Romulus. C'était un ramas d'aventuriers et de fugitifs, sans patrie, sans biens, d'enfants trouvés ou orphelins, d'hommes malheureux ou dangereux, ne formant ni une société ni un peuple.

Sur trois domestiques que nous avions à Athènes, deux ignoraient où ils étaient nés et d'où ils étaient venus. Leurs premiers souvenirs les transportaient, l'un dans le camp de Karaïskakis, l'autre dans celui de Grivas. De cinq à dix ans, ils s'étaient employés à la cuisine des Palikares, à allumer le feu, à nettoyer les tchiboucks et les armes, à aller chercher de l'eau aux sources voisines. Les jours de marche, ils suivaient l'armée parmi les bagages. Ils avaient grandi de la

sorte, sans parents, sans éducation, sans religion ni morale, s'endurcissant à la violence et à la rapine.

A la paix, ils n'eurent d'autre ressource que de se faire domestiques. Toutes les fois qu'ils se sont trouvés sans place, ils ont pris leur fusil, battu les champs, vécu de gibier où de maraude, couché à la belle étoile.

A leur langage, ils conjecturaient, l'un qu'il était Macédonien, l'autre qu'il était Épirote.

Il serait superflu d'ajouter qu'ils avaient au moins autant d'inclination pour le mal que pour le bien.

L'histoire de mon barbier n'est pas moins caractéristique.

Il s'appelait Lambros, comme le père de l'Haydée de Byron. C'était un beau Palikare, à l'œil en olive et bien éclairé, à la fière moustache, ayant dans le port et dans la physionomie cent fois plus de noblesse que sa profession n'en requiert. Longtemps capitaine, ayant traversé tous les partis, mis en congé définitif, il avait ouvert une boutique dans la rue d'Hermès. Il la ferma lors de l'insurrection de Candie, pour aller se battre de nouveau. L'insurrection étouffée, il déposa son grand sabre turc pour reprendre le rasoir et la savonnette et se remettre à poser des sangsues.

Pour peu qu'on encourageât les confidences de Lambros, il vous offrait de vous emprunter de l'argent, avec hypothèque sur une maison qu'il possédait à Calamata ; puis il vous contait qu'il était assuré des

épaulettes de chef de bataillon, R. P. les lui ayant promises comme don de joyeux avènement, à son prochain ministère.

J'ignore si Lambros est devenu chef de bataillon ou s'il est resté barbier; mais ce que je puis attester, c'est que le fait d'un barbier se flattant d'être un jour chef de bataillon n'avait rien dont personne se montrât surpris.

En dix ans, vous ne seriez pas parvenu à faire comprendre à Lambros la légitimité d'une loi sur l'avancement. Il ne sortait pas de là : « R. P. s'est engagé « à me faire nommer chef de bataillon ; s'il manque à « sa parole, eh bien! je me mettrai au service de M. « ou de C! »

Un héros de la guerre de l'indépendance, le général B..., nous disait un jour : « Frères, comprenez-« vous des lois pareilles? Moi, le général B..., j'en « suis réduit à plaider en séparation avec ma femme! « — Ah! il y a vingt ans, je serais monté à cheval; « en deux heures, j'aurais été à T. (c'était le lieu où « habitait sa femme) et j'aurais campé une balle dans « la tête de cette créature. Ç'eût été là tout le procès. « Mais aujourd'hui il faut que je confère avec des « huissiers et des avocats, que je leur livre mes se-« crets et que j'attende justice de gens dont je ne « voudrais pas pour bourrer ma pipe! »

Un autre général fort célèbre, T. G..., ne pouvait pas s'expliquer que son propriétaire eût la prétention de lui faire payer le loyer de l'appartement qu'il occupait.

Il fallait voir la stupéfaction de telles gens, la première fois que la Chambre fut dissoute. Les députés palikares ignoraient pour la plupart que la Constitution réservât ce droit à la Couronne. Ils trouvaient agréable de vexer, de tracasser, d'insulter le ministère, d'apporter chacun, chaque après-midi, son injure, sa calomnie, son coup de pied. A la fin le président du conseil tira de son portefeuille l'ordonnance de dissolution et en fit lecture. De ce moment, les appointements des députés cessaient de courir, comme de juste.

Les députés palikares n'en croyaient pas leurs oreilles; et quand, rentrant chez eux, ils rapportèrent cette étonnante nouvelle à leurs ménagères, celles-ci firent un beau tapage. Les unes voulaient brûler la Charte, les autres arracher les yeux à leurs maris, assez sots pour faire de l'opposition.

La génération qui avait soutenu la guerre de l'indépendance et qui, après la victoire, avait été appelée à diriger les affaires du pays, n'était pas propre à tourner les efforts et les vues de la population vers les

travaux de la paix : elle était moins faite encore pour lui enseigner le respect des lois nouvelles.

Elle se composait, en partie, de grands hommes qui ne savaient pas signer et qui ne tenaient pas à l'apprendre, de Palikares, de klephtes, de chefs de bandes qui, cantonnés dans les montagnes, avaient durant de longues années guerroyé contre le croissant ; gens sans règles, indociles, intolérants, impérieux, incommodes, prompts au mécontentement, toujours prêts au schisme.

Leur vie de combats, d'aventures et de dangers les avait mal préparés à la civilisation. On leur importait d'Europe un système de police, d'administration, de législation, fait d'une pièce, qu'on leur appliqua dans sa rigueur, sans consulter aucune des graves convenances de temps, de race et de lieu.

Leur résistance ne fut ni soudaine ni universelle ; car on intéressait habilement leur orgueil à souffrir cet ordre nouveau, en leur persuadant qu'ils ne pouvaient qu'à cette condition prendre rang parmi les peuples civilisés. Mais l'essai produisit l'étonnement, la gêne, la révolte, et bientôt tout Grec qui échoua dans une demande de place ou dans une élection, se considéra comme autrefois l'armatole dépossédé par un pacha. Les obligations civiles les trouvèrent aussi rétifs ; beaucoup, comme le général B..., prétendirent trancher les procès avec le sabre.

Ainsi, dans le moment même où l'esprit de désin-

éressement, de patience, d'abnégation et de paix tait le plus nécessaire, la Grèce vit les chefs militaies s'irriter contre l'état de choses établi; elle les vit entrer en lutte avec les Grecs qui revenaient de l'étranger dans leur patrie, y rapportant les idées, les habitudes et les façons de Londres, de Vienne ou de Paris; elle vit ces deux éléments, l'élément klephte et l'élément civilisé, l'élément autochthone et l'élément hétérochtone, la fustanelle et la redingote, comme nous disions plus haut, fatalement irréconciliables, se disputer le pouvoir et ne reculer devant aucun moyen pour s'en saisir et s'y attacher; elle vit les insurrections la menacer de la guerre civile ou de l'anarchie, avec une sorte de périodicité, et trop souvent imposer des ministres à la couronne humiliée, amoindrie et mise dans la nécessité de conspirer contre ses propres conseillers.

Le spectacle de tant de désordres impunis, de tant de fortunes politiques imméritées, fit naître dans toutes les classes une ambition effroyable. Les pensées, les vœux, les démarches des plus humbles, tendirent uniquement aux places, aux honneurs, à la députation, aux portefeuilles.

C'est là le chancre qui ronge ce pays. Il n'est pas un Grec qui n'en soit atteint. Dans les campagnes, dans le khani le plus infime et le plus reculé, vous tombez sur des paysans qui discourent sur la marche des affaires de l'Europe et la politique générale. Nous

disons discourir à dessein, car ils ne causent pas. Pour peu qu'ils soient quatre, ils constituent une assemblée, mettent une question sur le tapis et la débattent en des harangues continues, chacun à son tour, avec un flegme imperturbable. Ils s'exercent par avance à se bien tenir à la tribune. Qui sait?

Tout le monde veut être ministre; et, Dieu! l'aimable métier en ce pays! Toucher quelques milliers de drachmes par an[1]; nul train de maison, nul équipage possible; être reçu partout, être hors d'état de recevoir; supporter les hauteurs de la diplomatie européenne, être ébranlé, affermi, renversé, relevé, au gré de tel ou tel ambassadeur des trois grandes *potences*, comme disait Riga Palamidis en son jovial jargon, mi-italien et mi-français; dévorer des rebuffades, des affronts, des avanies; s'entendre, pendant toute la session, qualifier de scélérat; avoir aux jambes, pendant trois cent soixante-cinq jours par an, les dents de journaux enragés; être dans l'impuissance de faire quoi que ce soit d'utile et de durable; laisser aux siens un nom diffamé, au moins équivoque! Voilà cependant ce que tout fils de bonne ou de mauvaise mère, en Grèce, envisage comme le souverain bien!

[1] Sous la domination turque, les Grecs avaient deux

[1] La drachme vaut 90 centimes.

sortes de protecteurs contre leurs tyrans : 1° leurs *primats* ou *capitaines* ; 2° les consuls étrangers.

De là des habitudes, des traditions, presque des nécessités qui subsistent encore. De là forcément des chefs de clans et des partis qui arborent le drapeau de la Russie, de l'Angleterre, de la France.

J'ai reçu autrefois l'hospitalité d'un chef de clan. Je rapporterai ce que j'ai vu en lui et autour de lui. Ce récit anecdotique, plein de minutieuses particularités relevées sur le vif, en dira plus sur les mœurs politiques de la Grèce, que les considérations générales auxquelles je pourrais me livrer.

Trois jours à Sparte. — Nous gravissons, à la nuit tombante, les rues montueuses de Mistra ; un enfant nous indique la maison de l'hôte que nous cherchons, isolée, entourée de hautes et formidables murailles. Nous frappons : un bonnet rouge et le canon d'un fusil se montrent au-dessus de nos têtes.

— Est-ce ici chez M. Kaponitza ?

— Qui êtes-vous ? que vous faut-il ?

— Allez le prévenir que le ministre de France vient lui demander à coucher.

L'homme disparaît, puis revient à son poste, et du même ton rude et bref :

— Où est-il, le ministre de France ?

— A quelques pas derrière nous.

— Eh bien ! attendez-le.

Nous attendons ; le reste de la troupe arrive. M. Th..... s'avance et se nomme ; on entend à l'intérieur des pas précipités. Cette fois, la lourde porte s'ébranle ; elle s'entr'ouvre juste assez pour laisser passer un homme ; notre ministre entre seul.

Il y a reconnaissance et bruyante embrassade. Il paraît que nous sommes des personnes sûres, des hôtes, des amis, qu'on peut introduire sans danger. Nous passons entre deux haies de Palikares, nous passons bien comptés et bien toisés, je vous le garantis.

Le cérémonial a été un peu long, trop grave peut-être ; mais l'accueil est fort cordial : empressement chez tout le monde, hospitalité splendide. Le maître est un homme de trente à trente-cinq ans, blond, gracieux, parlant le français avec élégance et presque sans accent.

Mais, Dieu ! l'étrange maison ! pas plus de meubles dans ces vastes pièces que dans un corps-de-garde : des armes partout, des hommes partout, rien que des hommes, sauf une jeune fille d'une grande beauté, qui joue avec une perdrix privée ; des Palikares qui errent sous une longue galerie de bois, des Palikares qui dorment, des Palikares en faction dans la cour.

En face de cette grande porte, si ombrageuse et si lente, une plus petite, contre laquelle on a roulé un rocher qui bouche l'entrée. C'est ainsi que Polyphème,

dans Homère, ferme sa caverne. A gauche, le mugissement d'un torrent; à droite, un quartier solitaire qui paraît inhabité; au-dessus de nos têtes, les hautes masses du Täygète, dont l'ombre double la nuit.

Après souper, on nous introduit dans une immense salle où six matelas gisent sur le plancher; on applique aux fenêtres des espèces de gabions faits de paquets de linge, et pour expliquer ces mesures de défense, on nous montre, dans le plafond et les boiseries, les trous de plus de deux cents balles. Il paraît que, plusieurs fois par semaine, cette mystérieuse maison est assaillie de coups de feu, vraie place de guerre en perpétuel état de siége.

Il était naturel de demander quelques renseignements; une demi-heure d'entretien avec notre hôte nous met au courant des choses : il est chef de parti, chef de clan; il a ses hommes, nombreux et dévoués, qu'il entretient, qu'il arme, qu'il loge ou établit dans ses terres.

L'autre parti a son chef et son armée; on se guette, on se dresse des embuscades, on s'attaque par surprise; aux temps d'élections, on se livre des batailles régulières; on se tue réciproquement autant de monde que l'on peut, tout le long de l'année, le jour et la nuit, dans l'intérieur des maisons, en plein champ, pour la plus grande gloire de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Dans ces deux derniers mois, on a compté vingt-deux meurtres ou assassinats.

Ainsi se traite la politique à Sparte, ainsi se mène la vie. Préfets, procureurs, gendarmes n'y peuvent rien ; ils empêchent, par leurs procès-verbaux, que la loi ne se prescrive : voilà tout.

Kaponitza nous propose une expérience, un spectacle : il fera tirer, ce soir même, un certain nombre de coups de fusil, et dans deux heures il se charge de nous montrer trois cents hommes, avec mousquets et cartouches, prêts à marcher sur Sparte ou sur Athènes, contre ou pour la Charte, contre ou pour les ministres, contre ou pour le roi.

Il est inutile d'ajouter que nous avons décliné la proposition.

Nous avons dormi sans alerte.

Nous sortons avec notre hôte pour aller aux ruines de l'ancienne Sparte. Voici l'ordre de marche : trois Palikares en avant, trois en arrière, deux sur les flancs ; ils battent les buissons, les murs, les fossés, vrais chasseurs d'hommes : tout passant inconnu ou suspect est suivi de l'œil, le fusil haut et la main sur la détente, jusqu'à ce qu'il soit hors de portée.

Kaponitza marche seul devant nous ; il était poli de presser le pas et de nous mettre à ses côtés ; mais chaque fois il se détache du groupe et reprend sa place : nous l'avons compris, une balle peut partir d'une de ces haies ; il veut que le danger soit pour lui seul.

Quand nous avons devant nous une plaine découverte, il lance son cheval avec une sorte d'ivresse sau-

vage, laissant derrière lui ses pensées inquiètes et ses périls ; il est merveilleux à voir : sa blanche fustanelle et les manches de sa veste d'or volent en l'air ; ses longs cheveux blonds, la longue soie bleue de son fezzi lui battent les épaules ; puis il a dans son allure, dans son air et toute sa personne, je ne sais quoi qui sent le maître du pays.

..... Nous avons vu la mère de notre hôte; elle passe le jour ici et se retire chaque soir dans Mistra. Son fils ne permet pas qu'elle partage les dangers de ses nuits. Pauvre femme bien digne de pitié! Elle nous raconte, comme à de vieux amis, dans la simplicité et la tristesse de son cœur, ses malheurs et ses angoisses. Son mari et son beau-frère ont été ramassés morts au travers d'un chemin; elle prévoit que son fils aura la même fin.

Elle a un second fils, qui tient en ordre les affaires de la maison et gère les propriétés, laissant le soin de la politique et des armes à son aîné, devant lequel il s'efface avec une entière abnégation.

La fortune de la famille, qui peut s'élever à 20,000 fr. de rente, est employée aux dépenses de cette vie féodale.

Nous demandons pourquoi cette jeune fille seule parmi tant d'hommes. On nous répond que son père a été tué au service de Kaponitza; que celui-ci a recueilli l'orpheline, qu'il l'élève et la dotera. Elle est fiancée à un de ses Palikares, et le mariage doit se

faire prochainement. On leur donnera un coin de terre, une maisonnette, quelques mûriers et quelques moutons. Ils quitteront la maison du maître, mais pour lui rester de cœur.

Un des Palikares qui nous servent à table a le visage tout défait et le bras en écharpe. Ce jeune homme (il a seize ans à peine) nous raconte comme une chose fort naturelle, que l'avant-veille, rentrant le soir, il a reçu un coup de feu à la main gauche. Le chirurgien de marine qui nous accompagne demande à voir la blessure; la balle a passé entre le pouce et l'index; les chairs sont horriblement déchirées; la gangrène commence à paraître. Le pauvre blessé n'exprime ni plainte, ni inquiétude, ni douleur; il a l'air doux et souriant.

Cette vie est un singulier mélange de féodalité et de démocratie. Kaponitza est le seigneur; son autorité est sans limites et sans partage. Sur son ordre, on donne la mort et on la reçoit. Entre ses mains, l'honneur et la fortune de tous. Cet homme est plus qu'un roi. Mais en voyant cette vie en commun sous le même toit, ce sommeil côte à côte sur la même planche, ce partage égal des fatigues et des dangers, le faste et la servilité nulle part, cette union de cœur à cœur, ce respect réciproque, on cherche un maître et l'on ne trouve que des frères.

Chaque homme politique important a les escaliers de sa maison encombrés de gaillards énormes et farouches, armés jusqu'aux dents, jouant de leurs pieds nus avec leurs babouches rouges, tournant et polissant des cigarettes.

Hommes d'État et Palikares vivent de pair à compagnon, se tutoient, s'appellent frères, causent de politique entre eux, fument ensemble, persuadés, comme le proverbe persan, *qu'il n'y a de joie au cœur que par le tabac.*

Ainsi disposés par groupes, — groupes rivaux, ennemis, à certaines heures coalisés, — les individus ne forment pas une nation. Il n'y a entre eux ni cohésion stable, ni lien solide et permanent. Chacun suit son intérêt, ses espérances, son chef, sans se subordonner à l'intérêt général, encore moins à un principe.

Aussi la Grèce est-elle, en politique, le pays des faits bizarres, des cas étranges, des aventures fabuleuses.

J'en citerai une entre mille :

A Marathonissi, deux candidats, tous les deux authentiquement ministériels, se présentent à la députation. L'un avait l'appui de la petite garnison; l'autre s'était ménagé celui d'un brick de la marine militaire grecque, mouillé dans le port. Qu'est-il arrivé? C'est que, les esprits s'échauffant, le ballottage s'éternisant,

la garnison a ouvert le feu sur le brick qui s'est mis bravement à canonner la ville [1].

Voici, pour finir, deux bons tours de maquignonnage électoral, deux tours vraiment autochthones :

Quand le ministère, ayant pour lui la majorité, voulait s'ôter de dessus les bras une minorité gênante, il usait de cet expédient :

Tous les actes de l'état-civil ayant été anéantis dans la dernière guerre, les députés avaient à établir leur âge de trente ans par voie de notoriété publique.

Or, si le membre dont on vérifiait les pouvoirs était ministériel, eût-il été tout ce qu'il y a de plus adolescent, imberbe, sortant du collége ou de nourrice, une majorité considérable lui décernait la trentaine.

Si c'était un député de l'opposition, eût-il été barbon, chenu, contemporain de Morosini, un vote en règle lui prouvait que c'était à lui une prétention dérisoire que de s'attribuer trente ans. On vous le renvoyait à sa famille.

D'autres fois on procédait comme ceci :

Un cabinet avait-il à composer une chambre, il convoquait d'abord les colléges dont il était sûr. Les gens sortis de cette première fournée électorale s'assemblaient sans retard, se constituaient d'une façon régu-

[1] Dans la plupart des provinces, notamment dans le Magne, la députation est comme le royaume des cieux, *violentes rapiunt illud.* — Les élections du Magne pour la Constituante actuelle ont été presque toutes cassées.

lière et définitive, formaient une chambre angéliquement pure.

Après quoi, venait successivement le tour des colléges douteux ou malintentionnés. Malheur à l'opposant qui d'aventure était nommé ! Il avait à affronter isolément une majorité compacte, déterminée, inébranlable, qui cassait net son élection.

CHAPITRE VI

Du rhythme des insurrections en Grèce. — Les mangeurs de Turcs. — Insurrection de Nauplie et ses suites. — Nuit du 22-23 octobre 1862.

Il y a dans les *Mille et une nuits* un roi qui, à la veille d'entreprendre un voyage, voit subitement apparaître une armée devant sa capitale. Il envoie son grand-vizir aux informations. On s'explique, on s'entend, et cette armée se retire. Mais voilà qu'il en survient une seconde ; après la seconde, une troisième, coup sur coup. Le pauvre roi ne sait plus où donner de la tête.

C'est, à la lettre, l'histoire du roi Othon. Pendant son règne, les insurrections se succédaient avec une si rapide continuité qu'on n'en avait pas fini avec une qu'on en avait une autre sur les bras.

Ces insurrections ont invariablement tourné dans le même cercle de *corsi* et de *ricorsi*. C'est toujours un

général, un *héros*, un illustre *mangeur de Turcs*, qui fait soulever quelques centaines d'hommes.

Vainqueur, le *turcophage* se nomme ministre, ambassadeur, inspecteur-général de l'armée grecque, et s'assigne d'amples émoluments.

Vaincu, il gagne Smyrne ou Corfou, selon qu'il se trouve sur la côte orientale ou sur la côte occidentale.

Qu'on me tienne quitte des prouesses — déjà loin de nous — du fameux Griziotis, du plus fameux Grivas, qui a vécu et qui est mort en état d'insurrection.

Je ne remonterai pas au delà de celle de Nauplie, qui fut le commencement de la fin.

Elle était formidable et de nature à ébranler un gouvernement même mieux assis et mieux armé que le gouvernement grec. Du premier coup, elle s'était trouvée maîtresse d'une place qui avait bravé les efforts combinés des Turcs et des Égyptiens pendant la guerre de l'Indépendance; d'une place qui renfermait en armes et en munitions les trois quarts des ressources militaires de la Grèce, et qui, par sa situation, nécessitait un double blocus, c'est-à-dire qui devait occuper la totalité de l'armée et de la marine grecques.

Les insurgés se contentaient de demander, dans leur programme, la *déchéance du système suivi par le gouvernement;* mais leurs desseins allaient au delà de ces termes radoucis. Ils aspiraient visiblement à la chute de la dynastie.

Dans cette crise, le cabinet alors aux affaires déploya une activité peu commune en ces latitudes. La nouvelle des événements était arrivée à Athènes le 14 février. Dès le 16, un corps de troupes quittait Corinthe, marchant sur Nauplie.

Les insurgés ne tinrent ni dans les Dervends, ni dans Argos. Débusqués d'un autre point, de Myli, ils durent se renfermer dans Nauplie, après en avoir couvert les abords par une ligne de retranchements.

La situation de la ville, déplorable dès le premier jour, alla s'empirant. L'arsenal fut livré à la merci de la population et des soldats. Chacun y prit à son gré et à son choix des munitions et des armes. Les embarcations qui étaient dans le port furent coulées, afin d'ôter aux habitants les moyens de fuir. Les ouvriers furent requis pour des corvées fatigantes et dangereuses. Les soldats et les officiers suspects de tiédeur furent emprisonnés. En revanche, on ouvrit les portes du Palamidi aux brigands et aux assassins qu'il recélait. On décréta des impositions forcées. On contraignit les gens riches à payer comptant les approvisionnements de papier timbré et de timbres-poste qui se trouvaient dans Nauplie.

Les troupes royales, au nombre de trois mille cinq cents hommes, tant réguliers que volontaires, étaient commandées par le général Hahn, philhellène suisse.

Les insurgés, dont le chiffre était de mille environ, avaient pour chefs principaux Artemis, Coronéos, Grivas, Zymbrakakis.

Jusqu'au 12 mars, les deux partis échangèrent des boulets inoffensifs ou se tâtèrent en des escarmouches sans résultat.

Le 13, Aria fut enlevé dans la matinée, Tabacopoulos dans la soirée, et le général Hahn put s'établir dans le faubourg de Nauplie, malgré les efforts du canon de la place. Trois drapeaux, quatorze pièces d'artillerie, une centaine de prisonniers restèrent entre les mains des vainqueurs. Parmi ces prisonniers se trouvait le colonel Coronéos.

De ce moment des pourparlers s'engagèrent. Les insurgés demandaient l'amnistie sans réserve ni condition, le renvoi du ministère, la dissolution de la Chambre, l'armement de la garde nationale, la désignation d'un successeur au trône. Ces prétentions, si peu en rapport avec leur fortune présente et si peu compatibles avec la dignité de la couronne, ne pouvaient être admises. Elles ne le furent pas.

Évidemment on avait espéré, dans Nauplie, que la Grèce entière prendrait feu. Il n'en fut rien : elle suivit les événements avec une anxiété sombre et presque menaçante ; mais à part un court émoi à Tripolitza, une légère échauffourée dans la banlieue d'Athè-

nes, une évasion de prisonniers à Chalcis, la tranquillité ne fut pas sérieusement troublée [1].

Il se passa toutefois à Syra une suite d'incidents trop caractéristiques pour être omis.

Le conseil municipal de Syra, en apprenant l'insurrection de Nauplie, s'était empressé de la flétrir avec un beau zèle. L'insurrection avait commencé le 13 février; le conseil municipal faisait éclater son indignation le 16 au matin; on le voit, il n'avait pas perdu de temps.

Le 13 mars suivant Syra devint à son tour le théâtre d'une insurrection. Le conseil électrisé la salue, ordonne qu'elle sera solennisée par un *te Deum*, se constitue en junte révolutionnaire, prend des mesures de salut public, et lance une proclamation brûlante.

Le surlendemain le mouvement était étouffé : le conseil ne se déconcerte pas, il crie *Vive le roi!* et, dans une nouvelle délibération, il déclare qu'il en revient à son premier avis sur l'affaire de Nauplie, et que, réflexions faites, les insurgés sont dignes du

[1] Grâce surtout à la conduite mesurée, circonspecte et prévoyante du ministre de l'intérieur, Ch. Christopoulos, qui, tout en conjurant le danger actuel, s'appliquait à ménager au roi les moyens de se réconcilier avec les chefs de l'opposition constitutionnelle. Si critique que fût la situation et bien que la Chambre l'eût armé de pleins pouvoirs, le ministre de l'intérieur ne sortit point des voies légales et régulières. Il n'y eut pas d'arrestation faite autrement que sur mandat judiciaire; pas une lettre ne fut saisie ni ouverte.

mépris de tous les bons citoyens ; en terminant il félicite, comme de raison, M. le préfet des Cyclades du rétablissement de l'ordre.

Cependant, épuisés par de continuelles défections, pressés par le manque de vivres, vers le milieu d'avril les insurgés sollicitèrent, par l'intermédiaire des vice-consuls français et autrichien, l'envoi de vaisseaux étrangers qui pussent leur donner asile et les transporter hors de la Grèce. Le gouvernement, instruit de cette démarche, y prêta les mains, pour éviter un siége désastreux, l'effusion du sang grec et pour tirer la ville de l'état d'anarchie où elle se trouvait depuis soixante jours.

En conséquence, deux vapeurs anglais et français eurent la faculté de se rendre à Nauplie et de recevoir à bord les insurgés non amnistiés. L'embarquement eut lieu le jour de Pâques, 20 avril. Le même jour, à midi, les troupes royales prenaient possession de la citadelle et des forts.

Après une commotion aussi violente et aussi prolongée, l'ordre n'était pas aisé à rétablir. Il est juste de reconnaître que le gouvernement n'usa pas de sa victoire à la rigueur, et qu'il procéda pour gagner les vaincus avec autant d'humanité que de sagesse.

L'amnistie accordée aux insurgés ne s'arrêta qu'au

point au delà duquel elle eût dégénéré en évidente faiblesse. Les exceptions furent réduites au chiffre de douze, à savoir : trois militaires et neuf civils ; elles reposaient sur des considérations puissantes et facilement justifiables aux yeux de tous ceux qui ne contestent point à un gouvernement le droit de se défendre.

Cette mesure de clémence, dont il semblait qu'on ne pût pas médire puisqu'elle suivait un acte de vigueur, n'eut point la vertu de convaincre les populations que le gouvernement était fort et qu'il était modéré. Les partis ne se prêtèrent point à une réconciliation ; ils ne consentirent même pas à une trêve. Ils devinrent chaque jour plus faciles à s'inquiéter et plus ardents à se plaindre. Et comme leurs forces s'accroissaient en même temps que s'envenimaient leurs dispositions, il fut dès lors manifeste, pour tous ceux qui suivent avec quelque attention la marche des affaires en Grèce, que l'insurrection de Nauplie n'avait pas été un incident isolé, mais qu'elle se rattachait à un vaste complot, et que ce complot avait pour chefs des hommes plus importants que ceux qui avaient dirigé le mouvement, et qui peut-être l'avaient brusqué pour n'avoir pas attendu le signal.

La situation restait maladive. Des incidents fâcheux l'aggravèrent. Il semblait que tout conspirât pour entretenir l'émotion publique.

Ce fut d'abord un Mémoire adressé au ministre de

la guerre par un certain nombre d'officiers, et dans lequel ils déclaraient leur ferme résolution de ne plus reconnaître pour camarades, de ne plus souffrir à côté d'eux, les officiers compromis dans l'insurrection de Nauplie et graciés. Cet acte, outre qu'il était d'un mauvais exemple et blessait les règles d'une saine discipline, puisqu'il constituait une protestation militaire contre une mesure gouvernementale, devait nécessairement semer dans l'armée des germes de division et de mésintelligence. Les effets ne tardèrent pas à s'en faire sentir : ce furent des querelles, des provocations, des rencontres. L'opinion prit parti et se passionna dans des sens divers.

Les réfugiés de Nauplie ne restaient pas dans l'inaction. Ils faisaient tout pour n'être pas oubliés, pour se ménager un retour triomphal et une revanche sur le gouvernement dont ils venaient d'user les forces, l'autorité et la clémence. Ils entretinrent la Grèce et le monde entier de leurs plaintes, de leurs accusations, de leurs malheurs, de leurs espérances. Dès les premiers jours de leur exil, au commencement de mai, ils lançaient de Smyrne un *memorandum* aux Puissances Protectrices et à l'Europe.

Cette publication, dont les signataires se flattaient d'être les sincères interprètes de la pensée unanime du peuple grec, amplifiait tous les griefs de l'opposition, réels ou imaginaires, récents ou anciens ; dénonçait l'arbitraire administratif, la vénalité et le servi-

lisme de la Chambre, la violation du secret des lettres, le mépris systématique et obstiné, ouvertement professé dans les sphères gouvernementales pour des articles de la Charte de 1844, que le peuple grec estimait importants et dignes de respect. Les moindres épithètes données au gouvernement du roi Othon étaient celles d'anti-national, de traître et d'ingrat.

Cette pièce, révolutionnaire au dernier chef, écrite dans un ton insultant, d'un style empoisonné, abondante en invectives, en calomnies, en menaces, appel pressant à l'émeute, sommation impérieuse à la dynastie d'avoir à se retirer devant la réprobation populaire, fut répandue avec profusion, lue avec avidité, commentée avec chaleur jusque dans les rues. Le gouvernement porta l'indifférence ou l'aveuglement jusqu'à tolérer que les journaux la reproduisissent sous couleur de la réfuter.

Les mesures prises par le gouvernement étaient loin d'être en rapport avec la gravité croissante des affaires.

En ces mois malheureux et troublés, les crises ministérielles furent plus longues que le bien public ne l'eût comporté même en un temps calme. Les cabinets qui arrivaient aux affaires, pour être laborieusement enfantés, n'avaient ni homogénéité ni consistance. Comme si la fatalité s'en fût mêlée, des ministres étaient frappés de soudaines et terribles maladies au moment de prendre possession de leurs portefeuilles.

Ayant conscience de leur impopularité, peu sûrs du lendemain, désireux peut-être de ne pas confondre leur fortune avec la fortune d'une dynastie en péril, les ministères divers qui se sont succédé en ces derniers mois n'acceptèrent pas avec hardiesse et franchise la lutte avec l'opposition. Ils l'éludèrent sur les points où il eût été le plus important de la provoquer et de l'épuiser, afin de dissiper toutes les équivoques qui subsistaient et de ne pas laisser de prétextes aux calomnies qui pouvaient naître.

La majorité parlementaire ne montra ni plus de vigueur ni plus d'audace. Tous les amis et partisans de l'ordre de choses établi se sentirent atteints de découragement. L'aveu qu'ils en faisaient par leurs paroles et surtout par leur attitude, enhardit leurs adversaires. Ceux-ci purent tout espérer; ceux-là durent désormais tout craindre.

Tandis que le gouvernement, en s'abandonnant lui-même, donnait aux autres l'exemple de l'abandonner, de tous les points du monde grec des encouragements arrivaient à l'opposition. Aujourd'hui c'était une pétition incendiaire des Grecs de Galatz que le Sénat s'empressait d'accueillir et de discuter. Un autre jour c'était l'éloge solennel des insurgés de Nauplie, prononcé à la tribune du Parlement ionien.

Les esprits étant sans relâche fouettés par ces excitations haineuses, on tint pour suspecte chacune des paroles du gouvernement, pour fausse chacune de ses

promesses, pour perfide chacune de ses concessions. Depuis trente ans on ne souhaitait rien autant qu'une garde nationale : la garde nationale fut accordée par le pouvoir et par la Chambre. On leur en fit un grief nouveau. Les idées les plus caressées par la nation grecque étaient frappées de discrédit, sitôt que le gouvernement faisait mine de les adopter et de les prendre en main.

A ces causes intérieures d'embarras vinrent se joindre des difficultés diplomatiques dont il importe de tenir compte.

Dans une note du 25 août dernier, la Porte faisait observer au cabinet d'Athènes que, si, d'après l'article 3 de la loi sur la garde nationale, des sujets turcs pouvaient entrer dans cette garde, sur un simple désir d'acquérir la nationalité grecque, il y aurait là, au profit de la Grèce, « un mode de recrutement détourné, « contraire aux bonnes relations de la Porte avec le « gouvernement hellénique. »

Le ministre d'Angleterre à Athènes exprimait la même crainte dans une note du 6 septembre, et, comme la Porte, il réclamait un remède sérieux à cet inconvénient et à ce danger.

Ces causes diverses, presque toutes actives et puissantes, se réunissaient pour créer au gouvernement du roi Othon une situation difficile et périlleuse. Depuis quelques semaines, les signes précurseurs de l'orage frappaient les moins clairvoyants. De toutes

parts, on sentait si bien qu'un événement décisif était inévitable, que la révolution du 23 octobre a été annoncée par certains journaux français et étrangers plusieurs jours avant qu'elle n'éclatât.

Si méditée et si préparée qu'elle fût, la révolution du 23 octobre n'a réussi que par le hasard.

Le roi était absent ; il visitait les provinces méridionales du Péloponèse, voyage intempestif s'il en fut, impolitique, peut-être suggéré par des traîtres.

Le 20, on apprenait à Athènes qu'une insurrection avait éclaté à Patras et à Vonitza. L'ordre ne fut pas troublé ; mais les esprits s'émurent, les uns d'inquiétude, les autres de joie. Sous une tranquillité apparente couraient les frissons de l'émeute.

Le 22, à neuf heures un quart du soir, on commença à tirer des coups de fusil en l'air, signal et menace.

En même temps, dans les nombreuses églises de la ville, par intervalles, retentissait le tocsin.

Les affidés, se glissant par les ruelles les plus écartées et les plus obscures, se réunirent derrière le Palais, aux colonnes du temple de Jupiter Olympien, lieu fixé pour le rendez-vous.

Un détachement de troupes y fut envoyé. Sur l'ordre du capitaine qui les commandait, les soldats fraternisèrent avec les conjurés.

Les membres du gouvernement provisoire, désignés à l'avance, avaient quitté leurs domiciles pour se transporter chez des amis, de là à la caserne des artilleurs qui étaient gagnés.

Cela se passait vers minuit.

A la même heure, le ministre de la guerre se rendait à cette caserne. Les portes étaient fermées; il frappa en vain. Apercevant un officier à une fenêtre, il l'interpella. L'officier répondit qu'il venait d'être désarmé par le peuple et qu'il n'y avait plus rien à faire.

Le ministre se tint pour satisfait de cette réponse, et retourna à son hôtel, où ses collègues étaient assemblés.

Il refusa d'aller visiter les autres casernes, alléguant que les chefs n'étaient pas sûrs.

Cependant (de minuit à deux heures du matin) la population demeurait parfaitement calme et comme étrangère à ce qui se passait ou se tramait.

Les ministres n'osaient pas agir; le gouvernement provisoire n'osait pas se montrer. Ministres et membres du gouvernement provisoire s'attendaient également, de minute en minute, à être arrêtés.

Dans cette indécision, cette attente, cette peur mutuelles, l'insurrection se communiqua aux sapeurs-pompiers, qui forment un corps d'environ deux cents hommes. Le bruit s'en répandit. De ce moment, la révolution eut le dessus.

Le gouvernement provisoire prit le cœur de se déclarer. Le premier signe de vie qu'il donna fut, selon l'usage, de lancer une proclamation qui devait être suivie de beaucoup d'autres.

Vers cinq heures du matin, le procureur du roi alla ouvrir les portes des prisons. Tous les prisonniers furent élargis indistinctement et les portes des prisons furent brûlées.

Le roi, prévenu des événements, revint en hâte, et cependant trop tard. On lui fit comprendre ou croire qu'il ne pouvait débarquer sans danger pour sa personne ou sans risque d'allumer la guerre civile.

Telle a été la révolution grecque du 23 octobre 1862.

CHAPITRE VII.

Le roi Othon. — La reine Amélie. — Retour sur le passé. — Coletti.

Les insurrections étaient incessantes, interminables, naissaient les unes des autres. Mais elles s'attaquaient au ministère, non à la couronne.

C'était au cri de *vive le Roi* qu'on fusillait les soldats du Roi.

Aussi, pendant longtemps, abritée derrière le fameux « le Roi règne et ne gouverne pas, » l'existence d'Othon Ier fut-elle d'une placidité inconnue sur le trône, surtout en ce siècle, *où l'étoile est si terrible contre les Rois*. C'était le doux train de vie d'un riche et indolent rentier.

Levé avec le jour, le roi Othon prenait le frais dans un jardin délicieux, qu'à force d'art et d'industrie un Français était parvenu à lui créer sur le sol rocailleux de l'Attique : fleurs de l'Asie et de l'Europe, labyrinthes, charmilles, voûtes de verdure, bassins d'eau

vive, portiques de marbre, au milieu des allées inscriptions antiques, toujours chères aux cœurs allemands ; une vue incomparable, l'Acropole au premier plan, puis la mer et la perspective des belles montagnes du Péloponèse ; c'est un lieu d'enchantement.

Près du jardin, une basse-cour, une volière et une belle vacherie en planches toutes neuves. Le roi Othon possédait quatre vaches laitières, les seules qu'il y eût en Attique, et seul dans Athènes, il prenait son café au lait, jouissance fort vulgaire dans le reste de l'Europe, d'un luxe royal en Grèce.

A neuf heures, une vingtaine d'Allemands, reste de la colonie bavaroise, venaient sous ses fenêtres exécuter quelques airs d'opéra ; la journée se passait au jardin ou à donner des audiences ; à quatre heures, avait lieu la promenade : le roi, presque sans suite, errait sous les oliviers de l'Académie ou sur les grèves de Phalère. En été, on allait sur un vapeur français respirer les brises de l'Archipel ; car la marine militaire grecque était employée à transporter des palmiers d'Alexandrie à Athènes. En hiver, on dansait deux fois la semaine.

Cinq ou six fois par an, il avait à faire le roi : au retour du printemps, ses chambres à ouvrir, le samedi-saint, à proclamer la résurrection du Christ, aux fêtes politiques, à passer des revues.

Le roi n'était ni populaire ni impopulaire. Ses sujets vivaient en dehors de lui, comme il vivait en d-

hors de ses sujets, l'un à côté des autres, sans se contrarier en rien dans leurs habitudes.

Mais vinrent les mauvais jours, les jours régicides. On se souvint — il eût été de l'honneur de la Grèce de l'oublier — que l'on s'était défait, par l'assassinat, du président Capo d'Istria. Des complots s'ourdirent contre la vie du roi ; un coup de pistolet fut tiré sur la reine par un enfant de dix-sept ans, dont le père était connu, à Athènes, par l'amour insensé qu'il affichait pour la reine.

Personnellement, le roi Othon méritait l'affection qu'il n'a pas obtenue. Nous ne nous expliquerons jamais qu'il ait été haï. Il était affable, bienveillant, parfaitement droit, irréprochablement honnête. Personne ne ressembla moins à un tyran. Il aimait à désarmer par des grâces. Il portait la clémence jusqu'à accepter pour ministres ou ambassadeurs, jusqu'à prendre pour favoris des hommes qui l'avaient outrageusement attaqué.

S'il était encore d'usage, en ce siècle, d'appliquer des surnoms aux rois, le roi Othon aurait fait revivre celui de *Débonnaire*.

Né pour la vie privée, pour l'exercice des vertus domestiques, et non pour le périlleux métier de roi, il laissait plus qu'à désirer en initiative, en vigueur, en suite. Il n'avait guère d'énergie que contre les ob-

jections, et d'autant plus d'énergie qu'elles étaient plus justes.

Il dissimulait mal son besoin d'être gouverné. Il n'était pas toujours heureux dans le choix de ses inspirateurs. Il en changeait volontiers, et, avec le tort d'être inconsistant, il se donnait celui de paraître ingrat.

Il épuisait sa *camarilla* à y prendre des ministres. Il se préoccupait beaucoup des personnes ; il témoignait pour les choses une indifférence apathique.

Il n'abordait pas de front, il ne traitait pas ouvertement les affaires avec son peuple ; comme on dit, il ne jouait pas cartes sur table.

Il y eut un moment où il fallait prendre sur soi de tenir aux Grecs ce langage :

« Vous avez besoin d'argent ; il ne dépend pas de
« moi de vous en procurer ;

« Vous souhaitez la moitié de la Turquie ; je ne
« puis pas davantage vous la donner. »

Il fallait déduire, articuler, préciser les raisons criantes de ces deux impossibilités et acculer l'impatience des Grecs au pied de ce double mur d'airain.

Le roi Othon était fort des amis de l'Autriche, laquelle est exécrée en Grèce.

Il était, par alliance, le cousin d'un jeune roi, cruellement, fatalement impopulaire en Europe, François II.

Malgré cela, le roi Othon a régné trente ans. Que

le roi qui a régné trente ans, par ce temps-ci et dans de pareilles conditions, lui jette la première pierre.

Il est certain, autant que chose peut l'être, que si le roi Othon eût été d'une complexion plus virile, tenant à une idée, marchant à un but, coûte que coûte, trouvant quelque plaisir à humilier ou à braver ses ennemis, quelque saveur à la vengeance, il y a longtemps qu'il eût été détrôné ou assassiné. Il n'a duré trente ans que parce qu'il a plié sous les orages au lieu de leur faire tête, que parce qu'il a été un roi-roseau et non un roi-chêne.

Il était loin d'être attaché à la couronne aussi âprement que certains pamphlétaires l'ont affirmé.

En 1843, il n'hésita quelques heures à accepter la Charte que par crainte de paraître l'avoir subie de force [1].

En 1848, quand un vent de tempête secoua tous les trônes, le roi Othon ne laissa pas ignorer à ses sujets que, pour peu qu'ils fussent tentés de faire l'essai de

[1] En 1843, le coup était monté, comme en 1862, mais pas au profit des mêmes gens. On présumait que le roi partirait plutôt que de se résigner à une Constitution présentée par de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. On le présumait si bien, qu'un noble vieillard d'Athènes avait revêtu son habit noir et ses décorations, fait ranger ses filles à ses côtés, frisées et vêtues de blanc, dans son salon de parade, ciré avec le soin que voulait la circonstance ; et que, là, il attendait la députation qui devait lui offrir d'être le *Protecteur* de la Grèce, sous le *protectorat* d'une certaine puissance.

Par l'énergie et la présence d'esprit du représentant de la France, cette bouffonne intrigue échoua.

la république, il était prêt à leur laisser le champ libre pour cette expérimentation.

Depuis qu'il est tombé, il n'a pas fatigué le monde de ses plaintes, ni les journaux de ses protestations; il s'est renfermé dans une dignité silencieuse.

La reine Amélie a été une belle et vraie reine. Voici le portrait que traçait d'elle, en 1845, un homme placé pour bien voir et fait pour bien juger.

« La reine Amélie donne beaucoup de lustre à ce « petit trône; mais son royaume et son nom ne sont « pas à sa taille; elle étouffe ici.

« On voit de prime aspect que c'est une nature faite « pour les grandes choses, une de ces femmes qui « s'appellent dans l'histoire, comtesse de Montfort ou « Marie-Thérèse. Jalouse d'agir et de dominer, fière, « ambitieuse, pleine de résolution et de courage, elle « affronterait les épreuves de la politique, les hasards « des révolutions, les dangers de la guerre. Son ennui, « sa honte, la générosité de son sang, se révèlent par « le mouvement qu'elle se donne, toujours à cheval, « ne craignant ni le bruit des foules, ni la poussière « des rues, ni l'odeur des casernes, ni le soleil de la « Grèce.

« Gardez-vous de l'imaginer avec l'air *virago* et « théâtral. Elle serait, je n'en doute point, le meilleur « soldat de son royaume; et pourtant, on ne saurait

« avoir un instinct plus délicat de tout ce qui est dans
« le rôle d'une femme.

« En politique, on la dit téméraire et obstinée dans
« ses témérités. Son grand tort, c'est de trop pré-
« sumer de son peuple et de son mari.

« Depuis que je suis à Athènes, j'ai déjà beaucoup
« ouï jaser sur le compte des uns et des autres. De
« cette petite cour on ne dit rien que d'édifiant. Leurs
« Majestés s'aiment comme un couple bourgeois, bien
« naturellement, bien publiquement. Le roi posait, il
« y a peu de temps, devant un peintre français. La
« reine, qui était présente, embrassait son mari sans
« façon. L'artiste, à chaque instant, en levant les
« yeux, rencontrait les épaules de la reine au lieu de
« la figure du roi. »

La reine Amélie aimait qu'on lui reprochât une disposition secrète à la hauteur. Il semblait qu'elle eût peur de n'être pas assez reine. Elle était trop imposante pour un peuple trop porté à la familiarité ; mais elle rachetait cette faiblesse, excusable en une femme, par une ambition qui avait pour objet l'agrandissement de la Grèce. Elle identifiait sa fortune avec celle de son peuple. Elle était digne qu'on lui en sût gré.

On sait son mot, « si j'avais eu un fils, je l'aurais nommé *Constantin.* »

Elle a été accusée de faste, rien de plus injuste. Elle était, au contraire, portée à la parcimonie, parce que,

un temps, elle a craint le divorce et toujours une révolution.

On se plaignait avec plus d'apparence qu'elle mît trop de prix à savoir ce qui se passait dans les ménages d'Athènes et à se tenir au courant des démarches de ses sujettes.

Le roi et la reine se plaisaient à porter le costume grec et à user de la langue grecque. Ils ne parlaient de la Grèce, la reine surtout, qu'avec un accent pénétré.

Le roi était catholique, la reine protestante, ni l'un ni l'autre de la religion de leur peuple.

Ils n'avaient pas d'enfant ni même de successeur certain.

Sur ce grave objet de la succession, les négociations étaient reprises sans cesse, sans jamais aboutir. La vanité des Grecs souffrait de ces lenteurs et de ces cérémonies qu'ils imputaient à dédain.

Le roi était mal fait de sa personne ; les Grecs en étaient mortifiés.

La reine était belle ; les Grecques en ressentaient de l'envie.

De la sorte, la dynastie (s'il y a dynastie là où il n'y a ni enfant ni successeur), isolée, sans racines, n'ayant pas eu le bonheur de faire absoudre son origine et son passé, n'ayant pas eu la prévoyance d'assurer son avenir, ne pouvait s'appuyer que sur des dévouements individuels.

Eussent-ils été aussi prompts à se produire qu'ils l'ont été à se dérober, ces dévouements n'auraient point porté de fruit.

Le roi Othon ne laisse pas même un parti derrière lui : c'est là sa condamnation.

Et cependant tous les hommes de quarante ans et au-dessous ont grandi, ont mûri sous son règne. Le roi n'a rien fait pour se concilier, pour s'attacher cette génération libre d'engagements, d'esprit de parti, de préoccupation et toute disposée à se donner à lui. Il a eu le puéril orgueil de gouverner avec des *héros* pour la plupart incapables ou gâtés, depuis longtemps mûrs pour le cadre de réserve, et dont il suffisait de récompenser les services anciens par des honneurs et des pensions.

Mais par coquetterie vis-à-vis de l'Europe, le roi Othon semblait tenir à ce que, dans toute liste ministérielle, figurât le nom usé de quelque ci-devant *Turcophage*.

Mieux eût valu tremper la royauté aux sources jeunes et nouvelles. Le roi Othon doit sentir amèrement cette faute, aujourd'hui qu'il voit le gouvernement actuel composé de gens qui furent ses ministres [1].

[1] Le fait est significatif et n'a pas été assez remarqué. Tous les membres et tous les ministres du gouvernement provisoire, à la réserve de deux, ont été les tenants déterminés, convaincus, actifs de la politique du roi Othon. C'est un peu comme si, chez nous,

Coletti est le seul véritable homme d'État qu'a produit la Grèce ; le seul Grec de ce temps-ci qui, selon la belle expression de M. Guizot, mérite de *rejoindre le bataillon de Plutarque.*

Il y prendra place à côté de Lysandre, auquel il ressemble, ayant été, comme lui, moitié lion et moitié renard, audacieux et biaiseur.

Sa vie avait été singulière ; il aimait à la raconter. Je ne résiste pas à l'envie d'en redire quelques traits peu ou point connus.

Quand il était tout petit enfant, en Épire, son père et un de ses oncles s'enfermaient avec lui dans une cave pour lui apprendre des chansons patriotiques. L'enfant, ému par leur accent, pleurait sans bien comprendre.

Étudiant en médecine, à Padoue, je crois, il fit partie de la députation des jeunes Hellènes, chargés d'intéresser au sort de la Grèce Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie. L'adresse est célèbre... « La Grecia è degna della liberta et *l'aspetta* « *da voi*... essi portano gia *la cocarda tricolore nascosta nel seno*... »

Coletti fut plus tard médecin d'Ali-Pacha. Tout le temps qu'il passa à la cour de Janina, il fit tenir un

au 24 février, le roi Louis-Philippe à bas, le gouvernement provisoire eût été composé de MM. Molé, de Broglie, Thiers.

Il va de soi que nous caractérisons une situation politique, sans prétendre établir de parallèle entre les personnes.

cheval sellé et bridé, à toute heure du jour et de la nuit, pour le cas où le maître ombrageux aurait fantaisie de sa tête. Bien lui prit d'avoir prévu le cas. On était aux approches de 1820. Les hétairies enveloppaient la Grèce. Le feu de l'insurrection y couvait partout, une explosion était imminente. Ali-Pacha ne pouvait fermer les yeux plus longtemps sans se compromettre vis-à-vis de la Porte. La tête de son médecin, envoyée à Constantinople, eût été un gage éloquent de sa fidélité et de son zèle : Coletti le sentait aussi bien que le pacha. A l'heure nécessaire, il usa de son cheval, sauta en selle et gagna pays.

Quand il se détermina à faire soulever son village, il pria sa mère de lui attacher ses pistolets, puis il s'agenouilla devant elle et reçut sa bénédiction. Le lendemain il désarmait une petite garnison turque et arrêtait sur l'heure l'effusion du sang. Le vieil Aga, à qui il faisait grâce, lui dit en le remerciant : « J'ai « une dernière faveur à te demander. Rends-moi mon « fusil; en trente ans il ne m'a pas quitté. Tu es « jeune encore : prie Dieu de t'épargner la douleur « de te séparer de tes armes. »

Le fusil fut rendu.

Coletti était un homme extraordinaire et qui ne ressemblait en rien aux personnages de l'Occident. Il avait une foi profonde. Il parlait sans cesse des anges et voyait le doigt de Dieu dans les moindres événements de sa vie. Comme l'Agamemnon d'Homère,

il croyait aux songes. Avec ce tour d'imagination superstitieux et naïf, il avait de l'esprit et beaucoup et du vrai. Un ministre européen le taquinant un jour sur sa lenteur : « Vous ne faites jamais que le lende-
« main ce que vous devriez faire la veille. — J'ai
« tort, répondait Coletti, je devrais le faire le surlen-
« demain. »

Coletti avait le front négatif. Il promettait peu, tenait moins, ne s'engageait jamais. Un de ses moyens de gouvernement était de laisser le plus qu'il pouvait de places vacantes le plus longtemps qu'il pouvait. Un de ses principes était qu'une place donnée vous fait un ingrat et vingt ennemis, un ingrat de celui qui l'obtient, autant d'ennemis de ceux qui la manquent. Par suite, il gardait en sa seule main plusieurs ministères, autant d'appâts aux chefs des *conservateurs progressites*, des *tiers-partis*, de toutes ces nuances ambiguës qui s'arrangent de façon à n'être absolument bien ni absolument mal, ni avec le gouvernement ni avec l'opposition. Quand Coletti était serré de trop près, il lâchait un portefeuille ou deux, et il gagnait à cette manœuvre quelques mois de tranquillité.

Il était incroyablement populaire. Dans la longue maladie qui l'emporta, un soir, un mieux se fit sentir. Le roi et la reine étaient à la promenade : le peuple se précipita à leur rencontre, devançant les courriers et criant de loin à Leurs Majestés, avec frénésie : *Ka-*

tourise! Katourise [1]! La piété du sentiment ennoblissait ce mot d'une naïveté antique.

Mort, il fut exposé dans son salon, sur un lit de parade, en veste de velours noir, brodée d'argent, en fustanelle, en guêtres d'argent, couvert de fleurs et de décorations. La lumière de l'Attique entrait à flots par de hautes et larges fenêtres.

Toute la Grèce vint dire adieu à son grand homme. Ce n'était pas un deuil convoqué, officiel, décent; mais un deuil populaire, énergique et senti. Palikares de la rue, rustres de la campagne, courtisans en haillons, infects d'ail et de tabac, se pressaient sur cet escalier de bois, mornes et les yeux rouges de larmes. Hommes et femmes s'agenouillaient, baisaient la poitrine et le front du ministre mort ; puis, debout, à la tête du lit, racontaient à haute voix quelques traits de sa vie.

Je sais que Coletti eut des faiblesses, peut-être des vices ; qu'il commit des fautes, peut-être des crimes [2]. Imputons-les à son éducation, au temps, au pays, aux mœurs politiques de l'Orient. Ne le jugeons pas avec nos idées, ne le soumettons point à un crité-

[1] Coletti est mort d'une maladie de la vessie.

[2] On a mis sur le compte de Coletti la mort de Noutzos et celle d'Odyssée.

rium anglais ou français. Voyons-le, à sa place, en Grèce, de 1820 à 1847.

C'était une intelligence droite et un caractère fort. Il voulait les intérêts de son pays, et, ce qui est plus rare, il les discernait. Il les servit contre tous, y immolant son propre orgueil. Il eût été le Cavour de la Grèce, si la Grèce eût été digne d'un Cavour.

Un moment, tout ce qui porte un nom grec implorait un mot de sa bouche pour courir aux armes contre la Turquie. Il eut le courage de résister aux siens, et, provoqué, d'offrir des satisfactions qu'il avait le droit d'attendre [1]. Il fit passer sa mission avant le soin de son honneur. Il pouvait finir dans une guerre nationale, dans l'embrasement de l'Orient, peut-être de l'Europe, ravir l'imagination des historiens, usurper leur pitié et leurs éloges. La plainte et le blâme des politiques sensés et des vrais citoyens n'eussent pas été entendus dans le fracas de cette chute grandiose.

Coletti n'en fit rien. Il consentit à mourir humilié et vaincu, la gorge sous le pied de l'ennemi, et tel était son ascendant qu'il garda la confiance de ceux mêmes dont il offensait l'ambition et dont il trompait l'attente.

Il avait à faire un peuple avant de penser à l'agrandir et à le venger. C'est à cette tâche qu'il se sacrifia : si elle dépassait ses forces, elle dépasse les forces humaines.

[1] Affaire Mussurus.

Faire un peuple dans un pays qui, au sortir de la putréfaction byzantine, n'a connu que les excès de ces trois états, servitude, guerre, anarchie; où les éléments les plus divers s'entrechoquent confusément, la civilisation et la barbarie; où les principes les plus ennemis vivent fortuitement associés, la démocratie et la féodalité; où n'existent ni lien social, ni richesse, ni industrie, ni classe bourgeoise, pas même de classe prépondérante, ni respect du droit, ni crainte de la force; dans un pays surveillé par un irréconciliable ennemi, protégé par des créanciers en désaccord, pour une œuvre pareille quelques années d'un pouvoir précaire et partagé ont été données à Coletti déjà vieillard! Qu'on envisage l'homme et non le résultat, *eventus pessimus magister*.

Il supportait avec sérénité les injures de ses ennemis, les hauteurs de ses patrons, les révoltes de ses amis.

Ayant sur son front les signes auxquels on reconnaît l'homme né pour commander; il était simple, populaire et bon. Dans le commerce ordinaire de la vie, un air de gracieux abandon adoucissait la dure impassibilité de son visage.

D'augustes amitiés honorèrent l'homme. De hautes approbations soutinrent le politique.

CHAPITRE VIII.

Statistique. — Population. — Les Valaques. — Agriculture. — Ponts-et-chaussées. — Administration des eaux et forêts. — La charrue de Triptolème. — Du raisin de Corinthe. — Races d'animaux. — Du paysan grec. — Orang-outang en mariée. — Des khâni. — Histoire d'un fromage de Brie et d'un pâté de foie gras.

Population. — Topographiquement, la Grèce est l'État le plus mal fait du globe. Elle est irrégulière, sans proportion, éparpillée en long, éparpillée en large, sans pour cela former une figure qui tende à se rapprocher d'un carré.

Elle a une superficie énorme, relativement à sa population, 1,062,627 habitants pour 45,429 kilomètres carrés.

De vastes cantons sont laissés en friches. Au cœur même du pays, on fait des demi-journées de marche sans apercevoir un hameau, une ferme, le pas d'un homme, la trace d'un animal domestique. Le déser commence aux portes de la capitale.

On conjecture que, dans l'antiquité, le même espace de terre renfermait de cinq à six millions d'habitants [1].

Ce n'est pas que la population y soit actuellement décroissante. Au contraire, elle augmente.

Quand les Vénitiens prirent possession de la Morée, à la conquête de 1686, le premier recensement (opéré par le provéditeur Jacques Cornari) y constata à peu près 90,000 habitants.

Au traité de Passarowitz (1718), la Morée comptait 200,000 âmes. Au commencement de la guerre de l'indépendance, en 1821, 458,000. En 1828, la population de la Morée retombait à 400,000. Elle est, aujourd'hui de 522,414.

La moyenne annuelle de l'accroissement de la population de toute la Grèce, dans la dernière période quinquennale (1856-1861) a été de 643 sur 100,000 individus [2].

1 On évaluait la population du Péloponèse, à l'époque de la guerre dite du Péloponèse, à 2,000,000 d'habitants.

Laconie.	500,000
Messénie.	200,000
Arcadie	400,000
Élide	250,000
Achaïe.	250,000
Corinthie	150,000
Argolide	250,000

2 Sur 100,000 individus, l'accroissement annuel a été :

En Angleterre, de	1,625	individus	de 1821 à 1861.
En Prusse, de. .	1,440	—	de 1822 à 1858.
En Russie, de. .	1,410	—	de 1822 à 1858.
En Autriche, de .	692	—	de 1818 à 1857.
En France, de. .	340	—	de 1826 à 1861.

Voici la population des villes principales, chef-lieux des dix départements :

Dép.	Chefs-lieux.	Habitants.
Attique et Béotie,	Athènes,	41,298
Eubée,	Chalcis,	4,585
Phtiotide et Phocide,	Lamie,	4,685
Acarnanie,	Missolonghi,	6,059
Achaïe et Élide,	Patras,	18,342
Arcadie,	Tripolitza,	7,441
Laconie,	Sparte,	2,024
Argolide,	Nauplie,	6,024
Messénie,	Calamata,	6,292
Cycladès.	Hermopolis.	18,511

Je n'ai pas les lumières suffisantes pour décider s'il est possible de constater encore entre les différentes provinces les caractères particuliers par lesquels elles se distinguaient les unes des autres dans l'antiquité : la vivacité des Athéniens, la pesanteur des Béotiens et des Mégariens, le laconisme des Spartiates, la brutalité des Arcadiens ; mais ce qui malheureusement n'est que trop clair, c'est que, à considérer seulement les trois grandes divisions, la Morée, le Continent et les Iles, l'esprit, les tendances, les intérêts sont opposés.

Exemple : si la présidence de la Chambre des Députés est dévolue, une année, à un membre Moréote,

les Moréotes déduiront de ce hasard un droit imprescriptible ; à eux de fournir éternellement la Chambre d'un président. Les Iles soutiendront de leur côté, à la session suivante, que c'est légalement leur tour. La Grèce Continentale élèvera la même prétention. Les Grecs en sont là [1].

N'a-t-on pas vu, de 1821 à 1832, au moment où la désunion pouvait être la ruine, les Moréotes, les Rouméliotes et les Insulaires se disputer avec fureur le pouvoir, la prépondérance, l'*hégémonie*, comme disaient leurs pères, se déshonorer par des querelles scandaleuses ou s'épuiser par des conflits funestes ?

Il existe encore des dialectes différents, en plus grand nombre et plus variés que dans l'antiquité. On en compte soixante-dix, en y regardant de fort près, bien entendu [2].

Un littérateur grec s'est évertué à produire ce pêle-mêle de jargons dans une farce qu'on dit ingénieuse, mais dont le sel est perdu pour l'hellénisant étranger. C'est la mise en scène de la confusion des langues, à la tour de Babel, ou, si l'on veut, la multiplication indéfinie d'une scène du Pourceaugnac, peut-être une

1 « Un caractère particulier de la Grèce et qui la distingue, je « crois, de toutes les nations du monde, c'est l'inaptitude à toute « grande association politique ou morale. Les Grecs n'eurent ja- « mais l'honneur d'être *un peuple*. » — J. de Maistre.

2 D'après Tournefort, c'est à Paros que l'on parlerait « le plus proprement. »

xagération désordonnée de quelques traits d'Aristo-hane.

Rien ne serait plus aisé en France qu'une œuvre areille. Il suffirait de faire baragouiner dans une suite e scènes à tiroir, un Picard, un Champenois, un Gas-on, un Normand, un Marseillais, un Auvergnat, etc., busant chacun de son patois.

Le chiffre de la population, répartie par sexes, offre, en Grèce, le fait rare de la supériorité numé-ique du sexe masculin sur le sexe féminin. Le rapport lu nombre des hommes à celui des femmes est de 51 à 48.

La statistique officielle attribue cette différence aux pénibles travaux que les femmes partagent avec les hommes dans les communes rurales.

« Malheureusement les hommes aiment mieux se « pavaner sur la place du village que de travailler « aux champs : ils y envoient leurs femmes et leurs « filles [1]. »

La population spécifique est de 24 habitants par kilomètre carré.

Ce chiffre, comparativement à la population spéci-

[1] About, page 107.

fique des États les plus riches et les plus civilisés de l'Europe, est faible; car,

en Belgique elle monte à. . .	153
en Angleterre à.	88
en France à.	68

La rareté de la population hellénique explique suffisamment la raison pour laquelle une grande partie du territoire demeure inculte; pourquoi l'industrie manque de bras et pourquoi aussi les salaires sont trop élevés, au grand préjudice non-seulement de ceux qui cultivent leurs propriétés à l'aide d'ouvriers salariés; non-seulement des consommateurs, vu la hausse des prix, mais surtout des entreprises industrielles dont les produits sont consommés hors du pays.

De cette rareté de la population, en Grèce, on peut tirer cette conclusion d'une utilité pratique, que, dans les conditions actuelles de la Grèce, l'application des forces mécaniques à l'industrie, loin de présenter des inconvénients, ne peut qu'être avantageuse, attendu qu'elle ne déplacerait point des ouvriers, mais qu'elle viendrait suppléer au manque de bras.

La population de la Grèce, au point de vue de la diversité des cultes, se répartit ainsi qu'il suit : sur 1,096,810 individus, 1,086,900 appartiennent à la religion grecque, 9,358 aux autres cultes chrétiens, 552 aux cultes non chrétiens.

Le nombre des familles est de 248,919, d'où il suit que chaque famille se compose de 4.40 individus environ.

La totalité des maisons et des constructions habitables s'élève à 225,716, c'est-à-dire que chaque maison contient 4.86 individus.

En France, en 1851, sur une population de 35,789,628 habitants, en comptait 7,384,789 maisons et 9,022,911 ménages. De sorte que chaque maison contenait en moyenne 4.80 personnes et 1.20 ménage; chaque ménage se composait de 3.84 individus.

Dans la Société de statistique de Paris, il a été dernièrement question d'une soi-disant supériorité, en Grèce, du nombre des maisons sur celui des ménages. Quelques honorables membres de cette Société l'ont attribuée à la piraterie et au brigandage qui désolent la Grèce et qui souvent forcent ses habitants à délaisser leurs maisons.

Nous n'avons pas à discuter cette explication, puisque, comme on a pu le voir par les chiffres précédents, le fait qu'on prétendait expliquer n'existe point.

Voici le tableau de la population par professions :

Propriétaires.	16,122
Industriels.	32,801
Agriculteurs	147,507
Bergers	38,953

Ouvriers	19,592
Domestiques hommes.	12,651
Domestiques femmes.	7,724
Voituriers, loueurs de chevaux. . .	2,307
Artistes	1,346
Ecclésiastiques	5,102
Petits marchands.	9,452
Négociants en gros.	793
Marins de l'État	510
Marins de la marine marchande. . .	19,303
Employés et fonctionnaires.	3,553
Employés des communes.	5,199
Professeurs.	1,176
Avocats	394
Journalistes	68
Médecins.	398
Pharmaciens	161
Sages-femmes	832
Étudiants garçons.	42,680
— filles	9,035

Il y a en outre une population flottante de quelques milliers de bohémiens nomades. Les Grecs les appellent *Vlaques* (Valaques), figures d'un noir de suie jamais ramonée.

Leur langue, éructation de sons rauques, ne m'a pas paru être la langue valaque. Le vrai parler valaque a l'ampleur, la suavité, le nombre du langage

cicéronien. C'est une des plus belles langues de l'Europe, la fille la plus directe, la plus légitime, la plus pure du latin.

Ces tribus de bohémiens sont d'un pittoresque saisissant; quelques ânes pour les bagages, quelques douzaines de moutons lâchés dans les bruyères, une grande couverture empuantie, étendue sur des cailloux, pour asseoir ou coucher chaque famille; les femmes filant du lin, demi-nues, avec de longues nattes qui leur fouettent le dos, des yeux d'une beauté sauvage, d'un luisant diabolique, ébahis, tout grands ouverts; la physionomie d'une taciturnité sombre ou d'une gaieté avinée.

Les frères, pères et maris, s'il y en a, sont comme on rêve les sorciers. Ce sont des personnages de Callot, généralement campés en des paysages de Salvator Rosa.

Agriculture. — La classe des agriculteurs est la plus nombreuse en Grèce, 147,507. Agriculteurs et bergers forment près du cinquième de la population totale.

Ce nombre excessif de bergers (39,000) prouve la rareté de la population relativement à l'étendue du territoire, dont une grande partie est exclusivement affectée aux pâturages; tandis que, s'il en était autrement, c'est-à-dire si la population était plus dense, la

classe des bergers proprement dits serait restreinte par la nécessité où la population se trouverait de livrer à la culture une partie des terres désignées aujourd'hui sous le nom de pâtures ou de landes.

C'est l'agriculture qui est l'occupation dominante. C'est elle qui fournit les trois cinquièmes des revenus publics ; c'est-elle encore qui remplit les cadres de l'armée.

Elle rend à l'État plusde services qu'elle n'en reçoit, sans contredit. Elle en est encore à attendre de vrais chemins.

Ceux qui existent sont restés dans l'état où ils devaient être dans les temps héroïques ; et encore, dans ces temps, on pouvait les suivre en char, tandis qu'aujourd'hui, il y a souvent danger à y voyager à cheval.

En beaucoup d'endroits, c'est le lit d'un torrent ou, sur les bords, un sentier indécis, intermittent, hérissé de souches aiguës ; en d'autres, une corniche taillée dans le flanc d'une montagne, voie rudimentaire, incommode, périlleuse, jamais réparée, jamais entretenue, s'en allant par morceaux au moindre ouragan.

Dans plus d'un passage, si deux cavaliers se rencontrent de front, il faut que l'un d'eux recule et cherche quelque encognure où se garer. Pas de cantonniers, pas de fonds affectés à cet important service public.

Il n'y a pas davantage d'administration forestière, au moins visible et agissante. Les montagnes sont

tachetées de clairières noires faites par le feu, quand elles ne sont pas entièrement chauves. Autrefois les arbres avaient une histoire, une généalogie, un culte. Aujourd'hui un berger grec qui a l'onglée brûle tranquillement un arpent de bois pour se chauffer. On dirait que sur cette terre tout est pressé de devenir ruine, les œuvres de la nature aussi bien que celles des hommes [1].

En même temps que les montagnes se déboisent, les sources tarissent. Quelques provinces souffrent incroyablement du manque d'eau. Même dans les villes, on voit, en été, des gens réduits à porter à leurs lèvres des poignées de sable humide pour tromper leur soif [2].

La Grèce, la Morée surtout [3], a un sol propre à toute culture, blé, huile, vin, raisin de Corinthe, soie, coton, lin, tabac, vallonée, fruits de toute espèce. Elle peut nourrir des chevaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons.

Mais les Grecs ne font attention ni au choix de la

[1] Les Turcs et les Vénitiens n'ont pas peu contribué au déboisement. En dix ans qu'elle séjourna à Paros, une armée vénitienne brûla tous les oliviers de l'île.

[2] Cette disette d'eau éprouve cruellement les enfants. Dans l'année 1860, sur 22,154 morts, la moitié de ce nombre comprenait des enfants jusqu'à l'âge de dix ans; tandis qu'en France, en 1854, sur 1,032,557 morts, à peine le tiers de ce chiffre comprenait des enfants au-dessous de dix ans.

[3] En particulier, le territoire de Sicyone, d'Élide, d'une grande partie de la Messénie, de la Laconie et de l'Achaïe.

semence ni au sol ; ils estiment que toute terre est propre à toute production ; ils sèment tout, partout et en même temps ; ils ne savent pas ce que c'est que les jachères ; ils en sont encore à la charrue de Triptolème [1] et aux vieilles recettes d'Hésiode ; ils économisent les labours, ils arrachent le blé à la main, ou le coupent avec des couteaux de poche ; ils le battent au moyen d'animaux, avec de longues perches ou avec des cordes remplies de nœuds.

Les Grecs ne font aucun usage de l'engrais. Le fumier des animaux se met en tas auprès des habitations, où il reste à l'air, jusqu'à ce qu'il se réduise en terreau. La vase des fossés s'amoncelle en pure perte sur les bords. On foule partout aux pieds la marne sans en connaître l'utilité.

Ils vendangent trop tôt et ils saturent leurs vins de résine pour les conserver.

Ils émondent et taillent rarement l'olivier. Ils ont des pressoirs qui procèdent de telle sorte qu'avec un huitième de dépense de plus le propriétaire perd un bon quinzième de son huile.

Ils ne savent retirer que huit livres de soie de cent livres de cocons.

Ils ont si peu de soin de leurs citronniers et de leurs

[1] Deux fourches de bois disposées en forme de croix. Le soc consiste en un morceau de fer sans pointe, attaché avec un clou à la partie inférieure de la charrue ; souvent même le soc est simplement de bois. — La bêche est inconnue.

orangers, que leurs citrons sont petits et âpres, que leurs oranges se gâtent avant la maturité.

Ils laissent le riz pourrir et le lin se sécher.

La principale source de revenu agricole est le raisin dit *de Corinthe*.

Le nom de raisin de Corinthe lui vient du lieu où il se trouvait en plus grande abondance, où peut-être le sol était plus propre à cette production et d'où il se sera répandu dans les autres contrées de la Grèce.

Il n'est pas vrai que cette plante soit indigène de Corinthe ; elle n'y était pas connue avant l'année 1600.

Je n'examinerai point la question si cette vigne a dégénéré de la vigne ordinaire par défaut de culture, ou si c'est une espèce particulière. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle forme aujourd'hui une espèce particulière et qu'elle a été apportée en Morée de l'île de Naxos, où maintenant il n'en existe pas un seul pied.

Quoique cette production porte le nom de Corinthe, elle se trouve à peine dans le canton de Corinthe.

Bauhin appelle cette vigne *vitis Corinthia sive apyrena.* Linnée la range dans la classe des vignes vinifères, mais il la distingue aussi avec les caractères de Bauhin.

Cette vigne se cultive basse comme celle de Sicile. Elle s'élève ordinairement à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Le cep est plus gros et plus ligneux que

13.

celui de nos vignes ordinaires, et il pousse des racines plus profondes et, proportionnellement, donne plus de rejetons et de pampres. Ses feuilles sont plus épaisses, plus larges, découpées, et tirant en dessous sur le blanchâtre.

Les grappes sont beaucoup plus petites que celles des raisins ordinaires et à peu près comme celles de la groseille rouge, dont les grains sont les mêmes quant à la grosseur et à la figure. La couleur dans la maturité parfaite est d'un noir purpurin. Ce fruit est doux au goût; quand il est frais, il a une légère acidité qui le rend très-agréable.

Le raisin de Corinthe se cultive seulement dans la Morée, sur les bords du golfe de Lépante, dans le territoire de Patras, dans l'Élide, dans les îles de Céphalonie, de Zante, de Sainte-Maure.

Le raisin mûrit depuis le 15 juillet jusqu'à la fin du mois d'août. Lorsque la grappe a changé en noir sa couleur purpurine et que la saison est sèche, alors la récolte est excellente. Passé le mois de mai, la pluie est contraire au fruit, et, au mois d'août, elle le fait pourrir tout à fait.

Ce sont les femmes et les enfants qui font la vendange avec de petits couteaux recourbés, et ils mettent le raisin dans des corbeilles pour le transporter à l'aire.

Là, deux ouvriers étendent les grappes sur le sol, en

séparant celles qui sont pourries et gâtées par des insectes qu'on appelle *scatari*.

On tire de la vigne de Corinthe un vin très-vigoureux ; mais il rend si peu qu'il n'est pas avantageux de l'employer à cet usage. D'ailleurs, à ce que l'on dit, ce vin est sujet à s'aigrir au bout d'un an et ne souffre pas le transport.

Au commencement du dix-huitième siècle, la Morée exportait une quantité énorme de tabac. Cette denrée a été remplacée par le raisin de Corinthe : le peu qu'on en cultive aujourd'hui est d'une qualité excellente.

Les races des bœufs, des chevaux, des mulets sont entièrement dégénérées. Elles sont petites, difformes, rabougries, infectées de maladies héréditaires. On ne les croise pas.

En Livadie, on trouve des taureaux, des chevaux et des ânes, grands, hardis, vifs, robustes et bien faits. En prenant des femelles ou, pour mieux dire, en tirant les animaux mêmes de cette province, il serait facile de renouveler et d'améliorer les races.

Les Grecs ne mettent pas de soin à nettoyer leurs bergeries, à tenir propres leurs moutons, dont la laine, jaune et sale, mais longue, soyeuse et douce, égalerait celle des moutons d'Espagne.

Les paysans grecs n'ont pas plus de soin de leurs personnes que de leurs moutons. Ils vivent contrairement à toutes les lois de l'hygiène et dans l'ignorance ou le mépris des premiers éléments de la propreté, couchant pêle-mêle, sur la terre ou sur des planches, en des bouges sans air.

Ils se laissent manger vifs par des insectes de toute espèce. Si le gouvernement grec décrétait un tribut de puces et de punaises, comme fit, en Russie, un Ivan ou un Fédor, les Grecs l'acquitteraient sans peine. C'est par pleins boisseaux qu'ils porteraient ces bêtes-là chez le percepteur.

La mer a beau lécher le seuil de leurs portes [1] ; l'idée ne leur vient pas de se baigner. Ils passent l'été dans leur peau de l'hiver et l'hiver dans leur peau de l'été.

Nul bien-être. On ne trouve dans une habitation de la campagne ni vin, ni viande (même salée), ni volailles, ni œufs, ni légumes.

[1] M. Ampère a dit excellemment :
« La Grèce est presque une île ; presque partout elle est cernée « par les flots, et l'on conçoit que ses anciens habitants, qui re« trouvaient toujours la mer, se soient représenté l'Océan comme « un grand fleuve entourant toute la terre.
« Je ne crois pas qu'il y ait au monde un pays aussi insulaire « que la Grèce ; elle se compose en partie d'un archipel et d'une « péninsule ; le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes « sinueux. A chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on « rencontre la mer ; avec une coquetterie gracieuse, elle vient par« tout chercher le voyageur, et semble à chaque instant lui dire : « Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle. » — AMPÈRE, *la Grèce, Rome et Dante*, page 9.

Aussi rien n'est laborieux, coûteux et rebutant comme un voyage dans l'intérieur de la Grèce. Force est de traîner avec soi des lits, des fourneaux et autres engins de cuisine.

Les auberges ou khani sont quatre murs de terre, percés de deux ou trois grands trous qui s'appellent indistinctement portes ou fenêtres. Pour plancher le sol, poussière ou boue, suivant l'état de l'atmosphère; au milieu, quelques paires de tables ou d'escabeaux; le long des murs un banc perpétuel sur lequel fument des Grecs en jupon, les pieds à l'air; au fond, sous le toit qui s'abaisse presque à terre, un four, un tonneau de vin résiné, une ample dame-jeanne d'huile, trois ou quatre cases en bois pour le sucre, le sel et les allumettes, etc.; pendent au mur quelques vieux tchibouks taillés, rognés, grattés, luisant de nicotine.

Cette salle unique est à la fois étable, cuisine, vestiaire, réfectoire, dortoir, lavoir, fumoir, etc.

On n'y trouve guère que du café, d'un fort bon goût, il est vrai, mais marécageux et fait à la turque, c'est-à-dire remué par le petit doigt du *cafedgi*.

Le costume des paysans est moins riche que celui des citadins. Une veste blanche, une fustanelle blanche, un caleçon blanc, suppléant aux knémides, en font tous les frais. Leur personne s'échappe à la poitrine, aux jambes et au cou; et, comme ils sont noirs et velus, ils ont l'air d'orangs-outangs habillés en mariées.

S'ils sont pauvres, ils sont stoïques, patients et fiers. On ne rencontre de mendiants ni dans les villes ni dans les campagnes. Ce n'est pas un soulagement médiocre, quand on sort de l'Italie, où l'on a été assassiné de *uno baioccho, uno grosso, signor*.

Les produits agricoles manufacturés ne méritent guère d'entrer en ligne de compte.

Le beurre répugne à la fois au goût, à la vue et à l'odorat, c'est-à-dire à tous les sens qu'il est susceptible d'affecter.

Le fromage n'est ni piquant, ni gras, mais chargé de sel. Aussi les étrangers qui tiennent au fromage en font-ils venir de Trieste. Un bon fromage est un objet de luxe, une friandise recherchée, presque un cadeau galant à faire aux dames.

Je me souviens d'un brillant diplomate qui, se trouvant à Paris, en congé, envoya un fromage de Brie à une belle Athénienne à laquelle il désirait plaire.

Le fromage reposait sur un pâté de foie gras. Pendant la traversée, le fromage déborda, coula, s'insinua. Recommandé d'une façon particulière au capitaine du paquebot, ce colis arriva à Athènes, en passant par Constantinople ; c'est la règle ; en conséquence, il eut à subir la quarantaine. Au lazaret, la croûte du pâté, incessamment minée par le Brie, finit par s'effondrer. Le tout confondu forma une purée indescriptible dont

la belle Athénienne fut longtemps à démêler la nature, l'origine et l'usage[1].

Le miel de Grèce, notamment celui de l'Hymette, a conservé sa pureté et sa saveur antiques. En cela, il n'y a rien d'étonnant; la terre est presque toujours couverte de thym, de serpolet, de sauge, de romarin, de menthe, de fenouil et de mille autres plantes aromatiques plus fortes et plus piquantes que partout ailleurs.

Le climat et le sol font tout; l'industrie des habitants ne fait rien.

Aussi, malgré la prédominance du *labour* et du *pastour*, malgré ses 147,507 agriculteurs et ses 38,953 bergers, la Grèce reste tributaire de l'étranger pour les céréales, les bestiaux et les bois[2].

[1] Cela me remet en mémoire une autre étourderie des Messageries Impériales. Un homme de lettres français, de passage à Athènes, eut l'idée d'envoyer une mèche de ses cheveux à une Parisienne qui lui était chère :

Ite, comæ, facilem que precor transcurrite pontum.

Cette mèche fut par inadvertance déposée à Malte, retenue au lazaret, et, là, cataloguée sous cette étiquette : *Échantillon de poil de chèvre d'Orient.*

Quand l'homme de lettres vint réclamer ses cheveux, l'administration du lazaret n'arriva pas facilement à comprendre ce qu'il voulait dire.

[2] Au dix-huitième siècle, la Morée seule expédiait annuellement aux îles vénitiennes, vingt-cinq ou trente mille bœufs.

CHAPITRE IX.

Suite de la statistique. — Industrie. — Commerce. — Marine marchande. — Les Grecs voituriers de la Méditerranée. — Du percement de l'isthme de Corinthe. — Ovide. — Finances. — D'un Clichy international.

Industrie. — M. About a dit en une phrase tout ce qui est à dire sur l'industrie grecque.

« Je repassai dans ma mémoire ce que la Grèce « avait envoyé à l'Exposition de Londres ; je me sou- « vins de la déception que j'avais éprouvée en entrant « dans l'enceinte réservée aux produits de la Grèce, « lorsque j'avais vu du miel dans un pot, des raisins « de Corinthe dans un bocal, un peu d'huile, un peu « de vin, un peu de coton, un peu de garánce, une « poignée de figues, un peu de vallonée, un cube de « marbre et une vitrine où s'étalaient quelques cos- « tumes grecs. »

A la dernière Exposition universelle, seule des États européens, la Grèce a failli n'être pas représentée, le

gouvernement n'ayant pas les fonds nécessaires pour faire face aux dépenses du transport.

L'honneur du pays était en jeu et en péril. Le ministre de l'intérieur[1] le sentit, et, par un miracle d'habileté administrative, en retranchant sur divers articles de son budget, il parvint à préserver la Grèce de cette humiliation publique.

Il n'y a pas en Grèce un kilomètre de chemin de fer. Athènes n'est éclairée au gaz que depuis quelques mois. Le service télégraphique est un peu plus avancé.

Au milieu de l'année dernière, une ligne télégraphique reliait Athènes, Syra, Corinthe, Ægium, Patras. Une seconde allait d'Athènes à Lamia, en passant par Thèbes et Livadie. Une troisième traversait le Péloponèse jusqu'à Tripolitza, se dirigeant sur Sparte et Calamata.

Pour achever le réseau il ne restait qu'à l'étendre à ces deux dernières villes, dans le Sud, et dans le Nord à Chalcis et à Missolonghi.

Commerce. — Les Grecs ont le génie du commerce.

« Aujourd'hui le commerce des blés à Londres se « trouve exclusivement entre les mains des Grecs ; à « Manchester et à Liverpool, tout le commerce des

[1] Ch. Christopoulos.

« manufactures avec l'Orient et même avec les Indes
« se fait par l'entremise des Grecs, et les principales
« maisons de Calcutta sont des maisons grecques.
« Marseille, Trieste, Livourne, Alexandrie, Smyrne,
« Constantinople, Syra, Odessa, Tangarog, sont les
« principales étapes du commerce des Grecs, qui s'é-
« tend jusqu'en Amérique (à New-York, à la Nou-
« velle-Orléans, à Rio-Janeiro) et en Australie.

« Quelques-uns de ces négociants ont des fortunes
« princières. M. Benardakis, établi à Saint-Péters-
« bourg, a, dit-on, une fortune de cent millions de
« francs ; M. Rhally, de Londres, serait deux cents
« fois millionnaire, et M. Sina, aujourd'hui ministre
« de Grèce à Vienne, jouirait d'une rente de huit à
« dix millions, les recettes de plus d'un État secon-
« daire de l'Europe. Une société grecque de naviga-
« tion à vapeur de Liverpool, compte douze bâtiments
« de la force de 6,000 chevaux ; une autre société
« grecque, formée à Londres depuis deux ans, pos-
« sède déjà dix bateaux à vapeur de la force de
« 8,000 chevaux [1]. »

Voici un tableau authentique du commerce général de la Grèce avec l'étranger, pendant l'année 1860 :

Le commerce général de la Grèce représentait, en 1860, importation et exportation réunies, une valeur

[1] Duvray, *les Grecs modernes*. — Cette brochure, évidemment d'un Grec, est conçue dans le plus sage esprit, pleine de vues judicieuses et de particularités intéressantes.

de 88,118,156 drachmes [1]. Ce chiffre est supérieur de 10,267,592 dr. aux résultats de l'année 1858.

Dans le chiffre indiqué plus haut, l'importation se trouve comprise pour 57,650,727 dr.; et l'exportation pour 30,467,429 dr.

A l'exception de quelques bestiaux et de certains produits de peu d'importance, dont la valeur totale ne va pas au delà d'un million de drachmes, le commerce d'importation et d'exportation de la Grèce se fait par mer.

Dans l'ensemble des importations et des exportations, l'Angleterre occupe, en 1860, ainsi que dans les trois années précédentes, le premier rang ; car elle figure, aux entrées et aux sorties, pour la somme de 27,444,432 dr., ce qui fait les 34 centièmes des opérations du commerce général.

Après l'Angleterre vient la Turquie, avec le chiffre de 14,123,267 ; puis l'Autriche et la France, la première avec 12,012,690 dr., la seconde avec 9,736,556.

Les produits anglais consistent en :

	Drachmes.
Tissus de coton	6,159,507
Fils	2,096,717
Tissus de laine	728,300

[1] Nous rappelons que la drachme vaut 90 centimes.

Charbon de terre	464,789
Fer brut et fer ouvré	978,232
Spiritueux	339,955
Viandes salées	255,254
Sucre	363,080
Peaux brutes.	314,003
Café	247,659

Les produits de Turquie sont :

Céréales	3,137,200
Bestiaux	1,912,155
Bois de toute espèce.	695,341
Viandes salées	583,381
Peaux brutes.	429,836
Fruits.	313,891
Teintures	247,644
Tissus de laine	235,547
Tabac	114,320
Fromage	112,616

Les produits importés d'Autriche sont :

Bois de construction.	1,577,572
Tissus de laine	833,928
Fess (calottes rouges)	515,426
Fer.	313,324
Papier.	272,019
Or et fil d'or	200,487

Riz.	162,127
Beurre.	161,570

Parmi les produits de toute espèce, expédiés de France en Grèce, les plus importants sont :

Sucre	1,271,745
Tissus de laine	1,017,847
Peaux brutes.	459,929
Café	335,814
Farines	325,233
Soieries	316,282
Viandes salées	278,300
Papier.	204,091

De ces quatre États, il a été importé des produits de toute origine pour dr. 40,189,889, chiffre qui constitue les 74 centièmes et demi, ou, en d'autres termes, les 3/4 de toutes les opérations du commerce d'importation de la Grèce.

La Russie ne figure à l'importation que pour une valeur de 4,032,141 dr. La Roumanie pour une valeur de 3,333,031, qui représente uniquement des céréales.

Le lecteur sait déjà que le raisin de Corinthe a la première place dans le tableau des exportations du commerce grec.

En 1860, l'exportation de ce produit s'élevait à 14,106,954 drachmes.

Après le raisin de Corinthe viennent les produits suivants, par ordre d'importance :

Figues.	1,729,422
Cocons.	1,548,158
Vins	1,233,161
Peaux apprêtées	1,124,432
Tabac	883,782

En 1860, 31 décembre, l'effectif de la marine marchande grecque était de 4,070 navires, jaugeant ensemble 263,073 tonneaux et ayant pour équipages 23,842 hommes.

Pendant cette même année, il est entré dans les ports du royaume Hellénique 77,985 navires, jaugeant 2,298,158 tonneaux.

Enfin la navigation entre les divers ports du royaume, c'est-à-dire le cabotage, embrasse, à l'entrée 67,735 navires, et à la sortie 68,842.

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. Ils font voir que les Grecs n'ont pas usurpé la qualification qu'on leur a donnée de *Voituriers de la Méditerranée.*

On ne peut parler de la marine grecque sans faire mention d'un projet qui intéresse dans le plus haut degré son avenir, je veux dire le percement de l'isthme de Corinthe.

Cet isthme forme un obstacle fâcheux à la naviga-

tion : il oblige à un long détour ou impose la nécessité d'un transbordement. Il faut débarquer à Loutraki (quand on vient de Trieste, de Malte ou de Corfou), se transporter en omnibus à Kalamaki, là, se rembarquer de nouveau, pour débarquer encore, quelques heures plus tard, au Pirée.

Ce transbordement est de tradition ancienne, avec cette différence que dans l'antiquité l'omnibus était le navire lui-même, qu'on faisait rouler d'une mer à l'autre, d'un port à l'autre, sur des cylindres de bois.

C'est la route que suivit Ovide allant en exil. Il était parti de Brindes sur un bâtiment appelé *la Minerve*, fin voilier et fort à la mer.

Et patitur fluctus, fert que ad silentia longe
Æquora, nec sævis icta fatiscit aquis.

Le pauvre poëte eut deux mois de nausée dans l'Adriatique. C'était en novembre et en décembre, triste saison pour naviguer en ces parages [1].

Le percement de l'Isthme a été conçu, préparé ou tenté par Démétrius Poliorcète, César, Caligula, Néron, Hérode Atticus [2].

[1] *Tristes*, I, 4 et 10.

[2] Les Vénitiens l'ont essayé à leur tour. On lit dans un ancien voyageur : « N'a-t-on pas vu les Vénitiens y employer le fer et la « poudre ?... Il semble que la nature se réserve de temps en temps « certaines entreprises, à la réussite desquelles les particuliers, les « rois et les nations même font des efforts infructueux. »

Il ne reste guère de traces que des travaux exécutés sous Néron.

Le tracé du canal de Néron se dirige du centre de la plaine de Loutraki au centre de la petite plaine basse qui borde la baie de Kalamaki, traversant une hauteur de 70 mètres, sur une longueur de 1,740 mètres. Des ingénieurs ont relevé douze puits d'épreuve, dont quelques-uns sont creusés jusqu'à plus de dix mètres.

On ne s'explique pas bien pourquoi les anciens, après avoir, à différentes époques, caressé l'idée d'une telle entreprise, y ont renoncé sans retour.

Pausanias attribue ce découragement inexplicable à des considérations d'un ordre surnaturel :

« Celui qui essaya de faire du Péloponèse une île,
« en menant une tranchée à travers l'Isthme, fut obligé
« d'abandonner cette opération. On voit encore l'en-
« droit où il commença à creuser; mais il ne poussa
« pas l'ouvrage jusqu'au rocher, tant il est difficile de
« violenter la divinité. »

Cette raison arrêtera-t-elle le corps des ponts-et-chaussées grec? Il est saisi, en ce moment même, d'un plan fort diligemment élaboré par MM. Alexandre Bouvaret, Costi et Lyghonnes.

Nous allons en présenter les données générales et les conclusions.

Le canal aurait 5,950 mètres de longueur, une largeur de 34 mètres, une profondeur de 6 mètres, qui

est jugée suffisante pour les navires de 2,000 à 3,000 tonneaux.

Il s'ouvrirait d'un côté sur la rade de Loutraki, de l'autre sur celle de Kalamaki, qui offrent aux navires, dans les mauvais temps, des abris éprouvés.

La dépense générale est évaluée à la somme de 10,831,055 francs, soit onze millions.

Par l'ouverture du canal de Corinthe, la distance entre tous les ports de la mer Adriatique et ceux de la mer Noire est abrégée de soixante lieues.

La distance entre les ports de la Méditerranée et ceux de la mer Noire est abrégée de trente lieues.

La traversée, en même temps qu'elle sera plus courte, sera plus sûre.

De la sorte, on évitera le Matapan et le Saint-Ange, ces caps de sinistre renom, aussi redoutés de ceux qui naviguent par profession que de ceux qui voyagent pour leur agrément. Un proverbe grec conseille aux gens qui passent par là de ne plus penser à leur famille.

De formidables pointes de rochers s'avancent au large; la côte se relève à pic; le canal entre la Morée et Cérigo est étroit; presque toujours le vent du Nord y fait rage.

Ce n'était pas sans raison que Neptune avait sur ce rivage le plus fameux et le plus riche de ses temples. Nulle part sa puissance n'est plus manifeste, sa pro-

tection plus nécessaire. Non loin de ce temple était l'entrée des Enfers, macabresque allégorie.

Le golfe de Corinthe, au contraire, est à l'abri des vents du Nord et des vents du Midi. Les vents d'Est, les seuls qui pourraient être incommodes, y soufflent très-rarement. Enfin, il abonde en excellents mouillages et en petits ports très-sûrs, Livadostro, S. Germano, Aspra Spitia, Salone, Galaxidi.

Le touriste y trouvera son compte autant que le marchand et le marin. Il naviguera entre deux rivages couverts de grands noms. Il apercevra Lépante, Sicyone, l'Hélicon, le Parnasse, le Cithéron, Delphes, Corinthe, le champ de bataille de Leucopetra, où le cœur de l'ancienne Grèce battit pour la dernière fois, vaste plaine où deux cent mille hommes pourraient s'égorger à l'aise.

Si ce travail s'exécute, la grande route entre l'Orient et l'Occident s'établira par Patras, Corinthe et Syra. Athènes et le Pirée, qui sont un peu en dehors de cette voie, seront arrêtés dans leur accroissement, peut-être menacés de décadence. La vie reviendra dans cette portion de la Roumélie qui borde le golfe et sur les rives de Léchées, aujourd'hui si mornes, autrefois si animées : « Le grand nombre de voitures et de « gens de pied qui fréquentaient le chemin qui mène « à Léchées le rendaient fort incommode pour les « voyageurs [1]. »

[1] Plutarque, *Banquet des Sept sages.*

Quand on délibéra sur le choix d'une capitale de la Grèce, Corinthe fut sacrifiée à Athènes dont le nom avait plus de prestige. Corinthe prendra sa revanche et recouvrera son rang. Elle est en tête du Péloponèse, au débouché de la Roumélie, sur les deux mers. Elle est faite pour être une grande place de commerce, de même qu'elle peut aisément devenir une place de guerre du premier ordre. L'Isthme ouvert, il est à conjecturer qu'elle sera un jour la capitale de la Grèce, en attendant Constantinople, dirait un Grec.

Finances. — Les recettes publiques atteignent avec effort à 25 millions de francs. Les dépenses vont sans peine au même chiffre.

La dette dépasse 260 millions. La Grèce est si hors d'état de l'amortir qu'elle ne peut même pas en payer les intérêts. S'il existait une maison de Clichy internationale, il y a longtemps que la Grèce y serait.

Le malheur de ce pays c'est d'être monté sur le pied d'un grandissime royaume, d'avoir le même train que s'il disposait de centaines de millions, uniquement faits pour être gaspillés.

Il s'appelle la *Grèce*, c'est vrai, et noblesse oblige ; mais elle ne saurait obliger à se ruiner.

La Grèce a un luxe législatif, diplomatique, administratif, ecclésiastique, judiciaire, bureaucratique, qui est de l'extravagance pure.

Elle a *sept* ministres, plus de *cent* députés (ancien régime), plus de *soixante* sénateurs, copieusement rétribués les uns et les autres, *dix* préfets, *quarante-neuf* sous-préfets, *vingt-quatre* archevêques ou évêques, *un* aréopage, *trois* cours royales, *dix* tribunaux de première instance, des ambassadeurs, des ministres plénipotentiaires, des consuls, une infinité de généraux, etc.

N'est-ce pas une charge effroyable pour un petit État qui n'égale pas en population et en ressources notre seul département du *Nord?*

Le nouveau régime, quel qu'il doive être, fera bien de tailler et de couper à outrance dans ces superfluités ruineuses. Il ne peut sauver le pays qu'à la condition de proportionner sans délai, sans merci, sans fausse honte, le train de maison à la fortune. S'il n'a pas le courage d'user, en cette voie, de réformes immédiates, âpres, décisives, il arrivera un moment où la banqueroute même ne servira de rien.

CHAPITRE X

Suite de la statistique. — Armée grecque. — Du sous-pied et de la baïonnette en Orient. — Des canons ne supposent pas toujours de la poudre. — Il faut en revenir aux murailles de bois. — Un empereur qui craint le mal de mer. — Système d'avancement dans l'armée grecque. — Du clergé. — Ultramontains et Gallicans en Grèce. — Des très-saints et très-savants moines grecs. — De leur vin blanc et de leurs manuscrits. — Si un prince protestant convient mieux aux Grecs qu'un prince catholique. — Justice. — Instruction publique. — *Desiderata*.

Armée. — L'armée grecque s'élève au chiffre de neuf mille quatre cent quatre-vingt-quatre hommes.

J'ai eu fréquemment l'occasion de lui voir faire l'exercice, non plus au pied du mont Anchesme, comme dans le temps du jeune Anacharsis, mais auprès du ridicule soupirail qui s'appelle *la Prison de Socrate*.

Ce qui m'a frappé, c'est que la langue française entre pour un grand tiers dans le vocabulaire hellénique de l'*école du soldat* et de l'*école du bataillon*. Il paraît par là que notre langue est la langue militaire

par excellence, ce qui ne m'étonne pas. Qu'on prenne nos mots de commandement, qu'on en pèse l'harmonie, et l'on ne balancera pas à reconnaître qu'ils sont vifs, brefs et à la fois éclatants ; que ce sont des abréviations pittoresques ou des onomatopées qui sonnent comme le clairon ou le tambour. Force est au grec ancien de s'avouer vaincu sur ce point.

L'armée grecque est d'un aspect misérable. Heureusement, l'habit ne fait pas le moine. Le soldat, *germanisé* sans goût, est empaqueté en un pantalon et en un justaucorps bleu clair, maigre et étriqué. Il est coiffé d'une casquette noire. A cet accoutrement on a joint le ridicule et la torture du sous-pied, si particulièrement antipathique aux Orientaux. Le talon du soulier, éculé, traîne hors du pantalon et est disgracieusement remorqué à la suite du fantassin.

Les officiers ne se distinguent du soldat que par des écailles de fer-blanc au collet de leur habit. Cet affreux costume ôte aux Grecs ce qu'ils ont de délibéré dans la physionomie et de leste dans la tournure.

De quoi des gens, ainsi habillés contre nature, seraient capables en campagne, c'est ce que j'ignore. Ils n'ont point fait la guerre depuis celle de l'Indépendance, et il serait inhumain de les juger sur une seule expérience, déjà ancienne.

Ils en étaient encore aux vieilles traditions turques. Ils savaient à miracle s'embusquer derrière un rocher, un arbre, un pli de terrain, dans un fossé. Une fois

dans un bon endroit, ils étaient hommes à brûler de la poudre toute une journée et plus ; mais on leur reprochait de ne pas aimer à en venir à la baïonnette et d'être trop lents à se déterminer à un assaut.

On lit dans l'Histoire de la campagne de 1827 :

« Le 6 février, le bateau à vapeur la *Persévérance*,
« armé de pièces du plus fort calibre, étant entré dans
« le Pirée, ouvrit le feu contre le monastère de *Draco*
« et les bâtiments de la *Douane*, où les Turcs s'étaient
« fortifiés et où ils se maintinrent, quoique la brèche
« fût ouverte, parce que les Palikares, *très-braves*
« *derrière un retranchement*, *refusèrent d'y monter*,
« ce qui fit que les deux partis se bornèrent à se ca-
« nonner inutilement pendant trois jours. »

Je me rappelle, à ce propos, avoir entendu raconter par un ancien capitaine grec, témoin oculaire, l'attaque d'Argos par un bataillon français.

Une troupe de Palikares, factieux ou suspects, au nombre de quinze cents, s'était établie dans la caserne de cette ville et prétendait n'en plus sortir.

Le gouvernement pria un général français du corps expéditionnaire de Morée, dont le nom m'échappe, d'aller mettre ces gens à la raison. Le général prit avec lui quatre cents hommes et se dirigea sur Argos.

Les Palikares, postés à toutes les fenêtres, s'attendaient à tirailler une partie du jour. Mais les Français

coururent sus à la baïonnette, enfonçant, escaladant, grimpant.

Mon capitaine était sauté d'un second étage dans la rue.

Il fallait l'entendre décrire cette scène. Il était encore tout transi et tout tremblant de la vue de ces petits troupiers français, allant, à découvert, sous le feu.

« — Monsieur, c'était *phoberon, phoberotaton!* Comment dites-vous cela en français?

« — Effrayant.

« — Eh bien! Monsieur, c'était effrayant, *phoberon, phoberotaton!* J'ai fait pendant dix ans la guerre contre les Turcs. Je n'ai jamais vu chose pareille. »

Je présume volontiers qu'il en serait autrement, et que les capitaines ne sauteraient plus par les fenêtres, aujourd'hui que la Grèce a des règlements militaires copiés sur les nôtres, des écoles militaires calquées sur nos écoles, et qu'elle consacre au budget de la guerre le tiers de ses revenus.

L'armée grecque le présume comme nous. L'affaire batrachomyomachique de Calabaca (Thessalie, 1854), lui a enflé le cœur et lui a donné une idée, probablement juste, de ce qu'elle peut et de ce qu'elle vaut. Aussi n'a-t-elle pas renversé le roi Othon pour d'autre raison que parce que le roi Othon semblait, par sa politique peu guerrière, lui fermer à plaisir le chemin des dangers et de la gloire.

Quant à l'artillerie, qui a principalement fait la

dernière révolution, elle était, en 1848, représentée, à Athènes, par une cinquantaine d'artilleurs et quelques pièces pulmoniques, abritées sous un hangar peint en bleu.

En Grèce, les canons ne supposent pas toujours de la poudre.

Un bâtiment de guerre anglais se présente, une certaine après-midi, dans le port du Pirée, fait les saluts d'usage et attend en vain qu'on les lui rende. Une demi-heure se passe, le rouge monte au visage du commodore; il envoie demander des explications au commandant de la place. Le commandant proteste de son bon vouloir, mais que cela ne suffit pas pour charger des canons: il n'avait pas de poudre. Le commodore fut forcé de lui faire cadeau des gargousses nécessaires pour les salves requises.

L'armée grecque, avons-nous dit, était, en 1861, de 9,484 hommes. Il n'est pas besoin de faire remarquer que dans ce nombre les officiers surabondaient fabuleusement. C'est un trait de mœurs militaires commun à tous les pays qui sont sous une certaine latitude.

Avec le dixième de l'application et de l'argent que le roi Othon a dépensés pour créer une armée douteuse, il eût créé une marine excellente [1].

[1] Dans le tableau statistique de la population que nous avons publié plus haut, les marins de l'Etat figurent pour le chiffre de cinq cents.

Mais il était né dans une contrée méditerranéenne ; jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il n'avait rien su de la mer que par les livres. Appelé par un coup de dé diplomatique à régner sur la Grèce, qui est essentiellement maritime, il ne comprit pas la vocation d'un peuple marin et non soldat ; il ne comprit pas que l'avenir du pays était, comme son passé, dans *les murailles de bois*.

Cependant, tout Allemand qu'il était, avec un peu de réflexion, sans remonter à Thémistocle ni aux guerres médiques, il lui eût été facile d'observer que c'était la flotte et non l'armée qui avait sauvé la Grèce de 1820 à 1827. Il eût appris de tout le monde qu'aucun des généraux grecs, même les plus en renom, si audacieux et si habiles qu'ils fussent en un coup de main, à la tête d'une bande de *guerrilleros* en fustanelle, n'était capable de faire manœuvrer un ou deux bataillons européens sans prêter à rire [1], tandis que certains marins, Miaulis, par exemple, auraient très-bien figuré à la tête d'une escadre anglaise ou française.

Malheureusement le roi Othon n'était pas parvenu à se faire le pied marin ni à s'aguerrir au mal de mer [2] et ses sujets n'ont pu prendre sur eux de le lui pardonner. Ce n'était pas là un des moindres griefs de la nation grecque contre son roi.

[1] Excepté peut-être Karaïskakis.

[2] Cela ne prouve pas toujours. Nelson souffrit extrêmement du mal de mer, le matin de la bataille de Trafalgar.

Si bizarre et si puéril que ce grief puisse paraître, justement parce qu'il est bizarre et puéril, l'observateur doit en tenir grand compte.

Je lis dans une brochure sérieuse, qui est au fond le programme du parti révolutionnaire grec :

« La plus belle, la plus grande des corvettes porte
« orgueilleusement le nom de *Ludovich*, en l'honneur
« du père du roi *qui n'a jamais vu la mer ;* l'unique
« frégate a été baptisée sous le nom de la reine, elle
« se nomme *Amélie*, comme la souveraine qui, certes,
« *n'a pas le pied marin*, mais qui se pique d'être une
« écuyère émérite ; quant au premier des avisos à
« vapeur, on l'appelle *Othon*, comme le roi, c'est-à-
« dire *comme l'homme de toute l'Hellade qui a le*
« *plus souvent le mal de mer...* »

Les anciens Grecs étaient plus indulgents : un historien byzantin conte l'anecdote suivante :

L'empereur Héraclius revenait d'une expédition en Syrie, où il s'était signalé par son courage. Pour rentrer dans Constantinople, sa capitale, il lui fallait, comme chacun sait, traverser le Bosphore. Il fit assez gaiement le reste du chemin ; mais arrivé à la mer, *factum est cor ejus tanquam cera*, et il déclara tout net que rien au monde ne le déciderait à se mettre sur l'eau.

L'embarras des ministres ne fut pas petit. Tourner

la mer Noire, il n'y fallait pas songer ; d'autre part, Sa Majesté ne pouvait pas finir son règne sur le bord, comme ce paysan qui attendait que la rivière eût passé.

Le cas était aussi pressant que nouveau. Le préfet de Constantinople s'en tira en se souvenant de la manière dont Annibal s'y était pris pour faire passer le Rhône à ses éléphants. Un Tite-Live à la main, il fit établir un pont de bateaux sur le Bosphore, puis planchéier ce pont, puis sabler ce plancher, puis munir le tout de hauts et puissants parapets, puis garnir les parapets de tentures et de branches d'arbres ; il n'y avait pas un coin de la mer qui fût visible. Cela formait une perspective champêtre des plus engageantes.

A cette vue, l'empereur, tout réconforté, monta sur son cheval et procéda à son entrée triomphale dans Constantinople.

Pour en finir avec l'armée grecque, remarquons encore qu'en trente ans de règne le roi Othon n'a pas eu le bonheur de mettre la main, une seule fois, sur un ministre de la guerre qui fût un organisateur consciencieux, intelligent, sévère, qui eût à cœur d'établir une exacte discipline, de faire prévaloir l'esprit d'ordre, de former une armée vigoureuse et pleine de séve dans ses proportions exiguës, une armée d'un bon exemple à l'intérieur et capable, en cas de guerre, de rendre des services réels au pays.

La plupart des ministres n'ont eu d'autre pensée que de se ménager des créatures par une sophistique manipulation de l'avancement [1], ou d'amuser les loisirs du soldat par de fantasques changements à l'uniforme.

LE CLERGÉ. — Le clergé ne forme pas un corps dans l'État. Il ne se distingue du reste des citoyens ni par des tendances, ni par des dispositions, ni par des habitudes particulières. Il se tient très-évangéliquement en dehors des intérêts et des passions politiques.

Pas de divisions ni de controverses. Pendant un temps, il s'est bien vu, au sein de l'Église hellénique, quelque chose qui rappelait de loin nos Ultramontains et nos Gallicans. Un parti disputait en faveur de l'autonomie, un autre en faveur de l'unité. Mais cette ébullition théologique a été toute à la surface et de courte durée. Il s'agissait au fond d'infiniment petites différences, les unionistes et les sécessionnistes reli-

[1] En fait d'avancement, le lecteur a déjà rencontré un barbier qui prétend aux épaulettes de chef de bataillon, et Bibissi qui offre de faire sa paix avec la société, moyennant un grade dans l'armée.

On lit dans la brochure, *Un roi par la Grâce de Dieu* :

« Les brigands les plus célèbres, Mérédítis, Mégas, Catarackias « et tant d'autres, ont été amnistiés, puis décorés et nommés offi- « ciers de l'armée irrégulière : on les invite aux fêtes et aux dîners « de la cour. »

gieux de ce pays-là étant, les uns et les autres, hors de l'unité.

Le clergé hellénique est peu instruit [1]. Récemment un journal officiel grec, dans un examen raisonné de la situation intellectuelle et morale des séminaires, faisait cet aveu :

« Personne n'oserait nier l'état de stagnation, pour ainsi dire, dans lequel se trouve chez nous l'enseignement religieux et le peu de sollicitude qui s'y attache. Des écoles ont été établies pour préparer convenablement, par des études théologiques, les jeunes gens destinés à embrasser la carrière ecclésiastique et mettre à même ceux qui en sortent de devenir les pères spirituels et les guides du peuple. Malheureusement ce but rencontre des obstacles presque invincibles, consistant dans *l'âge trop précoce de ceux qui obtiennent leurs certificats de sortie, dans l'incertitude et l'insuffisance des allocations de notre clergé.*

« La majorité des élèves de nos écoles de théologie y entrent dès l'âge le plus tendre et, au bout de quatre ou cinq ans, c'est-à-dire à vingt ou vingt et un ans, en sortent à peine en état de remplir les premiers de-

1 Pour ne signaler qu'un point, le clergé grec, en général, n'entend pas le grec ancien ; et comme les Evangiles qu'il prend pour fondement de ses instructions et homélies sont écrits en grec ancien, il résulte de cette blâmable ignorance des inconvénients sur lesquels je n'insisterai pas, mais que l'on devine.

voirs du ministère ecclésiastique, et obligés d'attendre quatre ou cinq autres années avant d'acquérir l'âge légal exigé pour être ordonnés simples diacres. Or il en est bien peu d'entre eux, même parmi les plus dignes d'arriver à ce premier degré hiérarchique, qui osent affronter les privations qui les attendent dans ce laps de temps, dans cette espèce de stage religieux. »

De là, il résulte que la plupart des membres du clergé grec ne s'élèvent pas au-dessus des derniers rangs de la société, et que, plus celle-ci fait de progrès, plus elle avance en instruction, moins la religion gagne en respect et moins ses ministres gagnent en considération.

Deux choses essentielles sont donc à exiger pour former des prêtres instruits et vertueux, capables d'aller répandre l'enseignement religieux et moral parmi le peuple, dans les villes, les villages et les simples bourgades, et de devenir ainsi de véritables pasteurs des âmes.

Nous mettons en première ligne la réforme des statuts organiques des écoles religieuses, afin qu'après des études suffisantes, les séminaristes revêtent, dès leur sortie, le caractère de diacre ou de prêtre.

La seconde condition est d'assurer l'avenir de cette carrière au moyen de ressources déterminées et stables.

Adopter pour le clergé grec, actuellement payé par les paroisses, le système d'un traitement fixe, entraî-

nerait, sans doute, de fortes dépenses. Nous pensons néanmoins qu'on pourrait en décharger complétement le trésor public par une gestion mieux entendue des biens et des revenus considérables des couvents maintenus, et par une disposition plus avantageuse des monastères dissous.

Il existe encore une autre cause de cette situation arriérée du clergé grec ; elle consiste dans le défaut d'attention apportée au choix des sujets qui embrassent la carrière ecclésiastique.

Beaucoup d'entre eux, connaissant à peine les premiers éléments de la lecture et ne présentant, en conséquence, aucune des garanties de l'instruction et des qualités chrétiennes indispensables à leur état, reçoivent cependant l'ordination pour l'exercice de fonctions d'un accomplissement aussi difficile.

Nous admettons que, dans ces choix, la rareté des aptitudes soit, peut-être, une raison en quelque sorte forcée de s'y soumettre, en présence de nécessités urgentes ; il ne serait toutefois pas impossible d'en faire de meilleurs, de les astreindre à des conditions plus étendues, conformément aux statuts, et non de leur accorder l'ordination sans examen, et, pour ainsi dire, à discrétion.

La question du clergé est, à notre avis, une des plus sérieuses sous le rapport moral et social ; il est donc temps d'aviser à le mettre au niveau du développe-

ment intellectuel vers lequel tendent toutes les classes de la société hellénique.

L'Église hellénique comprend un Saint-Synode, autorité centrale, vingt-quatre archevêques ou évêques, environ trois mille prêtres, un millier de moines.

Ces moines passent leur temps aux champs, travaillant de leurs mains ou surveillant leurs ouvriers. Ils apprennent aux enfants un peu de religion et de lettres profanes; ils mettent au service du voisinage quelques recettes de médecine vulgaire. Ne leur demandez ni méditation ni étude; ne cherchez point parmi eux de physionomie ascétique, amaigrie par les fatigues de l'esprit, les travaux de la pénitence ou les ardeurs de l'amour divin. Ce sont des hommes pleins de santé, solides et placides, ne différant des paysans, au milieu desquels ils vivent, que par un costume plus grave ou un air de dignité que leur donnent le sentiment de leur caractère et celui de leur fortune temporelle.

On s'explique fort bien que les quêteurs de manuscrits rencontrent des résistances et des difficultés, quand ils essaient de pénétrer dans les bibliothèques des couvents orientaux. On aurait tort d'y voir de la jalousie, de l'ombrage, une sorte d'avarice. Rien de plus hospitalier que ces excellents Pères; mais, s'ils vous invitent avec cordialité à goûter leur vin blanc,

ils éprouvent une honte et un embarras pardonnables à faire l'aveu de leur ignorance et de leur dédain pour les lettres. Ils n'entendent rien à cela et n'en ont point de souci. Ils sont gens à laisser une chatte faire tranquillement ses petits sur un manuscrit précieux. Ce qui n'empêche pas les campagnards de leur donner à la fois *du très-saint et du très-savant.*

La dépendance extrême dans laquelle est l'Église grecque vis-à-vis de l'État, est on ne peut plus commode pour ce dernier. Mais elle stérilise l'intelligence et le cœur du clergé, elle le glace, elle lui ôte toute initiative et tout élan; elle le rend impuissant aux grandes œuvres de l'éloquence et de la science, non moins qu'aux grandes œuvres de la charité.

En ces derniers temps, les journaux anglais, le *Times* en tête, se sont efforcés de faire prévaloir dans le monde l'idée qu'un roi catholique n'était pas possible en Grèce ; qu'entre ce pays et un prince catholique il y avait une incompatibilité absolue [1].

[1] Le roi Othon était catholique. Parmi tant de griefs dirigés contre lui, fondés ou chimériques, pas un, que je sache, n'est tiré de sa religion.

La suppression des monastères, dont on fit tant de bruit à une époque, a eu lieu pendant sa minorité et sur les conseils du clergé grec, en particulier du célèbre Pharmakidis, orthodoxe non dou-

D'après eux, ce serait chose dont on ne pourrait douter. De la sorte, les candidatures se trouveraient réduites, les grecques étant exclues, aux seules candidatures luthériennes, calvinistes, zwingliennes, etc.

Or, la vérité est qu'il y a en Grèce des catholiques, peu il est vrai (le centième de la population environ); mais enfin il y en a, Grecs autochthones, catholiques de temps immémorial, tolérés depuis des siècles ét vivant en bonne intelligence avec leurs compatriotes schismatiques, tandis qu'il n'y a pas *un seul* Grec protestant.

La vérité est que les protestants, qui ont essayé de colporter des bibles ou d'ouvrir des écoles évangéliques, ont tous et toujours eu des démêlés avec la population ou avec les parquets.

Madame Agénor de Gasparin a rapporté au long les tribulations, mésaventures et disgrâces de MM. King, Buell et Kork, de mesdames Lowndes et Waldo.

Ajoutons qu'entre les protestants et les grecs, les dissidences dogmatiques sont plus nombreuses et plus graves qu'entre les catholiques et les grecs.

Les Grecs sont tolérants, non parce que la Charte le prescrit, mais d'esprit et d'humeur.

teux. Elle a été mise à exécution par un ministre grec, M. Tricoupi.
Ce témoignage est dû au roi Othon qu'il ne s'est opposé à aucune mesure ayant pour but l'amélioration matérielle ou intellectuelle du clergé grec.

L'auteur des *Grecs modernes* signale ce fait significatif :

« Dernièrement, toute la population grecque de l'île de Corfou suivait le convoi funèbre de l'évêque catholique de cette île, et le Grec *schismatique* qui prononça l'oraison funèbre du défunt termina son discours par ces mots ; « Et vous, ministres du culte catholi-
« que, lorsque vous annoncerez à Rome la mort de
« cet homme de bien, faites-y aussi connaître combien
« nous respectons la vertu, quel que soit l'habit dont
« elle se couvre. »

Il n'arrive guère aux Grecs de se départir de cette tolérance qu'envers les juifs, encore par boutades et une fois l'an.

A Pâques, ils promènent dans Athènes, et, après cette promenade, ils brûlent l'effigie d'un juif.

C'est de l'année 1820 que date l'habitude de cette odieuse et barbare scène de carnaval.

En 1820, paraît-il, les juifs de Constantinople s'associèrent à la populace musulmane pour traîner dans les rues de la ville le corps du patriarche Grégoire. De là des représailles.

A Pâques de 1847, comme M. de Rothschild se trouvait à Athènes, et que c'est un personnage fort à ménager, surtout pour un gouvernement qui est toujours au lendemain ou à la veille d'un emprunt, la police, par égard pour un tel hôte, s'empressa d'interdire la fête accoutumée. Les Athéniens exaspérés

brisèrent les vitres d'un juif portugais qui s'appelait Pacifico.

Ces vitres brisées ont fait un beau bruit dans l'histoire de notre temps.

JUSTICE. — Ce que l'organisation de la justice a de plus frappant, en Grèce, c'est que la Cour de cassation s'appelle l'Aréopage, nouvelle preuve du penchant des Grecs à abuser des grandes locutions historiques.

Nonobstant, il est doux d'écrire sur ses cartes de visite : *Conseiller à l'Aréopage.*

La magistrature, tant l'assise que la debout, est amovible. Les choses n'en vont ni mieux ni pis qu'ailleurs ; les procès n'en sont ni plus longs ni plus aléatoires.

En considération, la magistrature ne vient qu'après l'enseignement, l'armée, la politique, l'administration, les finances, etc.

Tout le monde peut être avocat. Pour être admis à défendre ou à dévorer la veuve et l'orphelin, il suffit de justifier qu'on a été, pendant un an, au service d'un avocat.

Diplômes et stage se réduisent à cette condition, qui serait dérisoire, n'eût-on pas mille facilités de l'éluder.

Aussi ne fait-il pas bon plaider en Grèce; mais où fait-il bon plaider?

La première colonie de l'École française d'Athènes (promotion de 1846) a fait l'expérience de la magistrature grecque, presque à tous les ressorts et à tous les degrés.

Il s'agissait d'un rien, de moins que rien.

Un jour, un huissier hellénique remet à notre concierge un papier, écrit dans le style de la basoche grecque, et dont le plus habile de nous ne comprit pas une syllabe.

Ce chiffon de papier indéchiffrable était bel et bien une saisie opérée sur les appointements de notre maître d'hôtel.

Comme personne ne s'en doutait, le maître d'hôtel fut payé selon l'usage, au terme et au prix ordinaires. De là recours du créancier contre tous les membres de l'École, collectivement et solidairement, premier procès; contre tous les membres de l'École individuellement, second procès; contre notre économe, jugé responsable, troisième procès; contre notre Directeur, jugé plus responsable encore, quatrième procès.

Chaque mercredi, pendant six mois consécutifs, nous eûmes à disputer de notre bonne foi devant le juge de paix, devant le tribunal de première instance, etc.; on ne nous fit grâce que de l'Aréopage, justement du tribunal que nous désirions le plus de connaître.

En somme, cela était moins déplaisant que le lec-

teur français ne se le figure ; car on pouvait fumer à l'audience, et, si elle se prolongeait, se faire apporter des glaces, du café, des confitures, de la limonade.

Notre avocat était un ancien garde-des-sceaux, éloquent pour le moins autant que Démosthènes, et prêt à jurer de notre innocence par les morts de Marathon. Quant aux avocats de la partie adverse, lorsqu'ils se permettaient des hors-d'œuvre et des échappées oratoires que la matière ne réclamait point, lorsqu'ils protestaient, par exemple, que M. Guizot nous avait envoyés en Grèce tout exprès pour y détruire la Charte de 1843 et convertir le pays au catholicisme, il nous suffisait de remuer nos cannes pour leur couper la parole. Rien de plus commode, et nous en abusions.

Néanmoins, cette facétie judiciaire dura six mois, comme je l'ai dit plus haut, et il ne fallut rien moins que la souveraine intervention de la diplomatie pour y mettre fin.

Instruction publique. — Ici le progrès est surprenant, et ce petit royaume, né depuis si peu, parti de si bas, mérite d'être offert comme un modèle, même à de grands États.

Laissons parler les chiffres.

L'instruction supérieure est représentée par une Université ou réunion des Facultés de droit, de théo-

logie, des lettres, de médecine, et d'une école de pharmacie.

L'Université est sans contredit le premier corps de l'État[1]. Elle a le privilége de nommer un député; elle renferme dans son sein des députés, des sénateurs, un grand nombre d'anciens ministres.

D'après le dernier tableau officiel, les cours de l'Université d'Athènes étaient suivis par 590 élèves, dont 355 régnicoles et 235 appartenant à des familles grecques établies hors du royaume.

Ces élèves étaient répartis ainsi qu'il suit :

Théologie.	22
Droit	219
Médecine.	221
Lettres.	79
Pharmacie.	49

Les professeurs sont au nombre de 42, plus un professeur de langues orientales.

L'instruction secondaire comprend : 1° des *gymnases*, qui sont nos lycées impériaux ; 2° des écoles dites

[1] Depuis la révolution, les élèves de l'Université ont réclamé à leur tour (en prenant la précaution de l'exercer d'abord), le droit électoral. Après avoir nommé un député pour leur compte, ils ont signifié au gouvernement grec que les écoles étant un des grands corps de l'Etat devaient être représentées à l'Assemblée nationale.

L'élection du député des étudiants, dont le doyen n'a pas dix-huit ans, a été validée par l'Assemblée, après une discussion assez vive, dans la séance du 16 janvier dernier.

helléniques, où l'étude du grec ancien complète les programmes de l'instruction primaire.

C'est là un avantage inestimable et dont la Grèce est seule à jouir. Des gens du peuple peuvent lire couramment Xénophon et Plutarque, dont le texte est accessible à un si petit nombre d'élus dans le reste de l'Europe.

Le latin est peu goûté des Grecs. Ils sont absolument réfractaires à l'allemand et à l'anglais. Beaucoup savent l'italien; presque tous le français.

Les écoles *helléniques* sont au nombre de 93. Elles comptent 165 professeurs et 4,992 élèves.

Il y a 11 gymnases, dont 7 publics, 3 privés et 1 ecclésiastique. Ils comptent 67 professeurs ou maîtres et 1,182 élèves.

L'instruction primaire est obligatoire en Grèce. Chaque enfant est tenu, jusqu'à l'âge de douze ans, de suivre les cours des écoles primaires, s'il ne prouve pas qu'il possède, avant cet âge, les connaissances qu'on y enseigne.

Les écoles primaires comptent 795 maîtres et 51,597 élèves.

A cette liste, il est nécessaire d'ajouter: 1° une école militaire, dépendant du ministère de la guerre, et qui a un personnel de 25 professeurs ou maîtres, de 75 élèves; 2° une école polytechnique, régie par le ministère de l'intérieur, et qui a 14 professeurs et 486 élèves; 3° une école d'agriculture, qui relève éga-

lement du ministère de l'intérieur, et qui a 5 professeurs et 30 élèves.

Les écoles grecques réunies présentent le total considérable de 1,114 professeurs ou maîtres, et de 58,952 élèves.

En parcourant ce tableau succinct, le lecteur sera frappé assurément de la prédominance presque exclusive des études littéraires sur les autres. Pas de Faculté des sciences dans l'Université, pas d'école des arts et métiers, pas d'école de commerce, sauf une seule à Syra, pas de Conservatoire de musique. L'enseignement est évidemment réglé de façon à favoriser, à activer, à surexciter les aspirations déjà excessives des Grecs vers les carrières libérales. Avocats, médecins, hommes de lettres, la race grecque tend à s'absorber, à s'abîmer dans ces trois professions. Ce n'est plus de ce siècle : une société moderne doit reposer sur une base plus large que le grec et le latin.

Une telle constitution de l'enseignement n'offre pas seulement de regrettables lacunes; elle présente des dangers qui se déclarent déjà par de pernicieux effets, et qui iront s'aggravant, si l'on n'y apporte un prompt remède.

Le gouvernement du roi Othon, qu'on est trop disposé à taxer d'imprévoyance et de courte vue, avait senti ces dangers, prévu ces conséquences.

Dans un rapport de M. Ch. Christopoulos, ministre de l'instruction publique en 1857, je lis ces considérations si dignes de remarque :

« Les écoles helléniques et les gymnases, tels qu'ils « sont organisés chez nous, ont presque exclusivement en vue les connaissances classiques. Pourtant « ces connaissances, pour l'acquisition desquelles il « faut employer beaucoup de temps et beaucoup d'argent, sont loin d'être indispensables à ceux qui n'ont « point l'intention de devenir professeurs, médecins, « jurisconsultes ou fonctionnaires publics, mais qui « préfèrent, pour divers motifs, embrasser les professions, non moins utiles à la société, de l'industriel, « de l'agriculteur, du marin, du commerçant...

« Par la formation d'écoles pratiques qui contribueraient au développement et à la multiplication « des établissements spéciaux de l'agriculture, des « arts et du commerce, serait admirablement complété « tout notre système d'instruction. Ainsi d'abord « l'instruction primaire, cette nourriture intellectuelle « de l'homme, obligatoire pour tous, est accordée sans « exception et gratuitement. Des écoles primaires « les enfants sortent sachant bien lire, bien écrire, « bien compter. Alors, s'ils ont besoin de l'emploi « immédiat de leurs mains pour gagner leur vie, ils se « livrent par nécessité à des travaux manuels; mais « s'ils peuvent consacrer encore quelques années à

« l'étude, ils entreront dans les écoles *usuelles*, d'où,
« mieux préparés, ils passeront dans les établissements spéciaux des arts et du commerce. »

On le voit, le mal était sondé d'une main sûre, le moyen de guérison indiqué avec prévoyance.

Mon dessein n'a pas été, en traçant cette rapide esquisse de statistique, de développer l'organisme social et politique de la Grèce, ni d'énumérer tous ses éléments de force et toutes ses causes de dénûment. Je renvoie aux livres spéciaux le lecteur qui me trouvera trop avare de détails économiques. J'ai voulu simplement signaler quelques-uns des *desiderata* les plus frappants, quelques-uns des objets qui sollicitent avec le plus d'empire et le plus d'instance l'attention du nouvel ordre de choses qui naîtra de la dernière révolution, et qui, pour l'heure, est encore dans les futurs contingents.

Voici, en raccourci, le programme des réformes qui me paraissent ne pouvoir être remises sans grave préjudice :

Donner des routes à l'agriculture, la défendre contre le brigandage de l'usure par l'organisation du crédit agricole; instituer une administration forestière qui sache reboiser les montagnes, au moins préserver le peu d'arbres qui subsistent; encourager, activer la

production et cesser à la fin d'être tributaire de l'étranger, au moins pour le bois et les céréales; créer les cadres d'une bonne armée, donner plus de soin encore à la gendarmerie; tirer la marine militaire de son néant, le clergé de sa torpeur et de son inutilité, relever la magistrature en la croyant capable d'indépendance; licencier une partie de ce grand état-major politique et administratif qui surmène le budget; s'acquérir du crédit en Europe par une probe gestion financière et par de courageuses économies; enfin, rétablir l'équilibre dans le développement des forces intellectuelles de la nation.

N'y a-t-il pas là de quoi occuper, pendant de longues années, l'activité d'un gouvernement doué d'intelligence et animé de patriotisme?

CHAPITRE XI

Les partis en Grèce. — Parti russe. — Parti anglais. — Parti français. — Parti bavarois.

Il y a trois partis dans la Grèce actuelle, comme dans la Grèce ancienne, à certaines époques, il y avait celui des Romains, celui des Macédoniens, celui des rois d'Égypte et de Syrie. Dans l'immuable Orient, les noms changent, les choses non.

Ces partis s'appellent aujourd'hui parti russe, parti anglais, parti français ou *moschomanga*. Il ne serait pas juste d'y voir la preuve d'une basse et lâche disposition des âmes [1]. La Grèce est petite, faible, in-

[1] « Les vues des hommes que les intérêts et les circonstances « du présent ont pu réunir dans des projets souvent éphémères, tel « que celui d'élever en Grèce un trône et de l'offrir à un prince des « dynasties européennes, n'ont eu pour but constant et invariable « que l'affranchissement de la nation, sa liberté, son indépendance; « et dans ce but ces vues étaient et sont conformes aux vœux du « peuple.

« *Toute autre vue qui tendrait à placer la nation grecque sous*

complète, dénuée. Le patriotisme y consiste à ménager à son pays un protecteur bienveillant, efficace, désintéressé. Quelle est celle des trois puissances, Russie, Angleterre, France, qui réunit le plus manifestement, et dans le plus haut degré, ces trois conditions? Là est le problème; et c'est sur ce point que les Grecs controversent et se partagent depuis plus de quarante ans, c'est-à-dire depuis la première heure de leur insurrection contre la Porte.

Le parti russe, il faut l'avouer, a le prestige de l'ancienneté. Il est né le 29 mai 1453, le jour même de la chute de Constantinople, le jour et l'heure où, dans toutes les églises grecques, selon la légende, les madones se prirent à pleurer. Il est peut-être né plus tôt; mais je néglige les origines obscures et les particularités par trop archéologiques.

Depuis le 29 mai 1453, la Russie s'est intéressée sincèrement aux affaires de la Grèce, selon les uns; selon les autres, elle a effrontément spéculé dessus.

A partir de Pierre le Grand, cet intérêt est devenu plus sensible ou cette spéculation plus marquée, parce

« *une dépendance politique quelconque, par cela même qu'elle est* « *hautement réprouvée par le peuple, ne pourra jamais prévaloir* « *dans la pensée d'aucun Grec, encore moins dans les conseils d'une* « *réunion de Grecs, qui se donnerait le nom de parti et qui se croi-* « *rait fort de l'assentiment national.* » (Lettre de Capo-d'Istria à M. Willmot-Horton, 15 octobre 1827.)

que le grand destin de la Russie commençait et que le grand destin de l'Empire ottoman finissait.

Un Jésuite français, chef de la mission de Salonique, écrivait en 1716 : « Les Grecs sont persuadés « que le Czar les affranchira un jour de la domination « des Turcs [1]. »

Le même atteste que, pendant la guerre de 1711, les Grecs ont été persécutés par les Turcs comme partisans du Czar.

Pierre le Grand avait élaboré divers plans pour faire soulever les Grecs.

Élisabeth soudoya le clergé grec, combla de dons les églises et les couvents, favorisa l'émigration grecque, envoya à plusieurs reprises des émissaires en Grèce.

En 1765, l'évêque du Montenegro prédisait que le moment était venu où les Grecs allaient être délivrés des Turcs par la Russie.

Pendant la guerre de 1773, l'intervention fut directe.

Depuis longtemps les Russes annonçaient une flotte aux Grecs qu'ils avaient compromis avec éclat. Cette

[1] Cette idée d'affranchir la Grèce est une idée catholique et italienne. Il n'y a pas un poëte italien du quinzième et du seizième siècle qui n'ait fait un appel pressant à la Papauté et à l'Europe chrétienne en faveur de l'infortunée martyre. Un cri de pitié et d'indignation s'est perpétué, et jamais l'espérance, qui devait se réaliser au dix-neuvième siècle, ne s'est éteinte en Italie.

armada, qui fut sifflée sur les côtes d'Angleterre, parut enfin.

Les chefs grecs se concertent avec l'amiral russe. On arrête un plan d'une simplicité audacieuse : les vaisseaux russes se porteront dans le golfe de Lépante, pendant que des partis grecs garderont l'isthme, afin de couper par terre et par mer le passage aux Albanais.

Le lendemain, Orlow démasque son ineptie ou sa trahison. Manquant aux engagements pris, il canonne dérisoirement Modon, Coron et Navarin. Il pensait à la Crimée, et pour opérer une diversion dans un intérêt militaire, il jouait la vie de tout un peuple.

On n'accusera pas les Grecs de tiédeur ou de lâcheté, puisque, avec leur aide, Morosini avait conquis, en peu de semaines, tout le Péloponèse.

Les philosophes célébrèrent Catherine. On composa des poëmes sur l'affaire de Tchesmé. Les cris des malheureux Grecs se perdirent dans cette gloire souillée et vaine.

Jusqu'à la paix, la flotte russe tint l'Archipel. Se souvint-on de la Grèce séduite et délaissée ? On exerça la presse dans les Cyclades pour recruter les équipages russes, décimés par l'intempérance plutôt que par le feu.

Le souvenir de ce guet-apens détestable est resté dans les chants populaires de la Grèce, notamment dans le poëme la *Roumélie et l'Étranger*.

Il en a été toujours ainsi dans les relations politiques de la Grèce et de la Russie. C'est toujours la même lugubre histoire, les mêmes prémisses et la même conclusion, le même jeu inhumain, la même tactique égoïste et perfide, la Grèce sollicitée, enhardie, compromise, finalement abandonnée, portant tout le poids des vengeances, et la Russie bénéficiant de la diversion.

Mais passons, et, sans récriminer, demandons-nous si la Russie offre les garanties qu'on est en droit d'exiger d'un protecteur véritable.

Il tombe sous le sens du moins clairvoyant que la politique traditionnelle que l'on prête aux Czars, non sans quelque apparence, s'accommoderait mal d'une Grèce puissante, accrue, riche, ayant du crédit et de solides alliances en Europe. Il semble que cette politique trouverait mieux son compte dans une Grèce qui, faible, désunie et précaire, lui serait pour certains desseins un obstacle méprisable ou un instrument docile.

Le cas échéant, le grand spectacle de l'orthodoxie triomphante des bords de la Néva au cap Saint-Ange, serait peut-être pour les patriotes grecs une consolation insuffisante de la nationalité perdue ou vassale.

La Russie a beau se prévaloir de la communauté de foi religieuse, s'acheter des adhérents parmi les membres du clergé séculier, surtout parmi les moines; combler de chasubles, d'ostensoirs, de calices et d'i-

mages toutes les églises et chapelles grecques ; le parti russe est mort en Grèce ; il y est mort du jour où l'on a su d'une manière formelle ce qu'il n'était pas malaisé de deviner, que le Czar dépenserait son dernier homme et son dernier rouble, plutôt que de laisser se former une Grèce capable d'une vie forte et vraiment indépendante [1].

Rien de plus logique ni de plus naturel. La Russie est en ce monde pour faire les affaires du slavisme, qui sont les siennes, et non celles de l'hellénisme, qui est son concurrent.

Il suffit d'avoir quelques notions élémentaires d'histoire et de savoir grossièrement la géographie pour reconnaître que l'Angleterre n'a pas moins que la Russie un net et direct intérêt à tenir la Grèce dans un irrémédiable état de débilité, « à la laisser languir dans une éternelle enfance. » Raisons maritimes, raisons commerciales, raisons politiques, tout concourt, tout conspire à lui en faire une loi. Il faut rendre à l'Angleterre la justice qu'elle n'a jamais cessé de conformer ses actes et ses paroles aux né-

[1] « Cette condamnation solennelle de la nationalité grecque de la part de celui-là même qu'on croyait l'ami et le protecteur de la Grèce, a fait naître dans les cœurs des patriotes grecs une haine implacable qui durera, les Russes peuvent en être sûrs, autant que leur lâche et fallacieuse politique. » (*Coup d'œil sur la Grèce*, par un Philhellène. — Dentu, 1862.)

cessités égoïstes de la politique que lui tracent ses implacables intérêts.

Il n'y a jamais eu d'hypocrisie dans son fait. On peut l'accuser de tout, excepté de cela. Elle a toujours employé, vis-à-vis de la Grèce, une autorité impérieuse, souvent des menaces indignes, quelquefois des rigueurs outrées.

Elle n'a jamais su ce que c'était que les ménagements envers ce petit peuple et son petit roi. A la moindre faute, sous le plus innocent prétexte, le cabinet britannique, dans des notes terribles, flagellait et ministres responsables et majesté inviolable ; et il était rare que ces virulentes remontrances ne fussent point apportées au Pirée par quelques vaisseaux de 90. Ces insultes, souvent gratuites, à l'amour-propre d'un peuple, d'autant plus susceptible qu'il est plus faible, ne s'oublient pas aisément.

Il est à la connaissance certaine de tout le monde que la Grèce n'a pas la moindre inclination pour l'Angleterre et que l'Angleterre n'a rien négligé pour entretenir la Grèce dans des sentiments de défiance et d'aversion.

Dans les années qui ont précédé 1848, lord Lyons avait à Athènes une situation isolée, difficile, intolérable. Le parti anglais, qui avait fleuri dans le temps de Navarin et du général Church, était réduit à rien ; il ne comptait plus que quelques pensionnaires du gouvernement britannique et quelques professeurs anglo-

manes [1] qui voyaient dans la Constitution anglaise l'idéal des constitutions et qui la rêvaient pour leur pays.

Ces métaphysiciens, estimables, du reste, convaincus et bien intentionnés, spéculaient et dissertaient au milieu de l'indifférence générale ou de l'impopularité.

Les événements qui ont suivi n'étaient pas faits pour modifier en bien cette situation. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire contemporaine d'un conflit plus déraisonnable que celui qui sortit de l'incident Pacifico. Les disgrâces et les mésaventures du bonhomme Portugais ne touchaient que faiblement et ne regardaient que de fort loin l'Angleterre.

[1] Ils n'en ont pas moins contribué pour beaucoup, eux et leurs élèves, à la chute du roi Othon. Dans la séance de la Constituante grecque, du 15 janvier 1863, un député a rendu ce témoignage à l'Université du pays :

« Messieurs, il fut un temps où tous se courbaient aux pieds « d'Othon; et si quelque Grec élevait la voix contre les illégalités « qui se commettaient, on regardait cela comme une bonne for« tune. Alors, la jeunesse de l'Université fit un serment terrible; « elle jura de travailler, même au prix de la vie, à reconquérir la « liberté de la patrie et à la délivrer de ses maux. A partir de cette « époque, Messieurs, qu'a-t-elle fait? Tout le monde le sait. Elle a « commencé par la *scène des chapeaux*, et dans cette circonstance « elle a fait tomber le préfet de police de la capitale, tout hardi et « résolu qu'il fût; et depuis cette époque jusqu'à ce jour, elle a of« fert, sur l'autel de la liberté, sang, esprit et d'autres sacrifices; « elle a supporté l'exil, les mauvais traitements, et tout cela au mi« lieu des privations et de ses études; et elle ne s'est point arrêtée « avant d'avoir amené le grand œuvre à bonne fin. » — (Extrait, texte et traduction, du journal officiel du gouvernement grec.)

Cependant elle en fit son affaire et sa querelle particulière, et elle exigea avec une brutalité inouïe une satisfaction dont il était déjà étrangement injuste de concevoir la pensée.

Le blocus des ports de la Grèce par l'amiral Parker, si l'on considère les motifs dont on prétendit le justifier et les procédés dont on usa dans l'exécution, fut un scandale aux yeux de la diplomatie européenne ; aux yeux de la Grèce, ce fut un outrage (non réparé) que les Grecs ne peuvent oublier sans avouer qu'ils sont incapables d'orgueil et de patriotisme, incapables du juste ressentiment d'une injure imméritée.

L'Angleterre a-t-elle fait depuis lors quoi que ce soit qui ait pu amener les Grecs à lui pardonner un tel abus de la force, un oubli aussi offensant des convenances diplomatiques, un témoignage aussi manifeste et aussi insultant d'arrogance et de mépris ? Non.

Par son attitude aux îles Ioniennes, par le zèle impérieux et tracassier avec lequel elle a comprimé les manifestations les plus naturelles du sentiment hellénique, par son radotage turcophile, elle n'a cessé de s'aliéner les esprits en Grèce, elle n'a cessé d'y compromettre son nom et d'y faire détester sa politique.

Les Grecs ne doivent pas ignorer que les hommes d'État qui dirigent les destinées de l'Angleterre en sont arrivés à regretter le traité de Paris, à regretter Navarin, à regretter l'émancipation de la Serbie, à regretter l'émancipation des Principautés danubiennes.

S'il leur était possible de défaire le passé, ils le déferaient, quelque part qu'ils y aient prise, et ils ne le déferaient point au profit des Serbes, des Roumains et des Grecs. Cette politique s'affirme avec assez de bruit pour qu'on en ait entendu parler à Athènes.

On me demandera (le fait n'a pas causé peu de surprise) comment, dans de telles conditions et de telles dispositions d'esprit, l'idée de se donner pour roi un prince anglais a pu venir aux Grecs, du moins à certains Grecs. C'est bien simple.

Les Grecs sont une race avisée, perspicace entre toutes, singulièrement pénétrante, éternellement dissimulée, pleine d'étranges roueries et capable des plus profonds calculs. Le plus simple d'entre eux en remontrerait à Machiavel.

Ils se sont dit : « Quel est la principale difficulté à « la réalisation de nos souhaits ? Quel obstacle se « dresse infranchissable entre notre ambition natio- « nale et *la grande idée ?* Quelle barrière nous ferme « le chemin de Larissa, de Janina, de Monastir et « peut-être de Constantinople ? l'Angleterre, et encore « l'Angleterre, et toujours et presque seule l'Angle- « terre !

« Que faut-il faire ? Prendre le taureau par les « cornes ; réconcilier, flatter, amadouer, tenter, en- « dormir cette vigilante ennemie, cette jalouse et « ombrageuse surveillante ; nous en faire un auxi- « liaire et un complice, la mettre de moitié dans nos

« intérêts, la mêler à notre avenir, lui promettre et
« même, s'il est besoin, lui abandonner sa part, mais,
« en somme, l'embaucher dans notre croisade contre
« Byzance, l'enrôler au service de *la grande idée* et,
« sous son drapeau et sous son nom, frayer des voies
« sûres au panhellénisme ! »

Les Grecs ne portent point la passion dans la politique, louables en cela ; ils visent au positif, ils savent le fin des choses.

J'assistai un jour à une séance de la Chambre des députés, à Athènes, où l'on discutait la mise en accusation du cabinet, parce que le ministre des finances était véhémentement soupçonné de concussion et d'empoisonnement, d'empoisonnement en vue de dissimuler la concussion.

Jamais je n'ai vu de réunion plus paisible, vraie réunion de famille. Pas une grosse parole ; tout s'y disait galamment et par euphémismes. Chacun donnait son avis du plus grand sang-froid et écoutait celui des autres, le sourire aux lèvres, en jouant avec une cigarette ou avec un chapelet.

Ce ne sont pas gens dont la tête se monte et qui se déterminent par un autre principe qu'un principe d'intérêt.

Dans cette occurrence, ayant à tirer le meilleur parti d'une révolution qui se trouve faite, sans qu'on sache au juste pourquoi, ils ont fait le calcul que feraient les Italiens, qui, appelés, je suppose, à élire un

roi, le trône devenu vacant, éliraient un archiduc d'Autriche, en vertu de ce raisonnement : un archiduc nous donnera la Vénétie ; un archiduc s'entendra commodément avec Rome.

De même l'on compte à Athènes qu'un prince anglais apportera en dot les îles Ioniennes, peut-être mieux et davantage, en tout cas les capitaux et le crédit dont on a un si pressant besoin, gouvernement et particuliers.

La France a un rôle à part en Grèce et une situation qui ne ressemble en rien à celle de la Russie ou de l'Angleterre. On ne saurait pas raisonnablement lui supposer des vues qui ne s'accordent point avec l'intérêt et les besoins des populations grecques. Le développement de la Grèce et ses progrès ne peuvent faire nul ombrage à sa politique ; au contraire ils la servent, en créant en Orient une puissance qui fasse contre-poids et à l'Angleterre et à la Russie. A quoi la France peut-elle prétendre en Orient ?

Elle ne peut prétendre qu'à une seule chose, à ce qu'aucune atteinte ne soit portée à l'autorité morale qu'elle y exerce depuis Louis XIV, à ce qu'aucun des grands États n'y prenne pied, ne s'y établisse, et n'y avance de telle manière que les conditions de l'équilibre européen en soient altérées.

La France a secouru, aidé, conseillé, soutenu, sauvé

18

On conjecture que, dans l'antiquité, le même espace de terre renfermait de cinq à six millions d'habitants [1].

Ce n'est pas que la population y soit actuellement décroissante. Au contraire, elle augmente.

Quand les Vénitiens prirent possession de la Morée, à la conquête de 1686, le premier recensement (opéré par le provéditeur Jacques Cornari) y constata à peu près 90,000 habitants.

Au traité de Passarowitz (1718), la Morée comptait 200,000 âmes. Au commencement de la guerre de l'indépendance, en 1821, 458,000. En 1828, la population de la Morée retombait à 400,000. Elle est, aujourd'hui de 522,414.

La moyenne annuelle de l'accroissement de la population de toute la Grèce, dans la dernière période quinquennale (1856-1861) a été de 643 sur 100,000 individus [2].

[1] On évaluait la population du Péloponèse, à l'époque de la guerre dite du Péloponèse, à 2,000,000 d'habitants.

Laconie.	500,000
Messénie.	200,000
Arcadie	400,000
Élide	250,000
Achaïe.	250,000
Corinthie	150,000
Argolide	250,000

[2] Sur 100,000 individus, l'accroissement annuel a été :

En Angleterre, de	1,625	individus	de	1821 à 1861.
En Prusse, de. .	1,440	—	de	1822 à 1858.
En Russie, de. .	1,410	—	de	1822 à 1858.
En Autriche, de .	692	—	de	1818 à 1857.
En France, de. .	340	—	de	1826 à 1861.

Voici la population des villes principales, chef-lieux des dix départements :

Dép.	Chefs-lieux.	Habitants.
Attique et Béotie,	Athènes,	41,298
Eubée,	Chalcis,	4,585
Phtiotide et Phocide,	Lamie,	4,685
Acarnanie,	Missolonghi,	6,059
Achaïe et Élide,	Patras,	18,342
Arcadie,	Tripolitza,	7,441
Laconie,	Sparte,	2,024
Argolide,	Nauplie,	6,024
Messénie,	Calamata,	6,292
Cyclades.	Hermopolis.	18,511

Je n'ai pas les lumières suffisantes pour décider s'il est possible de constater encore entre les différentes provinces les caractères particuliers par lesquels elles se distinguaient les unes des autres dans l'antiquité : la vivacité des Athéniens, la pesanteur des Béotiens et des Mégariens, le laconisme des Spartiates, la brutalité des Arcadiens ; mais ce qui malheureusement n'est que trop clair, c'est que, à considérer seulement les trois grandes divisions, la Morée, le Continent et les Iles, l'esprit, les tendances, les intérêts sont opposés.

Exemple : si la présidence de la Chambre des Députés est dévolue, une année, à un membre Moréote,

les Moréotes déduiront de ce hasard un droit imprescriptible ; à eux de fournir éternellement la Chambre d'un président. Les Iles soutiendront de leur côté, à la session suivante, que c'est légalement leur tour. La Grèce Continentale élèvera la même prétention. Les Grecs en sont là [1].

N'a-t-on pas vu, de 1821 à 1832, au moment où la désunion pouvait être la ruine, les Moréotes, les Rouméliotes et les Insulaires se disputer avec fureur le pouvoir, la prépondérance, l'*hégémonie*, comme disaient leurs pères, se déshonorer par des querelles scandaleuses ou s'épuiser par des conflits funestes ?

Il existe encore des dialectes différents, en plus grand nombre et plus variés que dans l'antiquité. On en compte soixante-dix, en y regardant de fort près, bien entendu [2].

Un littérateur grec s'est évertué à produire ce pêle-mêle de jargons dans une farce qu'on dit ingénieuse, mais dont le sel est perdu pour l'hellénisant étranger. C'est la mise en scène de la confusion des langues, à la tour de Babel, ou, si l'on veut, la multiplication indéfinie d'une scène du Pourceaugnac, peut-être une

1 « Un caractère particulier de la Grèce et qui la distingue, je « crois, de toutes les nations du monde, c'est l'inaptitude à toute « grande association politique ou morale. Les Grecs n'eurent ja- « mais l'honneur d'être *un peuple.* » — J. de Maistre.

2 D'après Tournefort, c'est à Paros que l'on parlerait « le plus proprement. »

exagération désordonnée de quelques traits d'Aristophane.

Rien ne serait plus aisé en France qu'une œuvre pareille. Il suffirait de faire baragouiner dans une suite de scènes à tiroir, un Picard, un Champenois, un Gascon, un Normand, un Marseillais, un Auvergnat, etc., abusant chacun de son patois.

Le chiffre de la population, répartie par sexes, offre, en Grèce, le fait rare de la supériorité numérique du sexe masculin sur le sexe féminin. Le rapport du nombre des hommes à celui des femmes est de 51 à 48.

La statistique officielle attribue cette différence aux pénibles travaux que les femmes partagent avec les hommes dans les communes rurales.

« Malheureusement les hommes aiment mieux se « pavaner sur la place du village que de travailler « aux champs : ils y envoient leurs femmes et leurs « filles [1]. »

La population spécifique est de 24 habitants par kilomètre carré.

Ce chiffre, comparativement à la population spéci-

[1] About, page 107.

fique des États les plus riches et les plus civilisés de l'Europe, est faible ; car,

en Belgique elle monte à. . .	153
en Angleterre à.	88
en France à.	68

La rareté de la population hellénique explique suffisamment la raison pour laquelle une grande partie du territoire demeure inculte ; pourquoi l'industrie manque de bras et pourquoi aussi les salaires sont trop élevés, au grand préjudice non-seulement de ceux qui cultivent leurs propriétés à l'aide d'ouvriers salariés ; non-seulement des consommateurs, vu la hausse des prix, mais surtout des entreprises industrielles dont les produits sont consommés hors du pays.

De cette rareté de la population, en Grèce, on peut tirer cette conclusion d'une utilité pratique, que, dans les conditions actuelles de la Grèce, l'application des forces mécaniques à l'industrie, loin de présenter des inconvénients, ne peut qu'être avantageuse, attendu qu'elle ne déplacerait point des ouvriers, mais qu'elle viendrait suppléer au manque de bras.

La population de la Grèce, au point de vue de la diversité des cultes, se répartit ainsi qu'il suit : sur 1,096,810 individus, 1,086,900 appartiennent à la religion grecque, 9,358 aux autres cultes chrétiens, 552 aux cultes non chrétiens.

Le nombre des familles est de 248,919, d'où il suit que chaque famille se compose de 4.40 individus environ.

La totalité des maisons et des constructions habitables s'élève à 225,716, c'est-à-dire que chaque maison contient 4.86 individus.

En France, en 1851, sur une population de 35,789,628 habitants, en comptait 7,384,789 maisons et 9,022,911 ménages. De sorte que chaque maison contenait en moyenne 4.80 personnes et 1.20 ménage; chaque ménage se composait de 3.84 individus.

Dans la Société de statistique de Paris, il a été dernièrement question d'une soi-disant supériorité, en Grèce, du nombre des maisons sur celui des ménages. Quelques honorables membres de cette Société l'ont attribuée à la piraterie et au brigandage qui désolent la Grèce et qui souvent forcent ses habitants à délaisser leurs maisons.

Nous n'avons pas à discuter cette explication, puisque, comme on a pu le voir par les chiffres précédents, le fait qu'on prétendait expliquer n'existe point.

Voici le tableau de la population par professions :

Propriétaires.	16,122
Industriels.	32,801
Agriculteurs.	147,507
Bergers	38,953

Ouvriers.	19,592
Domestiques hommes.	12,651
Domestiques femmes.	7,724
Voituriers, loueurs de chevaux. . .	2,307
Artistes	1,346
Ecclésiastiques	5,102
Petits marchands.	9,452
Négociants en gros.	793
Marins de l'État	510
Marins de la marine marchande. . .	19,303
Employés et fonctionnaires.	3,553
Employés des communes.	5,199
Professeurs.	1,176
Avocats	394
Journalistes	68
Médecins.	398
Pharmaciens	161
Sages-femmes	832
Étudiants garçons.	42,680
— filles	9,035

Il y a en outre une population flottante de quelques milliers de bohémiens nomades. Les Grecs les appellent *Vlaques* (Valaques), figures d'un noir de suie jamais ramonée.

Leur langue, éructation de sons rauques, ne m'a pas paru être la langue valaque. Le vrai parler valaque a l'ampleur, la suavité, le nombre du langage

cicéronien. C'est une des plus belles langues de l'Europe, la fille la plus directe, la plus légitime, la plus pure du latin.

Ces tribus de bohémiens sont d'un pittoresque saisissant ; quelques ânes pour les bagages, quelques douzaines de moutons lâchés dans les bruyères, une grande couverture empuantie, étendue sur des cailloux, pour asseoir ou coucher chaque famille ; les femmes filant du lin, demi-nues, avec de longues nattes qui leur fouettent le dos, des yeux d'une beauté sauvage, d'un luisant diabolique, ébahis, tout grands ouverts ; la physionomie d'une taciturnité sombre ou d'une gaieté avinée.

Les frères, pères et maris, s'il y en a, sont comme on rêve les sorciers. Ce sont des personnages de Callot, généralement campés en des paysages de Salvator Rosa.

Agriculture. — La classe des agriculteurs est la plus nombreuse en Grèce, 147,507. Agriculteurs et bergers forment près du cinquième de la population totale.

Ce nombre excessif de bergers (39,000) prouve la rareté de la population relativement à l'étendue du territoire, dont une grande partie est exclusivement affectée aux pâturages ; tandis que, s'il en était autrement, c'est-à-dire si la population était plus dense, la

classe des bergers proprement dits serait restreinte par la nécessité où la population se trouverait de livrer à la culture une partie des terres désignées aujourd'hui sous le nom de pâtures ou de landes.

C'est l'agriculture qui est l'occupation dominante. C'est elle qui fournit les trois cinquièmes des revenus publics ; c'est-elle encore qui remplit les cadres de l'armée.

Elle rend à l'État plusde services qu'elle n'en reçoit, sans contredit. Elle en est encore à attendre de vrais chemins.

Ceux qui existent sont restés dans l'état où ils devaient être dans les temps héroïques ; et encore, dans ces temps, on pouvait les suivre en char, tandis qu'aujourd'hui, il y a souvent danger à y voyager à cheval.

En beaucoup d'endroits, c'est le lit d'un torrent ou, sur les bords, un sentier indécis, intermittent, hérissé de souches aiguës ; en d'autres, une corniche taillée dans le flanc d'une montagne, voie rudimentaire, incommode, périlleuse, jamais réparée, jamais entretenue, s'en allant par morceaux au moindre ouragan.

Dans plus d'un passage, si deux cavaliers se rencontrent de front, il faut que l'un d'eux recule et cherche quelque encognure où se garer. Pas de cantonniers, pas de fonds affectés à cet important service public.

Il n'y a pas davantage d'administration forestière, au moins visible et agissante. Les montagnes sont

tachetées de clairières noires faites par le feu, quand elles ne sont pas entièrement chauves. Autrefois les arbres avaient une histoire, une généalogie, un culte. Aujourd'hui un berger grec qui a l'onglée brûle tranquillement un arpent de bois pour se chauffer. On dirait que sur cette terre tout est pressé de devenir ruine, les œuvres de la nature aussi bien que celles des hommes [1].

En même temps que les montagnes se déboisent, les sources tarissent. Quelques provinces souffrent incroyablement du manque d'eau. Même dans les villes, on voit, en été, des gens réduits à porter à leurs lèvres des poignées de sable humide pour tromper leur soif [2].

La Grèce, la Morée surtout [3], a un sol propre à toute culture, blé, huile, vin, raisin de Corinthe, soie, coton, lin, tabac, vallonée, fruits de toute espèce. Elle peut nourrir des chevaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons.

Mais les Grecs ne font attention ni au choix de la

[1] Les Turcs et les Vénitiens n'ont pas peu contribué au déboisement. En dix ans qu'elle séjourna à Paros, une armée vénitienne brûla tous les oliviers de l'île.

[2] Cette disette d'eau éprouve cruellement les enfants. Dans l'année 1860, sur 22,154 morts, la moitié de ce nombre comprenait des enfants jusqu'à l'âge de dix ans; tandis qu'en France, en 1854, sur 1,032,557 morts, à peine le tiers de ce chiffre comprenait des enfants au-dessous de dix ans.

[3] En particulier, le territoire de Sicyone, d'Élide, d'une grande partie de la Messénie, de la Laconie et de l'Achaïe.

semence ni au sol ; ils estiment que toute terre est propre à toute production ; ils sèment tout, partout et en même temps ; ils ne savent pas ce que c'est que les jachères ; ils en sont encore à la charrue de Triptolème [1] et aux vieilles recettes d'Hésiode ; ils économisent les labours, ils arrachent le blé à la main, ou le coupent avec des couteaux de poche ; ils le battent au moyen d'animaux, avec de longues perches ou avec des cordes remplies de nœuds.

Les Grecs ne font aucun usage de l'engrais. Le fumier des animaux se met en tas auprès des habitations, où il reste à l'air, jusqu'à ce qu'il se réduise en terreau. La vase des fossés s'amoncelle en pure perte sur les bords. On foule partout aux pieds la marne sans en connaître l'utilité.

Ils vendangent trop tôt et ils saturent leurs vins de résine pour les conserver.

Ils émondent et taillent rarement l'olivier. Ils ont des pressoirs qui procèdent de telle sorte qu'avec un huitième de dépense de plus le propriétaire perd un bon quinzième de son huile.

Ils ne savent retirer que huit livres de soie de cent livres de cocons.

Ils ont si peu de soin de leurs citronniers et de leurs

[1] Deux fourches de bois disposées en forme de croix. Le soc consiste en un morceau de fer sans pointe, attaché avec un clou à la partie inférieure de la charrue ; souvent même le soc est simplement de bois. — La bêche est inconnue.

orangers, que leurs citrons sont petits et âpres, que leurs oranges se gâtent avant la maturité.

Ils laissent le riz pourrir et le lin se sécher.

La principale source de revenu agricole est le raisin dit *de Corinthe.*

Le nom de raisin de Corinthe lui vient du lieu où il se trouvait en plus grande abondance, où peut-être le sol était plus propre à cette production et d'où il se sera répandu dans les autres contrées de la Grèce.

Il n'est pas vrai que cette plante soit indigène de Corinthe; elle n'y était pas connue avant l'année 1600.

Je n'examinerai point la question si cette vigne a dégénéré de la vigne ordinaire par défaut de culture, ou si c'est une espèce particulière. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle forme aujourd'hui une espèce particulière et qu'elle a été apportée en Morée de l'île de Naxos, où maintenant il n'en existe pas un seul pied.

Quoique cette production porte le nom de Corinthe, elle se trouve à peine dans le canton de Corinthe.

Bauhin appelle cette vigne *vitis Corinthia sive apyrena.* Linnée la range dans la classe des vignes vinifères, mais il la distingue aussi avec les caractères de Bauhin.

Cette vigne se cultive basse comme celle de Sicile. Elle s'élève ordinairement à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Le cep est plus gros et plus ligneux que

13.

celui de nos vignes ordinaires, et il pousse des racines plus profondes et, proportionnellement, donne plus de rejetons et de pampres. Ses feuilles sont plus épaisses, plus larges, découpées, et tirant en dessous sur le blanchâtre.

Les grappes sont beaucoup plus petites que celles des raisins ordinaires et à peu près comme celles de la groseille rouge, dont les grains sont les mêmes quant à la grosseur et à la figure. La couleur dans la maturité parfaite est d'un noir purpurin. Ce fruit est doux au goût ; quand il est frais, il a une légère acidité qui le rend très-agréable.

Le raisin de Corinthe se cultive seulement dans la Morée, sur les bords du golfe de Lépante, dans le territoire de Patras, dans l'Élide, dans les îles de Céphalonie, de Zante, de Sainte-Maure.

Le raisin mûrit depuis le 15 juillet jusqu'à la fin du mois d'août. Lorsque la grappe a changé en noir sa couleur purpurine et que la saison est sèche, alors la récolte est excellente. Passé le mois de mai, la pluie est contraire au fruit, et, au mois d'août, elle le fait pourrir tout à fait.

Ce sont les femmes et les enfants qui font la vendange avec de petits couteaux recourbés, et ils mettent le raisin dans des corbeilles pour le transporter à l'aire.

Là, deux ouvriers étendent les grappes sur le sol, en

séparant celles qui sont pourries et gâtées par des insectes qu'on appelle *scatari*.

On tire de la vigne de Corinthe un vin très-vigoureux ; mais il rend si peu qu'il n'est pas avantageux de l'employer à cet usage. D'ailleurs, à ce que l'on dit, ce vin est sujet à s'aigrir au bout d'un an et ne souffre pas le transport.

Au commencement du dix-huitième siècle, la Morée exportait une quantité énorme de tabac. Cette denrée a été remplacée par le raisin de Corinthe : le peu qu'on en cultive aujourd'hui est d'une qualité excellente.

Les races des bœufs, des chevaux, des mulets sont entièrement dégénérées. Elles sont petites, difformes, rabougries, infectées de maladies héréditaires. On ne les croise pas.

En Livadie, on trouve des taureaux, des chevaux et des ânes, grands, hardis, vifs, robustes et bien faits. En prenant des femelles ou, pour mieux dire, en tirant les animaux mêmes de cette province, il serait facile de renouveler et d'améliorer les races.

Les Grecs ne mettent pas de soin à nettoyer leurs bergeries, à tenir propres leurs moutons, dont la laine, jaune et sale, mais longue, soyeuse et douce, égalerait celle des moutons d'Espagne.

Les paysans grecs n'ont pas plus de soin de leurs personnes que de leurs moutons. Ils vivent contrairement à toutes les lois de l'hygiène et dans l'ignorance ou le mépris des premiers éléments de la propreté, couchant pêle-mêle, sur la terre ou sur des planches, en des bouges sans air.

Ils se laissent manger vifs par des insectes de toute espèce. Si le gouvernement grec décrétait un tribut de puces et de punaises, comme fit, en Russie, un Ivan ou un Fédor, les Grecs l'acquitteraient sans peine. C'est par pleins boisseaux qu'ils porteraient ces bêtes-là chez le percepteur.

La mer a beau lécher le seuil de leurs portes [1] ; l'idée ne leur vient pas de se baigner. Ils passent l'été dans leur peau de l'hiver et l'hiver dans leur peau de l'été.

Nul bien-être. On ne trouve dans une habitation de la campagne ni vin, ni viande (même salée), ni volailles, ni œufs, ni légumes.

[1] M. Ampère a dit excellemment :
« La Grèce est presque une île; presque partout elle est cernée « par les flots, et l'on conçoit que ses anciens habitants, qui re- « trouvaient toujours la mer, se soient représenté l'Océan comme « un grand fleuve entourant toute la terre.
« Je ne crois pas qu'il y ait au monde un pays aussi insulaire « que la Grèce; elle se compose en partie d'un archipel et d'une « péninsule; le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes « sinueux. A chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on « rencontre la mer; avec une coquetterie gracieuse, elle vient par- « tout chercher le voyageur, et semble à chaque instant lui dire : « Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle. » — AMPÈRE, *la Grèce, Rome et Dante,* page 9.

Aussi rien n'est laborieux, coûteux et rebutant comme un voyage dans l'intérieur de la Grèce. Force est de traîner avec soi des lits, des fourneaux et autres engins de cuisine.

Les auberges ou khani sont quatre murs de terre, percés de deux ou trois grands trous qui s'appellent indistinctement portes ou fenêtres. Pour plancher le sol, poussière ou boue, suivant l'état de l'atmosphère; au milieu, quelques paires de tables ou d'escabeaux; le long des murs un banc perpétuel sur lequel fument des Grecs en jupon, les pieds à l'air; au fond, sous le toit qui s'abaisse presque à terre, un four, un tonneau de vin résiné, une ample dame-jeanne d'huile, trois ou quatre cases en bois pour le sucre, le sel et les allumettes, etc.; pendent au mur quelques vieux tchibouks taillés, rognés, grattés, luisant de nicotine.

Cette salle unique est à la fois étable, cuisine, vestiaire, réfectoire, dortoir, lavoir, fumoir, etc.

On n'y trouve guère que du café, d'un fort bon goût, il est vrai, mais marécageux et fait à la turque, c'est-à-dire remué par le petit doigt du *cafedgi*.

Le costume des paysans est moins riche que celui des citadins. Une veste blanche, une fustanelle blanche, un caleçon blanc, suppléant aux knémides, en font tous les frais. Leur personne s'échappe à la poitrine, aux jambes et au cou; et, comme ils sont noirs et velus, ils ont l'air d'orangs-outangs habillés en mariées.

S'ils sont pauvres, ils sont stoïques, patients et fiers. On ne rencontre de mendiants ni dans les villes ni dans les campagnes. Ce n'est pas un soulagement médiocre, quand on sort de l'Italie, où l'on a été assassiné de *uno baioccho, uno grosso, signor,*

. . .

Les produits agricoles manufacturés ne méritent guère d'entrer en ligne de compte.

Le beurre répugne à la fois au goût, à la vue et à l'odorat, c'est-à-dire à tous les sens qu'il est susceptible d'affecter.

Le fromage n'est ni piquant, ni gras, mais chargé de sel. Aussi les étrangers qui tiennent au fromage en font-ils venir de Trieste. Un bon fromage est un objet de luxe, une friandise recherchée, presque un cadeau galant à faire aux dames.

Je me souviens d'un brillant diplomate qui, se trouvant à Paris, en congé, envoya un fromage de Brie à une belle Athénienne à laquelle il désirait plaire.

Le fromage reposait sur un pâté de foie gras. Pendant la traversée, le fromage déborda, coula, s'insinua. Recommandé d'une façon particulière au capitaine du paquebot, ce colis arriva à Athènes, en passant par Constantinople ; c'est la règle ; en conséquence, il eut à subir la quarantaine. Au lazaret, la croûte du pâté, incessamment minée par le Brie, finit par s'effondrer. Le tout confondu forma une purée indescriptible dont

la belle Athénienne fut longtemps à démêler la nature, l'origine et l'usage[1].

Le miel de Grèce, notamment celui de l'Hymette, a conservé sa pureté et sa saveur antiques. En cela, il n'y a rien d'étonnant; la terre est presque toujours couverte de thym, de serpolet, de sauge, de romarin, de menthe, de fenouil et de mille autres plantes aromatiques plus fortes et plus piquantes que partout ailleurs.

Le climat et le sol font tout; l'industrie des habitants ne fait rien.

Aussi, malgré la prédominance du *labour* et du *pastour*, malgré ses 147,507 agriculteurs et ses 38,953 bergers, la Grèce reste tributaire de l'étranger pour les céréales, les bestiaux et les bois[2].

[1] Cela me remet en mémoire une autre étourderie des Messageries Impériales. Un homme de lettres français, de passage à Athènes, eut l'idée d'envoyer une mèche de ses cheveux à une Parisienne qui lui était chère :

Ite, comæ, facilem que precor transcurrite pontum.

Cette mèche fut par inadvertance déposée à Malte, retenue au lazaret, et, là, cataloguée sous cette étiquette : *Échantillon de poil de chèvre d'Orient.*

Quand l'homme de lettres vint réclamer ses cheveux, l'administration du lazaret n'arriva pas facilement à comprendre ce qu'il voulait dire.

[2] Au dix-huitième siècle, la Morée seule expédiait annuellement aux îles vénitiennes, vingt-cinq ou trente mille bœufs.

CHAPITRE IX.

Suite de la statistique. — Industrie. — Commerce. — Marine marchande. — Les Grecs voituriers de la Méditerranée. — Du percement de l'isthme de Corinthe. — Ovide. — Finances. — D'un Clichy international.

INDUSTRIE. — M. About a dit en une phrase tout ce qui est à dire sur l'industrie grecque.

« Je repassai dans ma mémoire ce que la Grèce « avait envoyé à l'Exposition de Londres ; je me sou- « vins de la déception que j'avais éprouvée en entrant « dans l'enceinte réservée aux produits de la Grèce, « lorsque j'avais vu du miel dans un pot, des raisins « de Corinthe dans un bocal, un peu d'huile, un peu « de vin, un peu de coton, un peu de garánce, une « poignée de figues, un peu de vallonée, un cube de « marbre et une vitrine où s'étalaient quelques cos- « tumes grecs. »

A la dernière Exposition universelle, seule des États européens, la Grèce a failli n'être pas représentée, le

gouvernement n'ayant pas les fonds nécessaires pour faire face aux dépenses du transport.

L'honneur du pays était en jeu et en péril. Le ministre de l'intérieur [1] le sentit, et, par un miracle d'habileté administrative, en retranchant sur divers articles de son budget, il parvint à préserver la Grèce de cette humiliation publique.

Il n'y a pas en Grèce un kilomètre de chemin de fer. Athènes n'est éclairée au gaz que depuis quelques mois. Le service télégraphique est un peu plus avancé.

Au milieu de l'année dernière, une ligne télégraphique reliait Athènes, Syra, Corinthe, Ægium, Patras. Une seconde allait d'Athènes à Lamia, en passant par Thèbes et Livadie. Une troisième traversait le Péloponèse jusqu'à Tripolitza, se dirigeant sur Sparte et Calamata.

Pour achever le réseau il ne restait qu'à l'étendre à ces deux dernières villes, dans le Sud, et dans le Nord à Chalcis et à Missolonghi.

Commerce. — Les Grecs ont le génie du commerce.

« Aujourd'hui le commerce des blés à Londres se « trouve exclusivement entre les mains des Grecs ; à « Manchester et à Liverpool, tout le commerce des

[1] Ch. Christopoulos.

« manufactures avec l'Orient et même avec les Indes
« se fait par l'entremise des Grecs, et les principales
« maisons de Calcutta sont des maisons grecques.
« Marseille, Trieste, Livourne, Alexandrie, Smyrne,
« Constantinople, Syra, Odessa, Tangarog, sont les
« principales étapes du commerce des Grecs, qui s'é-
« tend jusqu'en Amérique (à New-York, à la Nou-
« velle-Orléans, à Rio-Janeiro) et en Australie.

« Quelques-uns de ces négociants ont des fortunes
« princières. M. Benardakis, établi à Saint-Péters-
« bourg, a, dit-on, une fortune de cent millions de
« francs ; M. Rhally, de Londres, serait deux cents
« fois millionnaire, et M. Sina, aujourd'hui ministre
« de Grèce à Vienne, jouirait d'une rente de huit à
« dix millions, les recettes de plus d'un État secon-
« daire de l'Europe. Une société grecque de naviga-
« tion à vapeur de Liverpool, compte douze bâtiments
« de la force de 6,000 chevaux; une autre société
« grecque, formée à Londres depuis deux ans, pos-
« sède déjà dix bateaux à vapeur de la force de
« 8,000 chevaux[1]. »

Voici un tableau authentique du commerce général de la Grèce avec l'étranger, pendant l'année 1860:

Le commerce général de la Grèce représentait, en 1860, importation et exportation réunies, une valeur

[1] Duvray, *les Grecs modernes*. — Cette brochure, évidemment d'un Grec, est conçue dans le plus sage esprit, pleine de vues judicieuses et de particularités intéressantes.

de 88,118,156 drachmes [1]. Ce chiffre est supérieur de 10,267,592 dr. aux résultats de l'année 1858.

Dans le chiffre indiqué plus haut, l'importation se trouve comprise pour 57,650,727 dr.; et l'exportation pour 30,467,429 dr.

A l'exception de quelques bestiaux et de certains produits de peu d'importance, dont la valeur totale ne va pas au delà d'un million de drachmes, le commerce d'importation et d'exportation de la Grèce se fait par mer.

Dans l'ensemble des importations et des exportations, l'Angleterre occupe, en 1860, ainsi que dans les trois années précédentes, le premier rang; car elle figure, aux entrées et aux sorties, pour la somme de 27,444,432 dr., ce qui fait les 34 centièmes des opérations du commerce général.

Après l'Angleterre vient la Turquie, avec le chiffre de 14,123,267; puis l'Autriche et la France, la première avec 12,012,690 dr., la seconde avec 9,736,556.

Les produits anglais consistent en :

	Drachmes.
Tissus de coton	6,159,507
Fils	2,096,717
Tissus de laine	728,300

[1] Nous rappelons que la drachme vaut 90 centimes.

Charbon de terre	464,789
Fer brut et fer ouvré	978,232
Spiritueux	339,955
Viandes salées	255,254
Sucre	363,080
Peaux brutes.	314,003
Café	247,659

Les produits de Turquie sont :

Céréales	3,137,200
Bestiaux	1,912,155
Bois de toute espèce.	695,341
Viandes salées	583,381
Peaux brutes.	429,836
Fruits.	313,891
Teintures	247,644
Tissus de laine	235,547
Tabac	114,320
Fromage	112,616

Les produits importés d'Autriche sont :

Bois de construction.	1,577,572
Tissus de laine	833,928
Fess (calottes rouges)	515,426
Fer.	313,324
Papier.	272,019
Or et fil d'or	200,487

Riz.	162,127
Beurre.	161,570

Parmi les produits de toute espèce, expédiés de France en Grèce, les plus importants sont :

Sucre	1,271,745
Tissus de laine	1,017,847
Peaux brutes.	459,929
Café	335,814
Farines	325,233
Soieries	316,282
Viandes salées	278,300
Papier.	204,091

De ces quatre États, il a été importé des produits de toute origine pour dr. 40,189,889, chiffre qui constitue les 74 centièmes et demi, ou, en d'autres termes, les 3/4 de toutes les opérations du commerce d'importation de la Grèce.

La Russie ne figure à l'importation que pour une valeur de 4,032,141 dr. La Roumanie pour une valeur de 3,333,031, qui représente uniquement des céréales.

Le lecteur sait déjà que le raisin de Corinthe a la première place dans le tableau des exportations du commerce grec.

En 1860, l'exportation de ce produit s'élevait à 14,106,954 drachmes.

Après le raisin de Corinthe viennent les produits suivants, par ordre d'importance :

Figues.	1,729,422
Cocons.	1,548,158
Vins	1,233,161
Peaux apprêtées	1,124,432
Tabac	883,782

En 1860, 31 décembre, l'effectif de la marine marchande grecque était de 4,070 navires, jaugeant ensemble 263,073 tonneaux et ayant pour équipages 23,842 hommes.

Pendant cette même année, il est entré dans les ports du royaume Hellénique 77,985 navires, jaugeant 2,298,158 tonneaux.

Enfin la navigation entre les divers ports du royaume, c'est-à-dire le cabotage, embrasse, à l'entrée 67,735 navires, et à la sortie 68,842.

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. Ils font voir que les Grecs n'ont pas usurpé la qualification qu'on leur a donnée de *Voituriers de la Méditerranée*.

On ne peut parler de la marine grecque sans faire mention d'un projet qui intéresse dans le plus haut degré son avenir, je veux dire le percement de l'isthme de Corinthe.

Cet isthme forme un obstacle fâcheux à la naviga-

tion : il oblige à un long détour ou impose la nécessité d'un transbordement. Il faut débarquer à Loutraki (quand on vient de Trieste, de Malte ou de Corfou), se transporter en omnibus à Kalamaki, là, se rembarquer de nouveau, pour débarquer encore, quelques heures plus tard, au Pirée.

Ce transbordement est de tradition ancienne, avec cette différence que dans l'antiquité l'omnibus était le navire lui-même, qu'on faisait rouler d'une mer à l'autre, d'un port à l'autre, sur des cylindres de bois.

C'est la route que suivit Ovide allant en exil. Il était parti de Brindes sur un bâtiment appelé *la Minerve*, fin voilier et fort à la mer.

Et patitur fluctus, fert que ad silentia longe
Æquora, nec sævis icta fatiscit aquis.

Le pauvre poëte eut deux mois de nausée dans l'Adriatique. C'était en novembre et en décembre, triste saison pour naviguer en ces parages [1].

Le percement de l'Isthme a été conçu, préparé ou tenté par Démétrius Poliorcète, César, Caligula, Néron, Hérode Atticus [2].

[1] *Tristes*, I, 4 et 10.

[2] Les Vénitiens l'ont essayé à leur tour. On lit dans un ancien voyageur : « N'a-t-on pas vu les Vénitiens y employer le fer et la « poudre?... Il semble que la nature se réserve de temps en temps « certaines entreprises, à la réussite desquelles les particuliers, les « rois et les nations même font des efforts infructueux. »

Il ne reste guère de tracés que des travaux exécutés sous Néron.

Le tracé du canal de Néron se dirige du centre de la plaine de Loutraki au centre de la petite plaine basse qui borde la baie de Kalamaki, traversant une hauteur de 70 mètres, sur une longueur de 1,740 mètres. Des ingénieurs ont relevé douze puits d'épreuve, dont quelques-uns sont creusés jusqu'à plus de dix mètres.

On ne s'explique pas bien pourquoi les anciens, après avoir, à différentes époques, caressé l'idée d'une telle entreprise, y ont renoncé sans retour.

Pausanias attribue ce découragement inexplicable à des considérations d'un ordre surnaturel :

« Celui qui essaya de faire du Péloponèse une île,
« en menant une tranchée à travers l'Isthme, fut obligé
« d'abandonner cette opération. On voit encore l'en-
« droit où il commença à creuser ; mais il ne poussa
« pas l'ouvrage jusqu'au rocher, tant il est difficile de
« violenter la divinité. »

Cette raison arrêtera-t-elle le corps des ponts-et-chaussées grec ? Il est saisi, en ce moment même, d'un plan fort diligemment élaboré par MM. Alexandre Bouvaret, Costi et Lyghonnes.

Nous allons en présenter les données générales et les conclusions.

Le canal aurait 5,950 mètres de longueur, une largeur de 34 mètres, une profondeur de 6 mètres, qui

est jugée suffisante pour les navires de 2,000 à 3,000 tonneaux.

Il s'ouvrirait d'un côté sur la rade de Loutraki, de l'autre sur celle de Kalamaki, qui offrent aux navires, dans les mauvais temps, des abris éprouvés.

La dépense générale est évaluée à la somme de 10,831,055 francs, soit onze millions.

Par l'ouverture du canal de Corinthe, la distance entre tous les ports de la mer Adriatique et ceux de la mer Noire est abrégée de soixante lieues.

La distance entre les ports de la Méditerranée et ceux de la mer Noire est abrégée de trente lieues.

La traversée, en même temps qu'elle sera plus courte, sera plus sûre.

De la sorte, on évitera le Matapan et le Saint-Ange, ces caps de sinistre renom, aussi redoutés de ceux qui naviguent par profession que de ceux qui voyagent pour leur agrément. Un proverbe grec conseille aux gens qui passent par là de ne plus penser à leur famille.

De formidables pointes de rochers s'avancent au large; la côte se relève à pic; le canal entre la Morée et Cérigo est étroit; presque toujours le vent du Nord y fait rage.

Ce n'était pas sans raison que Neptune avait sur ce rivage le plus fameux et le plus riche de ses temples. Nulle part sa puissance n'est plus manifeste, sa pro-

tection plus nécessaire. Non loin de ce temple était l'entrée des Enfers, macabresque allégorie.

Le golfe de Corinthe, au contraire, est à l'abri des vents du Nord et des vents du Midi. Les vents d'Est, les seuls qui pourraient être incommodes, y soufflent très-rarement. Enfin, il abonde en excellents mouillages et en petits ports très-sûrs, Livadostro, S. Germano, Aspra Spitia, Salone, Galaxidi.

Le touriste y trouvera son compte autant que le marchand et le marin. Il naviguera entre deux rivages couverts de grands noms. Il apercevra Lépante, Sicyone, l'Hélicon, le Parnasse, le Cithéron, Delphes, Corinthe, le champ de bataille de Leucopetra, où le cœur de l'ancienne Grèce battit pour la dernière fois, vaste plaine où deux cent mille hommes pourraient s'égorger à l'aise.

Si ce travail s'exécute, la grande route entre l'Orient et l'Occident s'établira par Patras, Corinthe et Syra. Athènes et le Pirée, qui sont un peu en dehors de cette voie, seront arrêtés dans leur accroissement, peut-être menacés de décadence. La vie reviendra dans cette portion de la Roumélie qui borde le golfe et sur les rives de Léchées, aujourd'hui si mornes, autrefois si animées : « Le grand nombre de voitures et de « gens de pied qui fréquentaient le chemin qui mène « à Léchées le rendaient fort incommode pour les « voyageurs [1]. »

[1] Plutarque, *Banquet des Sept sages*.

Quand on délibéra sur le choix d'une capitale de la Grèce, Corinthe fut sacrifiée à Athènes dont le nom avait plus de prestige. Corinthe prendra sa revanche et recouvrera son rang. Elle est en tête du Péloponèse, au débouché de la Roumélie, sur les deux mers. Elle est faite pour être une grande place de commerce, de même qu'elle peut aisément devenir une place de guerre du premier ordre. L'Isthme ouvert, il est à conjecturer qu'elle sera un jour la capitale de la Grèce, en attendant Constantinople, dirait un Grec.

FINANCES. — Les recettes publiques atteignent avec effort à 25 millions de francs. Les dépenses vont sans peine au même chiffre.

La dette dépasse 260 millions. La Grèce est si hors d'état de l'amortir qu'elle ne peut même pas en payer les intérêts. S'il existait une maison de Clichy internationale, il y a longtemps que la Grèce y serait.

Le malheur de ce pays c'est d'être monté sur le pied d'un grandissime royaume, d'avoir le même train que s'il disposait de centaines de millions, uniquement faits pour être gaspillés.

Il s'appelle la *Grèce*, c'est vrai, et noblesse oblige ; mais elle ne saurait obliger à se ruiner.

La Grèce a un luxe législatif, diplomatique, administratif, ecclésiastique, judiciaire, bureaucratique, qui est de l'extravagance pure.

Elle a *sept* ministres, plus de *cent* députés (ancien régime), plus de *soixante* sénateurs, copieusement rétribués les uns et les autres, *dix* préfets, *quarante-neuf* sous-préfets, *vingt-quatre* archevêques ou évêques, *un* aréopage, *trois* cours royales, *dix* tribunaux de première instance, des ambassadeurs, des ministres plénipotentiaires, des consuls, une infinité de généraux, etc.

N'est-ce pas une charge effroyable pour un petit État qui n'égale pas en population et en ressources notre seul département du *Nord?*

Le nouveau régime, quel qu'il doive être, fera bien de tailler et de couper à outrance dans ces superfluités ruineuses. Il ne peut sauver le pays qu'à la condition de proportionner sans délai, sans merci, sans fausse honte, le train de maison à la fortune. S'il n'a pas le courage d'user, en cette voie, de réformes immédiates, âpres, décisives, il arrivera un moment où la banqueroute même ne servira de rien.

CHAPITRE X

Suite de la statistique. — Armée grecque. — Du sous-pied et de la baïonnette en Orient. — Des canons ne supposent pas toujours de la poudre. — Il faut en revenir aux murailles de bois. — Un empereur qui craint le mal de mer. — Système d'avancement dans l'armée grecque. — Du clergé. — Ultramontains et Gallicans en Grèce. — Des très-saints et très-savants moines grecs. — De leur vin blanc et de leurs manuscrits. — Si un prince protestant convient mieux aux Grecs qu'un prince catholique. — Justice. — Instruction publique. — *Desiderata*.

ARMÉE. — L'armée grecque s'élève au chiffre de neuf mille quatre cent quatre-vingt-quatre hommes.

J'ai eu fréquemment l'occasion de lui voir faire l'exercice, non plus au pied du mont Anchesme, comme dans le temps du jeune Anacharsis, mais auprès du ridicule soupirail qui s'appelle *la Prison de Socrate*.

Ce qui m'a frappé, c'est que la langue française entre pour un grand tiers dans le vocabulaire hellénique de l'*école du soldat* et de l'*école du bataillon*. Il paraît par là que notre langue est la langue militaire

par excellence, ce qui ne m'étonne pas. Qu'on prenne nos mots de commandement, qu'on en pèse l'harmonie, et l'on ne balancera pas à reconnaître qu'ils sont vifs, brefs et à la fois éclatants ; que ce sont des abréviations pittoresques ou des onomatopées qui sonnent comme le clairon ou le tambour. Force est au grec ancien de s'avouer vaincu sur ce point.

L'armée grecque est d'un aspect misérable. Heureusement, l'habit ne fait pas le moine. Le soldat, *germanisé* sans goût, est empaqueté en un pantalon et en un justaucorps bleu clair, maigre et étriqué. Il est coiffé d'une casquette noire. A cet accoutrement on a joint le ridicule et la torture du sous-pied, si particulièrement antipathique aux Orientaux. Le talon du soulier, éculé, traîne hors du pantalon et est disgracieusement remorqué à la suite du fantassin.

Les officiers ne se distinguent du soldat que par des écailles de fer-blanc au collet de leur habit. Cet affreux costume ôte aux Grecs ce qu'ils ont de délibéré dans la physionomie et de leste dans la tournure.

De quoi des gens, ainsi habillés contre nature, seraient capables en campagne, c'est ce que j'ignore. Ils n'ont point fait la guerre depuis celle de l'Indépendance, et il serait inhumain de les juger sur une seule expérience, déjà ancienne.

Ils en étaient encore aux vieilles traditions turques. Ils savaient à miracle s'embusquer derrière un rocher, un arbre, un pli de terrain, dans un fossé. Une fois

dans un bon endroit, ils étaient hommes à brûler de la poudre toute une journée et plus ; mais on leur reprochait de ne pas aimer à en venir à la baïonnette et d'être trop lents à se déterminer à un assaut.

On lit dans l'Histoire de la campagne de 1827 :

« Le 6 février, le bateau à vapeur la *Persévérance*,
« armé de pièces du plus fort calibre, étant entré dans
« le Pirée, ouvrit le feu contre le monastère de *Draco*
« et les bâtiments de la *Douane*, où les Turcs s'étaient
« fortifiés et où ils se maintinrent, quoique la brèche
« fût ouverte, parce que les Palikares, *très-braves*
« *derrière un retranchement*, *refusèrent d'y monter*,
« ce qui fit que les deux partis se bornèrent à se ca-
« nonner inutilement pendant trois jours. »

Je me rappelle, à ce propos, avoir entendu raconter par un ancien capitaine grec, témoin oculaire, l'attaque d'Argos par un bataillon français.

Une troupe de Palikares, factieux ou suspects, au nombre de quinze cents, s'était établie dans la caserne de cette ville et prétendait n'en plus sortir.

Le gouvernement pria un général français du corps expéditionnaire de Morée, dont le nom m'échappe, d'aller mettre ces gens à la raison. Le général prit avec lui quatre cents hommes et se dirigea sur Argos.

Les Palikares, postés à toutes les fenêtres, s'attendaient à tirailler une partie du jour. Mais les Français

coururent sus à la baïonnette, enfonçant, escaladant, grimpant.

Mon capitaine était sauté d'un second étage dans la rue.

Il fallait l'entendre décrire cette scène. Il était encore tout transi et tout tremblant de la vue de ces petits troupiers français, allant, à découvert, sous le feu.

« — Monsieur, c'était *phoberon, phoberotaton!* Comment dites-vous cela en français?

« — Effrayant.

« — Eh bien! Monsieur, c'était effrayant, *phoberon, phoberotaton!* J'ai fait pendant dix ans la guerre contre les Turcs. Je n'ai jamais vu chose pareille. »

Je présume volontiers qu'il en serait autrement, et que les capitaines ne sauteraient plus par les fenêtres, aujourd'hui que la Grèce a des règlements militaires copiés sur les nôtres, des écoles militaires calquées sur nos écoles, et qu'elle consacre au budget de la guerre le tiers de ses revenus.

L'armée grecque le présume comme nous. L'affaire batrachomyomachique de Calabaca (Thessalie, 1854), lui a enflé le cœur et lui a donné une idée, probablement juste, de ce qu'elle peut et de ce qu'elle vaut. Aussi n'a-t-elle pas renversé le roi Othon pour d'autre raison que parce que le roi Othon semblait, par sa politique peu guerrière, lui fermer à plaisir le chemin des dangers et de la gloire.

Quant à l'artillerie, qui a principalement fait la

dernière révolution, elle était, en 1848, représentée, à Athènes, par une cinquantaine d'artilleurs et quelques pièces pulmoniques, abritées sous un hangar peint en bleu.

En Grèce, les canons ne supposent pas toujours de la poudre.

Un bâtiment de guerre anglais se présente, une certaine après-midi, dans le port du Pirée, fait les saluts d'usage et attend en vain qu'on les lui rende. Une demi-heure se passe, le rouge monte au visage du commodore; il envoie demander des explications au commandant de la place. Le commandant proteste de son bon vouloir, mais que cela ne suffit pas pour charger des canons: il n'avait pas de poudre. Le commodore fut forcé de lui faire cadeau des gargousses nécessaires pour les salves requises.

L'armée grecque, avons-nous dit, était, en 1861, de 9,484 hommes. Il n'est pas besoin de faire remarquer que dans ce nombre les officiers surabondaient fabuleusement. C'est un trait de mœurs militaires commun à tous les pays qui sont sous une certaine latitude.

Avec le dixième de l'application et de l'argent que le roi Othon a dépensés pour créer une armée douteuse, il eût créé une marine excellente [1].

[1] Dans le tableau statistique de la population que nous avons publié plus haut, les marins de l'Etat figurent pour le chiffre de cinq cents.

Mais il était né dans une contrée méditerranéenne ; jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il n'avait rien su de la mer que par les livres. Appelé par un coup de dé diplomatique à régner sur la Grèce, qui est essentiellement maritime, il ne comprit pas la vocation d'un peuple marin et non soldat ; il ne comprit pas que l'avenir du pays était, comme son passé, dans *les murailles de bois*.

Cependant, tout Allemand qu'il était, avec un peu de réflexion, sans remonter à Thémistocle ni aux guerres médiques, il lui eût été facile d'observer que c'était la flotte et non l'armée qui avait sauvé la Grèce de 1820 à 1827. Il eût appris de tout le monde qu'aucun des généraux grecs, même les plus en renom, si audacieux et si habiles qu'ils fussent en un coup de main, à la tête d'une bande de *guerrilleros* en fustanelle, n'était capable de faire manœuvrer un ou deux bataillons européens sans prêter à rire [1], tandis que certains marins, Miaulis, par exemple, auraient très-bien figuré à la tête d'une escadre anglaise ou française.

Malheureusement le roi Othon n'était pas parvenu à se faire le pied marin ni à s'aguerrir au mal de mer [2] et ses sujets n'ont pu prendre sur eux de le lui pardonner. Ce n'était pas là un des moindres griefs de la nation grecque contre son roi.

[1] Excepté peut-être Karaïskakis.

[2] Cela ne prouve pas toujours. Nelson souffrit extrêmement du mal de mer, le matin de la bataille de Trafalgar.

Si bizarre et si puéril que ce grief puisse paraître, justement parce qu'il est bizarre et puéril, l'observateur doit en tenir grand compte.

Je lis dans une brochure sérieuse, qui est au fond le programme du parti révolutionnaire grec :

« La plus belle, la plus grande des corvettes porte
« orgueilleusement le nom de *Ludovich*, en l'honneur
« du père du roi *qui n'a jamais vu la mer ;* l'unique
« frégate a été baptisée sous le nom de la reine, elle
« se nomme *Amélie*, comme la souveraine qui, certes,
« *n'a pas le pied marin*, mais qui se pique d'être une
« écuyère émérite ; quant au premier des avisos à
« vapeur, on l'appelle *Othon*, comme le roi, c'est-à-
« dire *comme l'homme de toute l'Hellade qui a le*
« *plus souvent le mal de mer...* »

Les anciens Grecs étaient plus indulgents : un historien byzantin conte l'anecdote suivante :

L'empereur Héraclius revenait d'une expédition en Syrie, où il s'était signalé par son courage. Pour rentrer dans Constantinople, sa capitale, il lui fallait, comme chacun sait, traverser le Bosphore. Il fit assez gaiement le reste du chemin ; mais arrivé à la mer, *factum est cor ejus tanquam cera*, et il déclara tout net que rien au monde ne le déciderait à se mettre sur l'eau.

L'embarras des ministres ne fut pas petit. Tourner

la mer Noire, il n'y fallait pas songer ; d'autre part, Sa Majesté ne pouvait pas finir son règne sur le bord, comme ce paysan qui attendait que la rivière eût passé.

Le cas était aussi pressant que nouveau. Le préfet de Constantinople s'en tira en se souvenant de la manière dont Annibal s'y était pris pour faire passer le Rhône à ses éléphants. Un Tite-Live à la main, il fit établir un pont de bateaux sur le Bosphore, puis planchéier ce pont, puis sabler ce plancher, puis munir le tout de hauts et puissants parapets, puis garnir les parapets de tentures et de branches d'arbres ; il n'y avait pas un coin de la mer qui fût visible. Cela formait une perspective champêtre des plus engageantes.

A cette vue, l'empereur, tout réconforté, monta sur son cheval et procéda à son entrée triomphale dans Constantinople.

Pour en finir avec l'armée grecque, remarquons encore qu'en trente ans de règne le roi Othon n'a pas eu le bonheur de mettre la main, une seule fois, sur un ministre de la guerre qui fût un organisateur consciencieux, intelligent, sévère, qui eût à cœur d'établir une exacte discipline, de faire prévaloir l'esprit d'ordre, de former une armée vigoureuse et pleine de séve dans ses proportions exiguës, une armée d'un bon exemple à l'intérieur et capable, en cas de guerre, de rendre des services réels au pays.

La plupart des ministres n'ont eu d'autre pensée que de se ménager des créatures par une sophistique manipulation de l'avancement [1], ou d'amuser les loisirs du soldat par de fantasques changements à l'uniforme.

Le Clergé. — Le clergé ne forme pas un corps dans l'État. Il ne se distingue du reste des citoyens ni par des tendances, ni par des dispositions, ni par des habitudes particulières. Il se tient très-évangéliquement en dehors des intérêts et des passions politiques.

Pas de divisions ni de controverses. Pendant un temps, il s'est bien vu, au sein de l'Église hellénique, quelque chose qui rappelait de loin nos Ultramontains et nos Gallicans. Un parti disputait en faveur de l'autonomie, un autre en faveur de l'unité. Mais cette ébullition théologique a été toute à la surface et de courte durée. Il s'agissait au fond d'infiniment petites différences, les unionistes et les sécessionnistes reli-

[1] En fait d'avancement, le lecteur a déjà rencontré un barbier qui prétend aux épaulettes de chef de bataillon, et Bibissi qui offre de faire sa paix avec la société, moyennant un grade dans l'armée.

On lit dans la brochure, *Un roi par la Grâce de Dieu* :

« Les brigands les plus célèbres, Méréditis, Mégas, Cataracktias « et tant d'autres, ont été amnistiés, puis décorés et nommés offi- « ciers de l'armée irrégulière : on les invite aux fêtes et aux dîners « de la cour. »

gieux de ce pays-là étant, les uns et les autres, hors de l'unité.

Le clergé hellénique est peu instruit [1]. Récemment un journal officiel grec, dans un examen raisonné de la situation intellectuelle et morale des séminaires, faisait cet aveu :

« Personne n'oserait nier l'état de stagnation, pour ainsi dire, dans lequel se trouve chez nous l'enseignement religieux et le peu de sollicitude qui s'y attache. Des écoles ont été établies pour préparer convenablement, par des études théologiques, les jeunes gens destinés à embrasser la carrière ecclésiastique et mettre à même ceux qui en sortent de devenir les pères spirituels et les guides du peuple. Malheureusement ce but rencontre des obstacles presque invincibles, consistant dans *l'âge trop précoce de ceux qui obtiennent leurs certificats de sortie, dans l'incertitude et l'insuffisance des allocations de notre clergé.*

« La majorité des élèves de nos écoles de théologie y entrent dès l'âge le plus tendre et, au bout de quatre ou cinq ans, c'est-à-dire à vingt ou vingt et un ans, en sortent à peine en état de remplir les premiers de-

[1] Pour ne signaler qu'un point, le clergé grec, en général, n'entend pas le grec ancien ; et comme les Evangiles qu'il prend pour fondement de ses instructions et homélies sont écrits en grec ancien, il résulte de cette blâmable ignorance des inconvénients sur lesquels je n'insisterai pas, mais que l'on devine.

voirs du ministère ecclésiastique, et obligés d'attendre quatre ou cinq autres années avant d'acquérir l'âge légal exigé pour être ordonnés simples diacres. Or il en est bien peu d'entre eux, même parmi les plus dignes d'arriver à ce premier degré hiérarchique, qui osent affronter les privations qui les attendent dans ce laps de temps, dans cette espèce de stage religieux. »

De là, il résulte que la plupart des membres du clergé grec ne s'élèvent pas au-dessus des derniers rangs de la société, et que, plus celle-ci fait de progrès, plus elle avance en instruction, moins la religion gagne en respect et moins ses ministres gagnent en considération.

Deux choses essentielles sont donc à exiger pour former des prêtres instruits et vertueux, capables d'aller répandre l'enseignement religieux et moral parmi le peuple, dans les villes, les villages et les simples bourgades, et de devenir ainsi de véritables pasteurs des âmes.

Nous mettons en première ligne la réforme des statuts organiques des écoles religieuses, afin qu'après des études suffisantes, les séminaristes revêtent, dès leur sortie, le caractère de diacre ou de prêtre.

La seconde condition est d'assurer l'avenir de cette carrière au moyen de ressources déterminées et stables.

Adopter pour le clergé grec, actuellement payé par les paroisses, le système d'un traitement fixe, entraî-

nerait, sans doute, de fortes dépenses. Nous pensons néanmoins qu'on pourrait en décharger complétement le trésor public par une gestion mieux entendue des biens et des revenus considérables des couvents maintenus, et par une disposition plus avantageuse des monastères dissous.

Il existe encore une autre cause de cette situation arriérée du clergé grec ; elle consiste dans le défaut d'attention apportée au choix des sujets qui embrassent la carrière ecclésiastique.

Beaucoup d'entre eux, connaissant à peine les premiers éléments de la lecture et ne présentant, en conséquence, aucune des garanties de l'instruction et des qualités chrétiennes indispensables à leur état, reçoivent cependant l'ordination pour l'exercice de fonctions d'un accomplissement aussi difficile.

Nous admettons que, dans ces choix, la rareté des aptitudes soit, peut-être, une raison en quelque sorte forcée de s'y soumettre, en présence de nécessités urgentes ; il ne serait toutefois pas impossible d'en faire de meilleurs, de les astreindre à des conditions plus étendues, conformément aux statuts, et non de leur accorder l'ordination sans examen, et, pour ainsi dire, à discrétion.

La question du clergé est, à notre avis, une des plus sérieuses sous le rapport moral et social ; il est donc temps d'aviser à le mettre au niveau du développe-

ment intellectuel vers lequel tendent toutes les classes de la société hellénique.

L'Église hellénique comprend un Saint-Synode, autorité centrale, vingt-quatre archevêques ou évêques, environ trois mille prêtres, un millier de moines.

Ces moines passent leur temps aux champs, travaillant de leurs mains ou surveillant leurs ouvriers. Ils apprennent aux enfants un peu de religion et de lettres profanes; ils mettent au service du voisinage quelques recettes de médecine vulgaire. Ne leur demandez ni méditation ni étude; ne cherchez point parmi eux de physionomie ascétique, amaigrie par les fatigues de l'esprit, les travaux de la pénitence ou les ardeurs de l'amour divin. Ce sont des hommes pleins de santé, solides et placides, ne différant des paysans, au milieu desquels ils vivent, que par un costume plus grave ou un air de dignité que leur donnent le sentiment de leur caractère et celui de leur fortune temporelle.

On s'explique fort bien que les quêteurs de manuscrits rencontrent des résistances et des difficultés, quand ils essaient de pénétrer dans les bibliothèques des couvents orientaux. On aurait tort d'y voir de la jalousie, de l'ombrage, une sorte d'avarice. Rien de plus hospitalier que ces excellents Pères; mais, s'ils vous invitent avec cordialité à goûter leur vin blanc,

ils éprouvent une honte et un embarras pardonnables à faire l'aveu de leur ignorance et de leur dédain pour les lettres. Ils n'entendent rien à cela et n'en ont point de souci. Ils sont gens à laisser une chatte faire tranquillement ses petits sur un manuscrit précieux. Ce qui n'empêche pas les campagnards de leur donner à la fois *du très-saint et du très-savant.*

La dépendance extrême dans laquelle est l'Église grecque vis-à-vis de l'État, est on ne peut plus commode pour ce dernier. Mais elle stérilise l'intelligence et le cœur du clergé, elle le glace, elle lui ôte toute initiative et tout élan; elle le rend impuissant aux grandes œuvres de l'éloquence et de la science, non moins qu'aux grandes œuvres de la charité.

En ces derniers temps, les journaux anglais, le *Times* en tête, se sont efforcés de faire prévaloir dans le monde l'idée qu'un roi catholique n'était pas possible en Grèce; qu'entre ce pays et un prince catholique il y avait une incompatibilité absolue [1].

[1] Le roi Othon était catholique. Parmi tant de griefs dirigés contre lui, fondés ou chimériques, pas un, que je sache, n'est tiré de sa religion.

La suppression des monastères, dont on fit tant de bruit à une époque, a eu lieu pendant sa minorité et sur les conseils du clergé grec, en particulier du célèbre Pharmakidis, orthodoxe non dou-

D'après eux, ce serait chose dont on ne pourrait douter. De la sorte, les candidatures se trouveraient réduites, les grecques étant exclues, aux seules candidatures luthériennes, calvinistes, zwingliennes, etc.

Or, la vérité est qu'il y a en Grèce des catholiques, peu il est vrai (le centième de la population environ); mais enfin il y en a, Grecs autochthones, catholiques de temps immémorial, tolérés depuis des siècles et vivant en bonne intelligence avec leurs compatriotes schismatiques, tandis qu'il n'y a pas *un seul* Grec protestant.

La vérité est que les protestants, qui ont essayé de colporter des bibles ou d'ouvrir des écoles évangéliques, ont tous et toujours eu des démêlés avec la population ou avec les parquets.

Madame Agénor de Gasparin a rapporté au long les tribulations, mésaventures et disgrâces de MM. King, Buell et Kork, de mesdames Lowndes et Waldo.

Ajoutons qu'entre les protestants et les grecs, les dissidences dogmatiques sont plus nombreuses et plus graves qu'entre les catholiques et les grecs.

Les Grecs sont tolérants, non parce que la Charte le prescrit, mais d'esprit et d'humeur.

teux. Elle a été mise à exécution par un ministre grec, M. Tricoupi.
Ce témoignage est dû au roi Othon qu'il ne s'est opposé à aucune mesure ayant pour but l'amélioration matérielle ou intellectuelle du clergé grec.

L'auteur des *Grecs modernes* signale ce fait significatif :

« Dernièrement, toute la population grecque de l'île de Corfou suivait le convoi funèbre de l'évêque catholique de cette île, et le Grec *schismatique* qui prononça l'oraison funèbre du défunt termina son discours par ces mots ; « Et vous, ministres du culte catholi-
« que, lorsque vous annoncerez à Rome la mort de
« cet homme de bien, faites-y aussi connaître combien
« nous respectons la vertu, quel que soit l'habit dont
« elle se couvre. »

Il n'arrive guère aux Grecs de se départir de cette tolérance qu'envers les juifs, encore par boutades et une fois l'an.

A Pâques, ils promènent dans Athènes, et, après cette promenade, ils brûlent l'effigie d'un juif.

C'est de l'année 1820 que date l'habitude de cette odieuse et barbare scène de carnaval.

En 1820, paraît-il, les juifs de Constantinople s'associèrent à la populace musulmane pour traîner dans les rues de la ville le corps du patriarche Grégoire. De là des représailles.

A Pâques de 1847, comme M. de Rothschild se trouvait à Athènes, et que c'est un personnage fort à ménager, surtout pour un gouvernement qui est toujours au lendemain ou à la veille d'un emprunt, la police, par égard pour un tel hôte, s'empressa d'interdire la fête accoutumée. Les Athéniens exaspérés

brisèrent les vitres d'un juif portugais qui s'appelait Pacifico.

Ces vitres brisées ont fait un beau bruit dans l'histoire de notre temps.

JUSTICE. — Ce que l'organisation de la justice a de plus frappant, en Grèce, c'est que la Cour de cassation s'appelle l'Aréopage, nouvelle preuve du penchant des Grecs à abuser des grandes locutions historiques.

Nonobstant, il est doux d'écrire sur ses cartes de visite : *Conseiller à l'Aréopage.*

La magistrature, tant l'assise que la debout, est amovible. Les choses n'en vont ni mieux ni pis qu'ailleurs ; les procès n'en sont ni plus longs ni plus aléatoires.

En considération, la magistrature ne vient qu'après l'enseignement, l'armée, la politique, l'administration, les finances, etc.

Tout le monde peut être avocat. Pour être admis à défendre ou à dévorer la veuve et l'orphelin, il suffit de justifier qu'on a été, pendant un an, au service d'un avocat.

Diplômes et stage se réduisent à cette condition, qui serait dérisoire, n'eût-on pas mille facilités de l'éluder.

Aussi ne fait-il pas bon plaider en Grèce; mais où fait-il bon plaider?

La première colonie de l'École française d'Athènes (promotion de 1846) a fait l'expérience de la magistrature grecque, presque à tous les ressorts et à tous les degrés.

Il s'agissait d'un rien, de moins que rien.

Un jour, un huissier hellénique remet à notre concierge un papier, écrit dans le style de la basoche grecque, et dont le plus habile de nous ne comprit pas une syllabe.

Ce chiffon de papier indéchiffrable était bel et bien une saisie opérée sur les appointements de notre maître d'hôtel.

Comme personne ne s'en doutait, le maître d'hôtel fut payé selon l'usage, au terme et au prix ordinaires. De là recours du créancier contre tous les membres de l'École, collectivement et solidairement, premier procès; contre tous les membres de l'École individuellement, second procès; contre notre économe, jugé responsable, troisième procès; contre notre Directeur, jugé plus responsable encore, quatrième procès.

Chaque mercredi, pendant six mois consécutifs, nous eûmes à disputer de notre bonne foi devant le juge de paix, devant le tribunal de première instance, etc.; on ne nous fit grâce que de l'Aréopage, justement du tribunal que nous désirions le plus de connaître.

En somme, cela était moins déplaisant que le lec-

teur français ne se le figure ; car on pouvait fumer à l'audience, et, si elle se prolongeait, se faire apporter des glaces, du café, des confitures, de la limonade.

Notre avocat était un ancien garde-des-sceaux, éloquent pour le moins autant que Démosthènes, et prêt à jurer de notre innocence par les morts de Marathon. Quant aux avocats de la partie adverse, lorsqu'ils se permettaient des hors-d'œuvre et des échappées oratoires que la matière ne réclamait point, lorsqu'ils protestaient, par exemple, que M. Guizot nous avait envoyés en Grèce tout exprès pour y détruire la Charte de 1843 et convertir le pays au catholicisme, il nous suffisait de remuer nos cannes pour leur couper la parole. Rien de plus commode, et nous en abusions.

Néanmoins, cette facétie judiciaire dura six mois, comme je l'ai dit plus haut, et il ne fallut rien moins que la souveraine intervention de la diplomatie pour y mettre fin.

Instruction publique. — Ici le progrès est surprenant, et ce petit royaume, né depuis si peu, parti de si bas, mérite d'être offert comme un modèle, même à de grands États.

Laissons parler les chiffres.

L'instruction supérieure est représentée par une Université ou réunion des Facultés de droit, de théo-

logie, des lettres, de médecine, et d'une école de pharmacie.

L'Université est sans contredit le premier corps de l'État[1]. Elle a le privilége de nommer un député ; elle renferme dans son sein des députés, des sénateurs, un grand nombre d'anciens ministres.

D'après le dernier tableau officiel, les cours de l'Université d'Athènes étaient suivis par 590 élèves, dont 355 régnicoles et 235 appartenant à des familles grecques établies hors du royaume.

Ces élèves étaient répartis ainsi qu'il suit :

Théologie.	22
Droit	219
Médecine.	221
Lettres.	79
Pharmacie.	49

Les professeurs sont au nombre de 42, plus un professeur de langues orientales.

L'instruction secondaire comprend : 1° des *gymnases*, qui sont nos lycées impériaux ; 2° des écoles dites

[1] Depuis la révolution, les élèves de l'Université ont réclamé à leur tour (en prenant la précaution de l'exercer d'abord), le droit électoral. Après avoir nommé un député pour leur compte, ils ont signifié au gouvernement grec que les écoles étant un des grands corps de l'Etat devaient être représentées à l'Assemblée nationale.

L'élection du député des étudiants, dont le doyen n'a pas dix-huit ans, a été validée par l'Assemblée, après une discussion assez vive, dans la séance du 16 janvier dernier.

helléniques, où l'étude du grec ancien complète les programmes de l'instruction primaire.

C'est là un avantage inestimable et dont la Grèce est seule à jouir. Des gens du peuple peuvent lire couramment Xénophon et Plutarque, dont le texte est accessible à un si petit nombre d'élus dans le reste de l'Europe.

Le latin est peu goûté des Grecs. Ils sont absolument réfractaires à l'allemand et à l'anglais. Beaucoup savent l'italien; presque tous le français.

Les écoles *helléniques* sont au nombre de 93. Elles comptent 165 professeurs et 4,992 élèves.

Il y a 11 gymnases, dont 7 publics, 3 privés et 1 ecclésiastique. Ils comptent 67 professeurs ou maîtres et 1,182 élèves.

L'instruction primaire est obligatoire en Grèce. Chaque enfant est tenu, jusqu'à l'âge de douze ans, de suivre les cours des écoles primaires, s'il ne prouve pas qu'il possède, avant cet âge, les connaissances qu'on y enseigne.

Les écoles primaires comptent 795 maîtres et 51,597 élèves.

A cette liste, il est nécessaire d'ajouter : 1° une école militaire, dépendant du ministère de la guerre, et qui a un personnel de 25 professeurs ou maîtres, de 75 élèves; 2° une école polytechnique, régie par le ministère de l'intérieur, et qui a 14 professeurs et 486 élèves; 3° une école d'agriculture, qui relève éga-

lement du ministère de l'intérieur, et qui a 5 professeurs et 30 élèves.

Les écoles grecques réunies présentent le total considérable de 1,114 professeurs ou maîtres, et de 58,952 élèves.

En parcourant ce tableau succinct, le lecteur sera frappé assurément de la prédominance presque exclusive des études littéraires sur les autres. Pas de Faculté des sciences dans l'Université, pas d'école des arts et métiers, pas d'école de commerce, sauf une seule à Syra, pas de Conservatoire de musique. L'enseignement est évidemment réglé de façon à favoriser, à activer, à surexciter les aspirations déjà excessives des Grecs vers les carrières libérales. Avocats, médecins, hommes de lettres, la race grecque tend à s'absorber, à s'abîmer dans ces trois professions. Ce n'est plus de ce siècle : une société moderne doit reposer sur une base plus large que le grec et le latin.

Une telle constitution de l'enseignement n'offre pas seulement de regrettables lacunes; elle présente des dangers qui se déclarent déjà par de pernicieux effets, et qui iront s'aggravant, si l'on n'y apporte un prompt remède.

Le gouvernement du roi Othon, qu'on est trop disposé à taxer d'imprévoyance et de courte vue, avait senti ces dangers, prévu ces conséquences.

Dans un rapport de M. Ch. Christopoulos, ministre de l'instruction publique en 1857, je lis ces considérations si dignes de remarque :

« Les écoles helléniques et les gymnases, tels qu'ils « sont organisés chez nous, ont presque exclusive- « ment en vue les connaissances classiques. Pourtant « ces connaissances, pour l'acquisition desquelles il « faut employer beaucoup de temps et beaucoup d'ar- « gent, sont loin d'être indispensables à ceux qui n'ont « point l'intention de devenir professeurs, médecins, « jurisconsultes ou fonctionnaires publics, mais qui « préfèrent, pour divers motifs, embrasser les profes- « sions, non moins utiles à la société, de l'industriel, « de l'agriculteur, du marin, du commerçant...

« Par la formation d'écoles pratiques qui contri- « bueraient au développement et à la multiplication « des établissements spéciaux de l'agriculture, des « arts et du commerce, serait admirablement complété « tout notre système d'instruction. Ainsi d'abord « l'instruction primaire, cette nourriture intellectuelle « de l'homme, obligatoire pour tous, est accordée sans « exception et gratuitement. Des écoles primaires « les enfants sortent sachant bien lire, bien écrire, « bien compter. Alors, s'ils ont besoin de l'emploi « immédiat de leurs mains pour gagner leur vie, ils se « livrent par nécessité à des travaux manuels; mais « s'ils peuvent consacrer encore quelques années à

« l'étude, ils entreront dans les écoles *usuelles*, d'où,
« mieux préparés, ils passeront dans les établisse-
« ments spéciaux des arts et du commerce. »

On le voit, le mal était sondé d'une main sûre, le moyen de guérison indiqué avec prévoyance.

Mon dessein n'a pas été, en traçant cette rapide esquisse de statistique, de développer l'organisme social et politique de la Grèce, ni d'énumérer tous ses éléments de force et toutes ses causes de dénûment. Je renvoie aux livres spéciaux le lecteur qui me trouvera trop avare de détails économiques. J'ai voulu simplement signaler quelques-uns des *desiderata* les plus frappants, quelques-uns des objets qui sollicitent avec le plus d'empire et le plus d'instance l'attention du nouvel ordre de choses qui naîtra de la dernière révolution, et qui, pour l'heure, est encore dans les futurs contingents.

Voici, en raccourci, le programme des réformes qui me paraissent ne pouvoir être remises sans grave préjudice :

Donner des routes à l'agriculture, la défendre contre le brigandage de l'usure par l'organisation du crédit agricole ; instituer une administration forestière qui sache reboiser les montagnes, au moins préserver le peu d'arbres qui subsistent ; encourager, activer la

production et cesser à la fin d'être tributaire de l'étranger, au moins pour le bois et les céréales; créer les cadres d'une bonne armée, donner plus de soin encore à la gendarmerie; tirer la marine militaire de son néant, le clergé de sa torpeur et de son inutilité, relever la magistrature en la croyant capable d'indépendance; licencier une partie de ce grand état-major politique et administratif qui surmène le budget; s'acquérir du crédit en Europe par une probe gestion financière et par de courageuses économies; enfin, rétablir l'équilibre dans le développement des forces intellectuelles de la nation.

N'y a-t-il pas là de quoi occuper, pendant de longues années, l'activité d'un gouvernement doué d'intelligence et animé de patriotisme?

CHAPITRE XI

Les partis en Grèce. — Parti russe. — Parti anglais. — Parti français. — Parti bavarois.

Il y a trois partis dans la Grèce actuelle, comme dans la Grèce ancienne, à certaines époques, il y avait celui des Romains, celui des Macédoniens, celui des rois d'Égypte et de Syrie. Dans l'immuable Orient, les noms changent, les choses non.

Ces partis s'appellent aujourd'hui parti russe, parti anglais, parti français ou *moschomanga*. Il ne serait pas juste d'y voir la preuve d'une basse et lâche disposition des âmes [1]. La Grèce est petite, faible, in-

[1] « Les vues des hommes que les intérêts et les circonstances « du présent ont pu réunir dans des projets souvent éphémères, tel « que celui d'élever en Grèce un trône et de l'offrir à un prince des « dynasties européennes, n'ont eu pour but constant et invariable « que l'affranchissement de la nation, sa liberté, son indépendance; « et dans ce but ces vues étaient et sont conformes aux vœux du « peuple.

« *Toute autre vue qui tendrait à placer la nation grecque sous*

complète, dénuée. Le patriotisme y consiste à ménager à son pays un protecteur bienveillant, efficace, désintéressé. Quelle est celle des trois puissances, Russie, Angleterre, France, qui réunit le plus manifestement, et dans le plus haut degré, ces trois conditions? Là est le problème; et c'est sur ce point que les Grecs controversent et se partagent depuis plus de quarante ans, c'est-à-dire depuis la première heure de leur insurrection contre la Porte.

Le parti russe, il faut l'avouer, a le prestige de l'ancienneté. Il est né le 29 mai 1453, le jour même de la chute de Constantinople, le jour et l'heure où, dans toutes les églises grecques, selon la légende, les madones se prirent à pleurer. Il est peut-être né plus tôt; mais je néglige les origines obscures et les particularités par trop archéologiques.

Depuis le 29 mai 1453, la Russie s'est intéressée sincèrement aux affaires de la Grèce, selon les uns; selon les autres, elle a effrontément spéculé dessus.

A partir de Pierre le Grand, cet intérêt est devenu plus sensible ou cette spéculation plus marquée, parce

« *une dépendance politique quelconque, par cela même qu'elle est* « *hautement réprouvée par le peuple, ne pourra jamais prévaloir* « *dans la pensée d'aucun Grec, encore moins dans les conseils d'une* « *réunion de Grecs, qui se donnerait le nom de parti et qui se croi-* « *rait fort de l'assentiment national.* » (Lettre de Capo-d'Istria à M. Willmot-Horton, 15 octobre 1827.)

que le grand destin de la Russie commençait et que le grand destin de l'Empire ottoman finissait.

Un Jésuite français, chef de la mission de Salonique, écrivait en 1716 : « Les Grecs sont persuadés « que le Czar les affranchira un jour de la domination « des Turcs [1]. »

Le même atteste que, pendant la guerre de 1711, les Grecs ont été persécutés par les Turcs comme partisans du Czar.

Pierre le Grand avait élaboré divers plans pour faire soulever les Grecs.

Élisabeth soudoya le clergé grec, combla de dons les églises et les couvents, favorisa l'émigration grecque, envoya à plusieurs reprises des émissaires en Grèce.

En 1765, l'évêque du Montenegro prédisait que le moment était venu où les Grecs allaient être délivrés des Turcs par la Russie.

Pendant la guerre de 1773, l'intervention fut directe.

Depuis longtemps les Russes annonçaient une flotte aux Grecs qu'ils avaient compromis avec éclat. Cette

[1] Cette idée d'affranchir la Grèce est une idée catholique et italienne. Il n'y a pas un poëte italien du quinzième et du seizième siècle qui n'ait fait un appel pressant à la Papauté et à l'Europe chrétienne en faveur de l'infortunée martyre. Un cri de pitié et d'indignation s'est perpétué, et jamais l'espérance, qui devait se réaliser au dix-neuvième siècle, ne s'est éteinte en Italie.

armada, qui fut sifflée sur les côtes d'Angleterre, parut enfin.

Les chefs grecs se concertent avec l'amiral russe. On arrête un plan d'une simplicité audacieuse : les vaisseaux russes se porteront dans le golfe de Lépante, pendant que des partis grecs garderont l'isthme, afin de couper par terre et par mer le passage aux Albanais.

Le lendemain, Orlow démasque son ineptie ou sa trahison. Manquant aux engagements pris, il canonne dérisoirement Modon, Coron et Navarin. Il pensait à la Crimée, et pour opérer une diversion dans un intérêt militaire, il jouait la vie de tout un peuple.

On n'accusera pas les Grecs de tiédeur ou de lâcheté, puisque, avec leur aide, Morosini avait conquis, en peu de semaines, tout le Péloponèse.

Les philosophes célébrèrent Catherine. On composa des poëmes sur l'affaire de Tchesmé. Les cris des malheureux Grecs se perdirent dans cette gloire souillée et vaine.

Jusqu'à la paix, la flotte russe tint l'Archipel. Se souvint-on de la Grèce séduite et délaissée ? On exerça la presse dans les Cyclades pour recruter les équipages russes, décimés par l'intempérance plutôt que par le feu.

Le souvenir de ce guet-apens détestable est resté dans les chants populaires de la Grèce, notamment dans le poëme la *Roumélie et l'Étranger*.

Il en a été toujours ainsi dans les relations politiques de la Grèce et de la Russie. C'est toujours la même lugubre histoire, les mêmes prémisses et la même conclusion, le même jeu inhumain, la même tactique égoïste et perfide, la Grèce sollicitée, enhardie, compromise, finalement abandonnée, portant tout le poids des vengeances, et la Russie bénéficiant de la diversion.

Mais passons, et, sans récriminer, demandons-nous si la Russie offre les garanties qu'on est en droit d'exiger d'un protecteur véritable.

Il tombe sous le sens du moins clairvoyant que la politique traditionnelle que l'on prête aux Czars, non sans quelque apparence, s'accommoderait mal d'une Grèce puissante, accrue, riche, ayant du crédit et de solides alliances en Europe. Il semble que cette politique trouverait mieux son compte dans une Grèce qui, faible, désunie et précaire, lui serait pour certains desseins un obstacle méprisable ou un instrument docile.

Le cas échéant, le grand spectacle de l'orthodoxie triomphante des bords de la Néva au cap Saint-Ange, serait peut-être pour les patriotes grecs une *consolation* insuffisante de la nationalité perdue ou vassale.

La Russie a beau se prévaloir de la *communauté de* foi religieuse, s'acheter des adhérents parmi les membres du clergé séculier, surtout parmi les moines; combler de chasubles, d'ostensoirs, de calices et d'i-

mages toutes les églises et chapelles grecques ; le parti russe est mort en Grèce ; il y est mort du jour où l'on a su d'une manière formelle ce qu'il n'était pas malaisé de deviner, que le Czar dépenserait son dernier homme et son dernier rouble, plutôt que de laisser se former une Grèce capable d'une vie forte et vraiment indépendante [1].

Rien de plus logique ni de plus naturel. La Russie est en ce monde pour faire les affaires du slavisme, qui sont les siennes, et non celles de l'hellénisme, qui est son concurrent.

Il suffit d'avoir quelques notions élémentaires d'histoire et de savoir grossièrement la géographie pour reconnaître que l'Angleterre n'a pas moins que la Russie un net et direct intérêt à tenir la Grèce dans un irrémédiable état de débilité, « à la laisser languir dans une éternelle enfance. » Raisons maritimes, raisons commerciales, raisons politiques, tout concourt, tout conspire à lui en faire une loi. Il faut rendre à l'Angleterre la justice qu'elle n'a jamais cessé de conformer ses actes et ses paroles aux né-

[1] « Cette condamnation solennelle de la nationalité grecque de la part de celui-là même qu'on croyait l'ami et le protecteur de la Grèce, a fait naître dans les cœurs des patriotes grecs une haine implacable qui durera, les Russes peuvent en être sûrs, autant que leur lâche et fallacieuse politique. » (*Coup d'œil sur la Grèce*, par un Philhellène. — Dentu, 1862.)

cessités égoïstes de la politique que lui tracent ses implacables intérêts.

Il n'y a jamais eu d'hypocrisie dans son fait. On peut l'accuser de tout, excepté de cela. Elle a toujours employé, vis-à-vis de la Grèce, une autorité impérieuse, souvent des menaces indignes, quelquefois des rigueurs outrées.

Elle n'a jamais su ce que c'était que les ménagements envers ce petit peuple et son petit roi. A la moindre faute, sous le plus innocent prétexte, le cabinet britannique, dans des notes terribles, flagellait et ministres responsables et majesté inviolable ; et il était rare que ces virulentes remontrances ne fussent point apportées au Pirée par quelques vaisseaux de 90. Ces insultes, souvent gratuites, à l'amour-propre d'un peuple, d'autant plus susceptible qu'il est plus faible, ne s'oublient pas aisément.

Il est à la connaissance certaine de tout le monde que la Grèce n'a pas la moindre inclination pour l'Angleterre et que l'Angleterre n'a rien négligé pour entretenir la Grèce dans des sentiments de défiance et d'aversion.

Dans les années qui ont précédé 1848, lord Lyons avait à Athènes une situation isolée, difficile, intolérable. Le parti anglais, qui avait fleuri dans le temps de Navarin et du général Church, était réduit à rien ; il ne comptait plus que quelques pensionnaires du gouvernement britannique et quelques professeurs anglo-

manes [1] qui voyaient dans la Constitution anglaise l'idéal des constitutions et qui la rêvaient pour leur pays.

Ces métaphysiciens, estimables, du reste, convaincus et bien intentionnés, spéculaient et dissertaient au milieu de l'indifférence générale ou de l'impopularité.

Les événements qui ont suivi n'étaient pas faits pour modifier en bien cette situation. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire contemporaine d'un conflit plus déraisonnable que celui qui sortit de l'incident Pacifico. Les disgrâces et les mésaventures du bonhomme Portugais ne touchaient que faiblement et ne regardaient que de fort loin l'Angleterre.

[1] Ils n'en ont pas moins contribué pour beaucoup, eux et leurs élèves, à la chute du roi Othon. Dans la séance de la Constituante grecque, du 15 janvier 1863, un député a rendu ce témoignage à l'Université du pays :

« Messieurs, il fut un temps où tous se courbaient aux pieds « d'Othon; et si quelque Grec élevait la voix contre les illégalités « qui se commettaient, on regardait cela comme une bonne for- « tune. Alors, la jeunesse de l'Université fit un serment terrible ; « elle jura de travailler, même au prix de la vie, à reconquérir la « liberté de la patrie et à la délivrer de ses maux. A partir de cette « époque, Messieurs, qu'a-t-elle fait? Tout le monde le sait. Elle a « commencé par la *scène des chapeaux*, et dans cette circonstance « elle a fait tomber le préfet de police de la capitale, tout hardi et « résolu qu'il fût; et depuis cette époque jusqu'à ce jour, elle a of- « fert, sur l'autel de la liberté, sang, esprit et d'autres sacrifices; « elle a supporté l'exil, les mauvais traitements, et tout cela au mi- « lieu des privations et de ses études; et elle ne s'est point arrêtée « avant d'avoir amené le grand œuvre à bonne fin. » — (Extrait, texte et traduction, du journal officiel du gouvernement grec.)

Cependant elle en fit son affaire et sa querelle particulière, et elle exigea avec une brutalité inouïe une satisfaction dont il était déjà étrangement injuste de concevoir la pensée.

Le blocus des ports de la Grèce par l'amiral Parker, si l'on considère les motifs dont on prétendit le justifier et les procédés dont on usa dans l'exécution, fut un scandale aux yeux de la diplomatie européenne ; aux yeux de la Grèce, ce fut un outrage (non réparé) que les Grecs ne peuvent oublier sans avouer qu'ils sont incapables d'orgueil et de patriotisme, incapables du juste ressentiment d'une injure imméritée.

L'Angleterre a-t-elle fait depuis lors quoi que ce soit qui ait pu amener les Grecs à lui pardonner un tel abus de la force, un oubli aussi offensant des convenances diplomatiques, un témoignage aussi manifeste et aussi insultant d'arrogance et de mépris ? Non.

Par son attitude aux îles Ioniennes, par le zèle impérieux et tracassier avec lequel elle a comprimé les manifestations les plus naturelles du sentiment hellénique, par son radotage turcophile, elle n'a cessé de s'aliéner les esprits en Grèce, elle n'a cessé d'y compromettre son nom et d'y faire détester sa politique.

Les Grecs ne doivent pas ignorer que les hommes d'État qui dirigent les destinées de l'Angleterre en sont arrivés à regretter le traité de Paris, à regretter Navarin, à regretter l'émancipation de la Serbie, à regretter l'émancipation des Principautés danubiennes.

S'il leur était possible de défaire le passé, ils le déferaient, quelque part qu'ils y aient prise, et ils ne le déferaient point au profit des Serbes, des Roumains et des Grecs. Cette politique s'affirme avec assez de bruit pour qu'on en ait entendu parler à Athènes.

On me demandera (le fait n'a pas causé peu de surprise) comment, dans de telles conditions et de telles dispositions d'esprit, l'idée de se donner pour roi un prince anglais a pu venir aux Grecs, du moins à certains Grecs. C'est bien simple.

Les Grecs sont une race avisée, perspicace entre toutes, singulièrement pénétrante, éternellement dissimulée, pleine d'étranges roueries et capable des plus profonds calculs. Le plus simple d'entre eux en remontrerait à Machiavel.

Ils se sont dit : « Quel est la principale difficulté à « la réalisation de nos souhaits? Quel obstacle se « dresse infranchissable entre notre ambition natio- « nale et *la grande idée?* Quelle barrière nous ferme « le chemin de Larissa, de Janina, de Monastir et « peut-être de Constantinople? l'Angleterre, et encore « l'Angleterre, et toujours et presque seule l'Angle- « terre !

« Que faut-il faire? Prendre le taureau par les « cornes; réconcilier, flatter, amadouer, tenter, en- « dormir cette vigilante ennemie, cette jalouse et « ombrageuse surveillante; nous en faire un auxi- « liaire et un complice, la mettre de moitié dans nos

« intérêts, la mêler à notre avenir, lui promettre et
« même, s'il est besoin, lui abandonner sa part, mais,
« en somme, l'embaucher dans notre croisade contre
« Byzance, l'enrôler au service de *la grande idée* et,
« sous son drapeau et sous son nom, frayer des voies
« sûres au panhellénisme ! »

Les Grecs ne portent point la passion dans la politique, louables en cela ; ils visent au positif, ils savent le fin des choses.

J'assistai un jour à une séance de la Chambre des députés, à Athènes, où l'on discutait la mise en accusation du cabinet, parce que le ministre des finances était véhémentement soupçonné de concussion et d'empoisonnement, d'empoisonnement en vue de dissimuler la concussion.

Jamais je n'ai vu de réunion plus paisible, vraie réunion de famille. Pas une grosse parole ; tout s'y disait galamment et par euphémismes. Chacun donnait son avis du plus grand sang-froid et écoutait celui des autres, le sourire aux lèvres, en jouant avec une cigarette ou avec un chapelet.

Ce ne sont pas gens dont la tête se monte et qui se déterminent par un autre principe qu'un principe d'intérêt.

Dans cette occurrence, ayant à tirer le meilleur parti d'une révolution qui se trouve faite, sans qu'on sache au juste pourquoi, ils ont fait le calcul que feraient les Italiens, qui, appelés, je suppose, à élire un

roi, le trône devenu vacant, éliraient un archiduc d'Autriche, en vertu de ce raisonnement : un archiduc nous donnera la Vénétie ; un archiduc s'entendra commodément avec Rome.

De même l'on compte à Athènes qu'un prince anglais apportera en dot les îles Ioniennes, peut-être mieux et davantage, en tout cas les capitaux et le crédit dont on a un si pressant besoin, gouvernement et particuliers.

La France a un rôle à part en Grèce et une situation qui ne ressemble en rien à celle de la Russie ou de l'Angleterre. On ne saurait pas raisonnablement lui supposer des vues qui ne s'accordent point avec l'intérêt et les besoins des populations grecques. Le développement de la Grèce et ses progrès ne peuvent faire nul ombrage à sa politique ; au contraire ils la servent, en créant en Orient une puissance qui fasse contre-poids et à l'Angleterre et à la Russie. A quoi la France peut-elle prétendre en Orient ?

Elle ne peut prétendre qu'à une seule chose, à ce qu'aucune atteinte ne soit portée à l'autorité morale qu'elle y exerce depuis Louis XIV, à ce qu'aucun des grands États n'y prenne pied, ne s'y établisse, et n'y avance de telle manière que les conditions de l'équilibre européen en soient altérées.

La France a secouru, aidé, conseillé, soutenu, sauvé

la Grèce, sans jamais se lasser. Tous les gouvernements qui se sont succédé en France ont témoigné du même bon vouloir philhellénique, Charles X comme Louis-Philippe, Louis-Philippe comme Napoléon III.

Il serait trop long de rapporter ici tous nos titres à la reconnaissance des Grecs ; et du reste ils les savent et ils les sentent si bien eux-mêmes que le *parti français* en Grèce ne se distingue pas du *parti national.*

Il est le plus nombreux ; il représente la véritable Grèce, la Grèce autochthone ; il renferme les éléments actifs, vivaces, énergiques et puissants, presque tous les Palikares, tous les hommes d'armes et d'action qui ont fait la révolution de 1820, qui ont soutenu la longue et terrible guerre de sept ans contre les forces combinées de l'Empire ottoman, qui ont chassé les Bavarois et conquis la charte de 1843 [1].

Aussi avons-nous la confiance que le parti national, un instant éperdu, assailli qu'il était par le choc imprévu de tant de choses inouïes, se remettra de cette panique et de cette déroute. Les *Moschomanga* recouvreront le sens et le courage. La leçon leur sera bonne ; l'expérience leur profitera.

Ils auront appris par cette crise et cette épreuve

[1] « On croit en Angleterre, dit un voyageur anglais, que l'influence russe prédomine à Athènes ; nous n'avons trouvé que de faibles traces de cette influence ; par contre, à tout instant nous avions lieu d'observer des marques de sympathie pour la France ou bien des points d'affinité avec la nation française. » (*Personal recollections. Tree months in Grecé, by William Smith O'Brien.*)

quel danger il y a pour eux et pour le pays à s'endormir dans la sécurité, dans la foi et la satisfaction de sa force, à se pulvériser en coteries microscopiques, à jouer le jeu dangereux de se disputer entre soi les portefeuilles.

Il y avait encore, en Grèce, un quatrième parti, subalterne, clandestin, à bon droit honteux, c'est le parti bavarois.

Expliquons-nous.

Il s'était rencontré d'honnêtes gens qui raisonnaient ainsi : Il peut advenir que le roi Othon soit renversé ; il ne serait pas juste que les droits de la Bavière en souffrissent. Nous crierons alors : *A bas le roi Othon ! Vive la Bavière !*

On faisait le sacrifice du capitaine dans l'espérance de sauver la cargaison.

Ces honnêtes personnes ressentaient ou feignaient la crainte que l'influence de la reine ne finît par attirer la couronne de Grèce dans la famille d'Oldenbourg.

Les Grecs faisaient dans ce temps les dégoûtés vis-à-vis des maisons royales de l'Europe : les maisons royales le leur ont bien rendu depuis.

Certaine fille un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid.....

Ces honnêtes personnes accusaient la reine de faire indéfiniment ajourner la désignation du successeur au trône, d'être la Pénélope de cette nouvelle toile interminable.

Ces honnêtes personnes semaient dans le public le bruit que la maison de Bavière était inconsolable du système suivi par le roi Othon, et qu'elle regardait comme parfaitement fondés *tous* les griefs de l'opposition.

Par ces vils côtés et par ces sots mobiles, le parti bavarois faisait cause commune avec l'opposition la plus avancée.

Ceci explique un fait étrange en apparence, à savoir que les hommes les plus signalés pour leur fanatisme bavarois sont fort bien en cour auprès de la Révolution actuelle, dont il semble qu'ils dussent être les plus grands ennemis et les premières victimes.

Ceci explique encore pourquoi le décret révolutionnaire, qui a aboli la royauté du roi Othon et la régence de la reine Amélie, ne porte point d'atteinte ouverte aux droits dynastiques de la Bavière.

Aussi, quand les ministres étrangers, résidant à Athènes, se réunirent, dans la matinée du 23 octobre, pour prendre connaissance des faits accomplis, ni le ministre bavarois, ni aucun ministre allemand ne protesta contre la déchéance du roi Othon.

Ces réflexions ne seraient pas complètes, si elles omettaient de mentionner que, toutes les fois que, le roi Othon étant absent, la reine s'est trouvée temporairement investie des fonctions de régente, la légation bavaroise épiait d'un œil inquiet et soupçonneux tous les actes du gouvernement.

Et, comme rien de ce qui les regarde n'échappe à leur pénétration, les Grecs pouvaient de la sorte assister à la lutte sourde, mais active, de deux maisons royales dont le devoir et le bien étaient de confondre leurs intérêts et leurs destinées.

Ces rivalités, ces compétitions, ces défiances mutuelles n'étaient pas faites pour entretenir ou renouveler la force morale de la royauté ; et, si nous avions à rechercher et à peser ici l'action des partis dans les événements qui viennent de s'accomplir en Grèce, c'est au parti bavarois qu'il nous faudrait demander le compte le plus sévère.

J'ai hâte d'ajouter qu'il serait injuste de faire remonter la responsabilité de ces gauches et basses intrigues jusqu'au roi Maximilien ou au vieux roi Louis elles se formaient dans les infimes régions de la camarilla de Munich.

En résumé, la Grèce ne pense plus à la Bavière ; elle se méfie de la Russie blessée et de l'Angleterre

caressante. On ne lui a pas si bien inoculé le ***virus britannicum***, qu'elle oublie que, seule, la France a la vertu de faire entendre aux peuples qui aspirent à revivre l'efficace ***solvite eum et sinite abire!***

CHAPITRE XII

Des Iles Ioniennes. — Espérances et vœu de l'Europe en confiant aux Anglais le protectorat des Iles Ioniennes. — Sentiments des Ioniens sur la question. — Opiniâtreté des journaux anglais à défendre le droit et l'utilité de ce protectorat avant le 23 octobre. — Palinodie. — De l'offre faite aux Anglais par les Ioniens. — Du Slavisme et de l'Hellénisme, Russie et Angleterre. — Les prétentions des Italiens sur les Iles Ioniennes. — Un mot de Fra Paolo Sarpi.

Notre dessein n'est pas de tracer l'historique des îles Ioniennes, de rappeler les vicissitudes par où elles ont passé, tour à tour aux Vénitiens, aux Russes, aux Français, aux Anglais, jamais aux Turcs, qui les ont en vain convoitées et en vain attaquées. Je les considérerai dans les temps qui se rapprochent du nôtre et dans leurs rapports avec la question qui nous occupe, la question hellénique.

Les puissances signataires des traités de Vienne avaient placé les îles Ioniennes sous le protectorat de

l'Angleterre, « *afin d'assurer l'indépendance et le bonheur de ces îles.* »

Comment l'Angleterre a-t-elle rempli ce vœu, exécuté cette volonté de l'Europe?

Laissons les Ioniens répondre eux-mêmes.

Voici le langage que tenait au mois d'avril dernier, dans le Parlement de Corfou, le chef du parti national :

« ..... A nous, Ioniens, à nous *la tombe! oui, la tombe!* car, notre petit État, est-ce autre chose qu'une nécropole dont le protectorat a la garde?

« C'est là, dans cette lugubre enceinte, que nous sommes condamnés à vivre et à mourir. *Toute notre carrière politique ne va pas au delà.* Le Conseil municipal et le Sénat, en voilà les deux points extrêmes! Quelle misère! Et pourtant l'ambitieux qui veut parcourir une si chétive carrière, à quels dangers ne s'expose-t-il pas, à combien de luttes, à quelles amertumes, à quel excès d'avilissement!

« Puisque nous avons besoin de vivre, il nous faut donc sortir de *ce champ des morts* dans lequel nous nous démenons en vain. *L'atmosphère de ces Iles est suffoquante pour nous.* Nous avons assez sommeillé depuis tant d'années à l'ombre des cyprès et des saules pleureurs. Nous voulons désormais un abri et le repos *sous le tronc vigoureux du chêne.* Nos mains sont fortes ; elles sentent le besoin de saisir les armes pour le salut de *la patrie commune.* Notre poi-

trine est saine ; elle veut respirer un air plus pur et plus vivifiant.

« Pourquoi nous *retenez-vous* sous votre tutelle ? A quoi bon nous *immoler ?*

« Nous voulons vivre, et le marasme nous tue ! Un mal inconnu ronge nos entrailles. Nous vieillissons avant d'avoir dépassé l'âge de la jeunesse ! Des rides précoces sillonnent notre front ; nos cheveux blanchissent ! Et pourtant l'âme en nous est dans sa fleur !

« Vous, nos protecteurs, cherchez, *si jusqu'ici rien a jamais fructifié sous votre protection ?* Salomos le poëte s'est flétri, desséché comme l'herbe des champs. Mustoxidi, l'homme de lettres, bien avant sa mort, n'était déjà plus ; un engourdissement mortel avait depuis longtemps paralysé les forces de sa rare intelligence. Tous les esprits supérieurs passent l'un après l'autre de la stérilité à la tombe. La consomption, la ruine, la désolation sont partout.

« Qu'on ne s'épuise donc pas en vains efforts ! Je l'ai déjà dit, et je le répète encore. *L'assimilation entre des éléments hétérogènes n'est pas possible.* Quelle que soit la Constitution que l'on nous donne, le conflit *entre des principes qui sont la négation l'un de l'autre sera toujours flagrant et la lutte acharnée*, jusqu'à ce que l'un parvienne à anéantir l'autre. Qu'on ne l'oublie pas ; il y a quelque chose de bâtard dans l'hybridisme, et les signes caractéristiques de cette bâtardise vous ne les ferez jamais disparaître du pro-

duit métis que vous aurez obtenu d'un mélange contre nature. La nouvelle Constitution que vous voudriez former serait donc condamnée d'avance à la stérilité et au malheur ; car vous vous efforceriez en vain de la mettre en harmonie avec les lois de la nature et les principes de la science [1]. »

En vain les *Protecteurs* tâchaient d'engourdir ces élans de patriotisme par l'influence narcotisante de la prospérité matérielle ; par la voix de ses plus populaires orateurs, la nation ionienne repoussait ces dons empoisonnés et répondait :

« Vous nous conviez au banquet du maître ; mais le peuple ionien comprend que *les mets du festin sont faits de sa chair et les breuvages de ses sueurs !* »

Pour achever de former la conviction du lecteur, citons encore quelques passages de la dernière adresse du Parlement ionien au Lord haut commissaire :

« L'Angleterre a introduit dans ces îles un système
« qui conduit à la ruine de l'indépendance ionienne,
« indépendance que les traités européens imposés ont
« eux-mêmes reconnue et proclamée. »

[1] Le mot d'*union* à la Grèce a été prononcé pour la première fois en 1850, après l'insurrection de Céphalonie, de cette même île qui a si longtemps gardé sur ses murs l'inscription :

Ai Francesi vindici dell' umanita
Ceffalonia riconoscente.
an V.

Et encore :

« L'arbitraire est devenue la règle de gouverne-
« ment pour ces îles ; la liberté d'exprimer une opi-
« nion a été entravée et même punie ; la liberté
« personnelle a été outragée et une oppression déplo-
« rable est exercée. »

Cette adresse fut reçue par le haut commissaire avec une attitude de *fermeté tranquille et méprisante* (quiet and contemptuous firmness).

Le *Times* loua fort cette attitude et usa de l'occasion pour déclarer une centième fois que l'Angleterre ne se dessaisirait jamais de ses droits et qu'aucun doute ne pouvait être raisonnablement élevé sur le parfait bonheur des îles Ioniennes.

Cela se passait à la date du 15 avril 1862.

Survint la Révolution du 23 octobre. Dès le 29 du même mois le *Times* écrivait :

« Les îles Ioniennes sont dans la condition actuelle *un grand déshonneur pour nous*. Il est bon d'affirmer que nous sommes impuissants à les tirer de leur décrépitude, et que chaque année ne fait que fortifier le désir des Ioniens d'être réunis à la Grèce. »

La plupart des journaux anglais firent chorus.

« Si les Grecs, dit, à la même date, l'*Evening-Star*, réussissent dans leur révolution, nous sommes certains de leur entendre demander les îles Ioniennes. Comme nous n'avons pas de *bonnes raisons à leur donner*, comme nous n'avons aucun intérêt national à

résister à ce vœu, n'est-il pas sage autant que généreux d'en reconnaître à la fin la justice ? »

On put lire même dans le *Morning-Post* une déclaration identique :

« Les îles Ioniennes, sans aucun doute, ont été pour nous d'un gouvernement difficile ; *ce sont les seules de nos dépendances que nous n'avons pas pu nous concilier*[1]. »

On s'est demandé pourquoi cette brusque volte-face de l'opinion et de la presse en Angleterre. Pourquoi l'une et l'autre faisaient, en octobre, si bon marché d'une possession qu'elles avaient tant à cœur, en avril[2] ? Pourquoi, en octobre, on acquiesçait au

[1] Le *Globe* était moins formel. Il parlait de la sorte :

« Les îles Ioniennes ont été confiées à l'Angleterre parce que les autres puissances réunies à Vienne ont pensé qu'entre nos mains elles seraient moins nuisibles à l'Europe. On a prétendu que notre tutelle est désormais sans objet depuis que la Grèce est devenue une nation. C'est là précisément ce qui fait question. Mais quand bien même cela serait, nous devons quelque chose aux puissances qui nous ont confié ce dépôt, nous nous devons quelque chose à nous-mêmes. Avant d'abandonner les îles Ioniennes, nous devons nous assurer qu'une fois unies à la Grèce, elles ne deviendront pas, par le fait, la possession d'une autre puissance ; nous devons obtenir le consentement de l'Europe à cet abandon ; nous devons savoir si l'on s'en servira pour ou contre nos alliés. L'Autriche avait obtenu l'Italie en cession absolue. Quant à nous, les îles Ioniennes ne nous ont été remises qu'en dépôt. Le moment peut venir où il sera expédient de nous décharger du dépôt, mais il n'est certainement pas encore venu. »

[2] Au mois d'avril on disait : « Messieurs (ce *Messieurs* s'adresait aux députés ioniens), l'Angleterre, en acceptant les devoirs qui

redressement de griefs que l'on niait, en avril ? Pourquoi un acte qui, en avril, blessait l'intérêt et la dignité de l'Angleterre, était, en octobre, honorable et sensé ?

En voyant l'Angleterre devenue de si facile composition au sujet des îles Ioniennes, et prise envers la Grèce de si subites et si inconcevables tendresses, le public a été fort embarrassé à se former un jugement. Dix suppositions se sont succédé et croisées.

On a dit que l'Angleterre s'acquérait ainsi l'éternelle reconnaissance des Grecs. On a parlé d'influence morale, etc.

Mais c'est là un billet à la Châtre, et de telles choses ne se discutent point d'ordinaire entre gens positifs, entre politiques sérieux.

Le peuple anglais est essentiellement, est éminemment pratique; il tient, quoi qu'on fasse, pour les doctrines de Bentham; il ne se repaît pas de chimères et de rêveries, quelque flatteuses qu'elles puissent être ; il ne prend point des nuages pour des divinités ; il se distingue par une rare solidité de bon sens et par une lucidité merveilleuse, jamais en défaut, dans la perception et l'appréciation de ses vrais intérêts ; il aime autant les spéculations nettes et les bénéfices certains qu'il hait et redoute les tentatives hasardeuses, les entreprises aléatoires, la politique d'aven-

découlent du protectorat, *en a acquis aussi les droits; l'Angleterre saura les conserver et les défendre.* »

ture et de fantaisie ; c'est un peuple d'hommes d'affaires et non de songe-creux et de Don Quichotte ; il a toujours le nez dans ses livres de compte ; il tire ses inspirations du *doit* et de *l'avoir*.

Son tempérament ne le porte point à renouveler pour son compte et à ses risques, l'acte téméraire de Louis XIV acceptant, dans son orgueil de grand roi et de chef de dynastie, le trône d'Espagne pour son petit-fils, et s'écriant avec superbe : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

A cette satisfaction et à ce mouvement de vanité, le peuple anglais eût opposé les frais et coûts probables de la guerre de succession d'Espagne. Combien cela coûtera-t-il, et qu'est-ce que cela rapportera ?

C'est la formule à laquelle on ramène et l'on soumet toute chose et toute idée dans ce pays.

En cela et en beaucoup d'autres points, les Anglais diffèrent des Français. Ceux-ci ont une force de généreuse expansion et d'héroïque insouciance qui les porte à prodiguer leur or, leurs sueurs, leur sang pour la sainte et toujours périlleuse et toujours infructueuse cause du droit et de l'humanité. Ils s'en vont par le monde, champions et chevaliers de tous les peuples qui souffrent ; comme pour racheter et réparer cette parole atroce échappée à l'un de leurs ancêtres, *Væ victis*, ils s'en vont par le monde criant : *Honneur aux opprimés ! Malheur aux oppresseurs !*

Ils ne supputent point ; ils ne dressent point la ba-

lance des profits et des pertes ; ils ne s'inquiètent pas plus de l'ingratitude de ceux qu'ils ont sauvés que de la haine de ceux qu'ils ont vaincus ; ils obéissent à leur instinct et à la loi de leur cœur ; ils remplissent leur mission. Partout où elle les appelle, ils accourent : en Syrie, en Italie, en Chine, en Cochinchine, au Mexique, etc.

Est-ce que, dans le glorieux printemps de 1859, où, dans ce siècle, s'est déclarée d'une façon si frappante cette vocation providentielle de la France, au moment où notre armée dévorait, à marches rapides, l'irritant obstacle des Alpes, il s'est rencontré un seul Français, parmi ceux qui sont dignes de ce nom, qui ait justifié le droit et l'occasion de la grande guerre entreprise contre l'Autriche par le calcul des bénéfices que nous en pouvions attendre ?

C'est là ce qui fait, comme nous le disions plus haut, que les peuples qui restent insensibles aux empressements suspects du mercantilisme ou aux perfides faveurs de l'agio diplomatique, tressaillent, s'émeuvent, se redressent au son de la voix et au contact de la main de la France.

Mais restait à expliquer cette conduite inaccoutumée de l'Angleterre, faisant la cession inattendue des îles Ioniennes.

On s'est donc mis à rechercher une raison qui fût

en rapport avec la manière dont la race anglo-saxonne entend la politique et conduit les affaires.

On s'est rappelé le titre de commissaire spécial conféré à M. Gladstone, en novembre 1858, avec la mission de procéder à une enquête approfondie sur l'état des îles Ioniennes, sur la cause des dissentiments qui existaient entre elles et la soi-disant métropole, sur le droit et la force des griefs dont le Parlement ionien se faisait, chaque année, l'infatigable écho.

On s'est rappelé la fameuse dépêche du lord haut commissaire, sir John Young, adressée au gouvernement britannique, à la date du 10 juin 1857, dépêche d'une nature on ne peut plus confidentielle, et inopinément produite au grand jour par une perfide indiscrétion.

Dans cette pièce, qu'il était bien éloigné de croire destinée à une telle célébrité et à tant d'éclat, sir John Young épanchait à cœur ouvert, avec une effusion peu administrative, tout ce qui était à dire et tout ce qui était à taire, *dicenda, tacenda locutus.*

« Une longue expérience lui avait démontré, disait-il, que les sentiments des Ioniens à l'égard de leurs protecteurs étaient loin d'être de la reconnaissance.

« Ils ne sentaient pas le prix des institutions anglaises, et leur ambition était de reconquérir leur nationalité en se rattachant au groupe hellénique.

« Pourquoi l'Angleterre aurait-elle fait obstacle à cette tendance? Son protectorat prétendu n'était pour

elle qu'une occasion de perte, puisque aucune île Ionienne, Corfou excepté, ne pouvait payer les frais qu'entraînait son administration, si peu compliquée qu'elle fût.

« La fin de la guerre d'Orient, disait encore sir John Young, et les mouvements prévus dans l'Europe orientale, semblaient offrir une occasion pour modifier l'état des choses, sans que l'honneur britannique en souffrît. L'Angleterre agirait avec sagesse en renonçant à ce protectorat illusoire, et en rendant, à six îles sur sept, cette indépendance dont elles se montraient si jalouses.

« Quant à l'île de Corfou, le gouverneur était d'avis qu'on ne pouvait ni on ne devait l'abandonner. Livrer aux Grecs une terre si voisine des provinces turques, c'eût été trahir les intérêts du sultan. Il fallait donc que l'Angleterre gardât Corfou, mais en l'administrant en toute souveraineté, comme une de ses colonies. Les habitants de Corfou, affirmait M. Young, se prêteraient volontiers à cette combinaison, étant loin de partager les préjugés de leurs compatriotes à l'égard des Anglais. »

De ces faits divers, des longues et violentes luttes du Parlement ionien contre le haut commissaire et contre le Sénat, des manifestations anti-anglaises répétées à Corfou et ailleurs, des dépêches de sir John Young, à la date du 10 juin 1857 et du 14 juillet 1858, de la mission vaine de M. Gladstone, on a conclu que,

depuis longtemps, dans l'esprit des hommes d'État britanniques, s'était formée l'opinion que la conservation des îles Ioniennes, contre le gré des Ioniens, était plus onéreuse que profitable, plus incommode qu'utile [1].

« Il est à croire, disait un journal, que l'abandon des Sept-Iles était résolu en principe. Il fallait attendre l'occasion de l'accomplir, car on ne pouvait ni le prononcer spontanément ni l'accorder à des clameurs.

« L'occasion s'est offerte; elle a été saisie avec cette dextérité et cet à-propos qui manquent rarement aux hommes d'État de la Grande-Bretagne. »

[1] D'après la *Semaine universelle*, journal qui traite d'une manière presque spéciale et avec autant d'autorité que de soin des affaires d'Orient, l'Angleterre aurait cherché plusieurs fois à se décharger du fardeau des îles Ioniennes. Non-seulement elle avait décliné longtemps le *protectorat* au Congrès de Vienne; non-seulement, à cette époque, elle avait affecté de le subir à contre-cœur, mais aux conférences diplomatiques que les ministres signataires du traité de Londres, du 6 juillet 1827, tinrent au mois de décembre 1828, le ministre Canning proposa à ses collègues l'annexion des îles Ioniennes, à la réserve de Corfou, au nouvel État de la Grèce hellénique.

Le général Guilleminot, ambassadeur de France, et le comte Ribeaupierre, ambassadeur de Russie, répondirent à cette ouverture, que l'Angleterre ayant reçu les Sept-Iles sous sa protection, ne pouvait pas renoncer au protectorat pour *six* îles seulement et en garder une; car si elle voulait jouir du bénéfice, elle devait aussi en supporter les charges. Ce projet d'annexion des îles Ioniennes à la Grèce n'eut aucune suite; le gouvernement anglais n'y renonça point, et avec l'insistance qu'on lui connaît, il renouvela sa proposition quatre ans plus tard, à la dernière séance de la Conférence de Londres, en mai 1832, lorsqu'on tomba d'accord pour élire roi de Grèce le jeune Othon de Bavière.

Je ne fais pas difficulté de convenir que cette façon de voir a quelque couleur.

Cependant, si plausible que soit cette explication, à coup sûr elle ne convaincra pas tout le monde. Allons donc plus avant : tâchons de rendre visibles les ressorts de cette politique surprenante et si diversement commentée.

Il y avait une remarque à faire, remarque de conséquence, et qui n'a pas été faite, que je sache, c'est que, dans le Parlement ionien, les adversaires les plus passionnés et les plus irréconciliables du protectorat anglais, les plus prompts aux plaintes amères et aux récriminations injurieuses, ne laissent pas de souhaiter de tous leurs vœux la prédominance exclusive de l'influence britannique en Orient.

Ils ne veulent pas être sujets anglais, mais ils sont anglomanes.

Qu'on lise leurs discours, qu'on observe leurs actes, qu'on suive leurs démarches, et l'on reconnaîtra, à n'en pouvoir douter, qu'ils proposent ce marché à l'Angleterre :

« Renoncez aux Sept-Iles, et nous sommes à vous « pour la conquête et la prise de possession morale de « tout l'Orient, pour vous établir en maîtres à Athè- « nes, à Alexandrie, à Constantinople, à Damas. »

Je ne conjecture rien et je ne parle pas sur ouï-dire.

Voici la preuve de ce fait singulier, qui répand un jour nouveau sur les événements accomplis dans ces six derniers mois, sur l'insurrection de Nauplie, sur la révolution grecque du 23 octobre, sur la triomphale candidature du prince Alfred.

Au commencement de l'année 1862, le chef de l'opposition ionienne, M. Aristote Valaority, faisait, en plein Parlement de Corfou, cette profession de foi [1] :

« Quant à moi du moins, je n'hésite pas à déclarer hautement et avec toute la publicité possible, que je suis et j'ai toujours été *l'admirateur sincère de la nation Britannique ; que c'est à cette nation que je voudrais confier de préférence le soin des grands intérêts de la race hellénique ;* que ce n'est que chez cette nation que je trouve des garanties solides pour la liberté politique et pour le développement illimité des énergies individuelles. »

« *C'est à cette nation que je voudrais confier de préférence le soin des grands intérêts de la race hellénique,* » ce langage est assez net.

Voici qui est plus net encore et peut se passer de commentaires :

« Pourquoi nous retenir sous votre tutelle ? A quoi bon vouloir nous immoler ? *Voulez-vous une alliance avec nous ? Elle n'est possible qu'à une condition ; c'est*

[1] J'étends d'autant plus volontiers les extraits de cette pièce importante, qu'elle n'a pas encore été publiée en France. En Angleterre, on ne la connaît que trop.

que vous mettiez votre puissance au service de nos droits. Accédez à cette idée, et nous serons avec vous ; et nous vous indiquerons le moyen de concilier vos intérêts avec les nôtres, le soin de votre grandeur avec *les exigences de notre agrandissement*.

« Ne craignez rien ! Ayez confiance en nous ! Nous ne vous haïssons pas. Non ! nous en prenons Dieu à témoin ! Au contraire, *nous comptons sur vous*, nous ! nous comptons sur votre générosité, nous comptons sur cette sympathie efficace que vous avez constamment manifestée en faveur des faibles et des opprimés !

« ..... Le peuple ionien n'est préoccupé que d'une seule idée, de l'idée de son émancipation nationale. Il n'aspire qu'à réaliser cette idée. C'est là l'unique but de ses poursuites et de ses espérances. Il sait que ce n'est qu'à cette condition que la vie lui est possible.

« Que nos protecteurs apprennent donc que, jusqu'à ce que l'heure fatale sonne, jusqu'à ce que la nation britannique, nation généreuse et philhellène, se décide enfin à entrer *avec nous et par nous* dans la voie glorieuse qui conduit dans le Levant, dans cette terre des miracles et des martyrs qui nous appartient, il faut qu'ils se chargent seuls du soin de cette existence passive à laquelle nous sommes résignés ! »

Il semble que l'Angleterre ait accepté cette proposition des Ioniens, qu'elle ait souscrit à ce marché. Il semble qu'effrayée du mouvement slave qu'excite et dirige la Russie, elle ait voulu lui opposer le mouvement hellénique en en prenant la direction et en en secondant l'essor.

Ainsi, l'Angleterre et la Russie marcheraient l'une contre l'autre sur le corps de la Turquie.

Ce serait la guerre de Crimée qui recommencerait moralement, diplomatiquement, en attendant qu'entrent en scène et se mettent de la partie, vaisseaux blindés, fusées à la Congrève, canons Armstrong et ce qui s'ensuit.

L'Angleterre a-t-elle conduit les événements? a-t-elle été conduite par eux? Il appartient à l'histoire de nous édifier là-dessus.

Pour nous contemporains, trop mêlés aux choses en voie de s'accomplir pour les pouvoir approfondir dans leurs vraies causes, dépourvus des documents secrets, des *confessions* façon Young, et des pièces explicatives, justificatives ou accusatrices qui se produiront plus tard, réduits pour l'heure à songer devant des apparences, restreints aux chétives ressources et aux trompeuses lumières de l'induction, il y a matière à douter encore.

Ce qui est certain, c'est que, par une contradiction jusqu'ici inexpliquée, l'Angleterre est aussi caressante pour les Grecs qu'elle se montre dure, cruelle, inexo-

rable pour les Monténégrins et pour les Serbes, dont les droits valent les droits des Grecs, et dont la cause paraît être la même. Ce qui est certain, c'est que personne n'ignore en Orient que Corfou était depuis trois ans le centre choisi et désigné du mouvement panhellénique ; que les insurgés de Nauplie ont affecté, avec une fastueuse et insolente préférence, de s'embarquer sur un navire anglais. Ce qui est certain encore, c'est que la dernière insurrection grecque a éclaté d'abord sur les côtes qui regardent et avoisinent les îles Ioniennes [1].

Si ces conjectures ne nous abusent point et qu'elles traduisent exactement ce que poursuit et rêve l'Angleterre avec les Grecs, non pour complices, mais pour dupes et jouets, cela prouve qu'on ne sait pas un seul mot, à Athènes, de l'histoire moderne du Portugal.

A propos des îles Ioniennes, nous relèverons une

[1] Le *Times* du 28 octobre 1862 fait cet aveu, précieux à enregistrer :

« Une des causes des derniers événements est la pensée accréditée que l'Angleterre désire voir le prince Alfred assis sur le trône d'une Grèce agrandie.

« C'est presque un article de foi politique, parmi la majeure partie des Grecs, que le voyage de S. A. R. en Grèce, il y a trois ans, a été le prélude de l'agrandissement des possessions helléniques en Thessalie et en Épire, avec l'addition des îles Ioniennes. Le prince Alfred devait être placé sur ce trône ainsi renouvelé et accru. Sous ce rapport, les vœux des Grecs étaient enthousiastes. »

particularité vraiment réjouissante, la prétention de certains journaux italiens de faire de ce pays une terre italienne, sous prétexte qu'il a appartenu aux Vénitiens.

Une feuille de Turin ne se faisait-elle pas écrire récemment de Corfou :

« Un vieux Corfiote qui a vu les Français, les Russes, et je ne sais qui encore en possession des îles, me disait : « *Nos pères, qui étaient Italiens*, avaient « tout : l'argent et la gloire, que Venise ne leur mar-« chandait pas. »

Cela est du dernier plaisant.

Pourquoi les Marseillais ne diraient-ils pas qu'ils se souviennent avec regret du temps où Phocée était leur métropole ?

Que les Ioniens soient des Italiens, on ne nous croit pas assez enfant pour discuter pareille thèse ; qu'ils aient eu à se féliciter de la domination de Venise, une telle assertion ne manifeste que l'ignorance ou la mauvaise foi du journal qui l'a émise.

Toute la politique des Vénitiens à l'égard des Septinsulaires, et précédemment des Grecs de Morée ou des Cyclades, se résume en ces lignes caractéristiques du Vénitien Fra Paolo Sarpi :

« N'oubliez pas de tenir les Grecs humiliés et de « leur rogner les griffes. *Le bâton et au pain*, voilà ce « qu'il leur faut. Gardez l'humanité pour une meilleure « occasion. »

Ces conseils furent suivis à la lettre par les compatriotes de Fra Paolo; aussi les Grecs en étaient-ils arrivés à préférer la domination turque, si peu tendre qu'elle fût, à celle des Vénitiens.

CHAPITRE XIII

De la Grande Idée. — De la Grande Idée chez les ministres, chez les journalistes et chez les vignerons. — La question d'Orient traîne dans l'histoire depuis la guerre de Troie. — Des nombreuses bévues de la Conférence de Londres.—Piémont et Grèce, parallèle. — Des pour et des contre de la Grande Idée. — De l'opinion des Turcs, des rajahs et de l'Europe. — Le principe de non-intervention est-il applicable à la Grèce? — Refroidissement du philhellénisme. — A qui la faute?

Dans ces derniers temps, on a trop discouru et trop raisonné de la *grande Idée*, pour qu'il soit nécessaire de la définir longuement. Personne n'ignore plus en Europe que les Grecs entendent par là la restauration de l'Empire grec, avec Constantinople pour capitale.

Il n'est pas concevable combien ils sont entêtés de cette vision. Au seul mot de la *grande Idée*, les têtes les plus saines se mettent à déraisonner incontinent.

Si, parmi les dévots de la *grande Idée*, il se glisse des hypocrites, ce que j'ignore, en tout cas, ils se ca-

chent avec soin, affichent autant de zèle extérieur que les autres et ne crient pas moins fort.

Il n'y a pas de cabinet, même le plus congelé, le plus enamouré du *statu quo*, le plus cyniquement conservateur, qui se soit dispensé de renouveler, au moins une fois par session, son serment de fidélité à la *grande Idée*.

C'est embusqué derrière la *grande Idée*, comme derrière un épaulement, que l'opposition faisait le feu le plus sûr et le plus dru sur le ministère.

Un journal qui laisserait passer deux numéros sans réchauffer le souvenir de la *grande Idée* serait certain d'encourir la male grâce de ses abonnés.

Ils en sont tous férus, jeunes et vieux, riches et pauvres, capitale et provinces, îles et continent, villes et campagnes, autochthones et hétérochthones, Grecs et Grecques.

En mai 1848, je fis, un matin, la rencontre d'un des plus graves Athéniens et des plus considérés, politique et savant à la fois, une tête bien réglée et dont on ne médisait point, une tout-à-fait vénérable et scientifique personne, eût dit Montaigne.

Il m'aborde avec alacrité :

« Eh bien ! vous savez la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— La grande, l'heureuse nouvelle !

— Pas le moins du monde.

— Les Turcs ont tiré les premiers !

— Où et sur qui ?

— Il y a eu une rencontre du côté de Lamia, sur la frontière, entre un détachement grec et une patrouille turque. Les Turcs ont tiré les premiers. Tant mieux ! Tant mieux !

— Je ne vois pas qu'il y ait lieu de si fort se réjouir.

— Comment ! vous ne voyez pas ? Nous aurons la guerre. L'agression et les torts viennent d'eux; ils ont tiré les premiers. L'opinion sera de notre côté. La France nous enverra trente mille hommes, et nous fêterons le prochain premier de l'an à Constantinople ! »

Voilà comment ils vous expédient la question d'Orient, cette éternelle, cette immuable, cette insoluble question d'Orient, qui traîne dans l'histoire depuis que le monde est, depuis Jason et Hercule, de la guerre de Troie à celle de Crimée ; qui a donné tant de tablature à Darius, à Périclès, à Agésilas, à Alexandre, à Mithridate, à César, à Auguste, à Constantin, à saint Louis, à deux Napoléon ; qui s'est débattue sur tant de champs de bataille de terre et de mer, de Marathon à Inkermann, de Salamine à Navarin.

Les paysans n'y mettent pas plus de façon que les

politiques et les journalistes ; ils n'y voient pas plus de difficultés et d'empêchements ; ils ne conçoivent pas davantage la nécessité d'un relais d'Athènes à Constantinople, ils se flattent d'y arriver tout d'une haleine.

Avec la même enragée et incorrigible présomption, ils s'attendent, de jour en jour, à voir sonner l'heure du berger qui mettra dans leurs bras Byzance, cette gémissante amoureuse que tient sous clef ce farouche Bartholo qu'on appelle le Sultan.

Un jour, dans une partie de chasse aux environs de Khassia, nous fûmes accostés par trois ou quatre vignerons qui, nous reconnaissant pour Français, entrèrent en conversation de la façon la plus cordiale.

« Comment se porte le général Fabvier [1] ?

— Pourquoi ne vient-il pas nous voir ?

— Si jamais il passe par Athènes, j'irai le trouver.

— J'étais tambour à Carysto, etc., etc. »

De Carysto on est venu naturellement à la politique, l'objet habituel de toutes leurs pensées.

« N'aurons-nous pas la guerre avec les Turcs [2] ? »

[1] 1847.

[2] C'était le temps où florissait M. Mussurus.

Nous avons parlé de paix.

La paix ! la paix avec l'éternel ennemi de la religion et du nom des Grecs ! La paix ! Il y a trente ans qu'elle pèse à ces âmes turbulentes et inquiètes ! Il y a trente ans que leur ambition la déplore, que leur orgueil la maudit !

Si longue qu'elle menace d'être, ce n'est qu'une trève, une trève contrainte et rien de plus.

Les passions d'autrefois, irritées plutôt que satisfaites par la dernière guerre, qui n'a été qu'une demi-victoire et qu'une demi-vengeance, veillent et attendent, cherchant à éluder, ne fût-ce qu'un seul jour, la surveillance de l'Europe, pour éclater en défis téméraires, en folles entreprises, mais peut-être aussi en résistances héroïques.

« Un jour ou l'autre, disaient-ils avec un geste passionné, nous aurons raison du sultan ! »

Et ils ne se reposent point de ce devoir sur le gouvernement et sur l'armée. Ils se tiennent tous pour soldats, même ceux qui touchent à la vieillesse et qui sont attachés à la vie par des intérêts et par des liens puissants.

Ils ont tous et toujours leurs regards attachés sur Constantinople, se souvenant qu'elle a été la capitale d'un Empire grec, et qu'à ce titre elle est leur héritage.

Rien n'a pu les distraire ou les détourner de leurs rêves de conquête, sinon chimériques, au moins pré-

maturés, ni les timides habiletés ou les arrogantes mercuriales de la diplomatie, ni les travaux et les prospérités de la paix, ni les joies et les soucis de la liberté politique naissante.

A cette ambition se mêle un sentiment qui l'excuse et l'ennoblit, une généreuse pitié pour leurs frères de Thessalie, d'Épire, de Macédoine, de Crète, etc., restés sous le joug de la Turquie.

« Comment la Grèce serait-elle heureuse, nous disait le vieux soldat de Carysto? Elle est comme une famille dont les membres sont dispersés. »

N'est-ce pas une conséquence fatale de l'insupportable condition faite à la Grèce par la Conférence de Londres?

On dit à ceux-ci : « Vous serez libres, » à ceux-là : « Vous resterez esclaves! »

On rachetait les uns, on abandonnait les autres. Aux uns, on daignait faire la grâce d'une patrie; on laissait les autres sous le joug appesanti de l'étranger.

Cette démarcation entre des hommes portant le même nom, ayant la même qualité, les mêmes titres, les mêmes droits, placés dans des conditions identiques, fut d'autant plus injuste; ce triage, que ne motivait aucune considération morale ou logique, fut d'autant plus inhumain, d'autant plus barbare, que

les provinces ainsi livrées aux Turcs avaient partagé les efforts, les dangers, les sacrifices, les désastres des provinces affranchies et destinées à former le nouveau royaume hellénique [1].

Comme le disait très-bien Capo-d'Istria, dans une dépêche à M. Dawkins, ministre britannique :

« Ces provinces ont contracté, dans des jours d'épreuves et de malheurs, l'engagement solennel de ne jamais séparer leur cause.

« Ces engagements sont consignés dans des actes revêtus d'une double sanction, la sanction des Congrès nationaux, et celle, plus inviolable encore, du serment.

« Les habitants de ces provinces (les provinces exclues) répondront que l'expérience de leurs longs malheurs les oblige à être inébranlables dans la résolution de ne quitter leur sol natal, ou les ruines qu'ils

[1] Ce ne fut pas la seule faute que commit la fameuse Conférence. Elle statua sur l'égalité des cultes, sans y ajouter l'épithète de *chrétiens*. Elle fonda un gouvernement monarchique héréditaire, sans annoncer que les citoyens auraient le droit d'y prendre part. Elle se tut sur les droits civils et politiques, sur les constitutions antérieures passées dans les usages du pays. Moins discrète, plus prévoyante et plus libérale sur ce point, la Conférence de Londres eût épargné à la Grèce les années hésitantes, laborieuses, traversées, de la Régence ; elle lui eût épargné sa longue paralysie et ses agitations convulsives, la révolution de 1843 et ses suites. Mais il semble qu'en constituant la Grèce, la Conférence ait pris plaisir à déposer en son sein toutes les causes de mécontentement et tous les germes de malaise et d'improspérité.

défendent les armes à la main, qu'en cédant à l'action d'une force majeure. »

Non-seulement le gouvernement grec d'alors protesta, mais il fut sur le point de dire aux Grecs : « Nous mourrons ensemble plutôt que d'essayer de vivre séparés. » Il se montra prêt à recommencer, au milieu d'un épuisement et d'une détresse sans nom, une guerre inégale, insensée, impossible, à braver la volonté de l'Europe et la vengeance de la Turquie, et, dans un accès de désespoir patriotique, à tout risquer pour empêcher cet acte d'une détestable iniquité.

Quoi d'étonnant si les anneaux de ce corps mutilé s'agitent pour se rejoindre [1] ?

Quelle qu'en soit la cause et quel qu'en puisse être le remède, ce sera toujours une rude tâche pour un gouvernement que de contenir dans le respect forcé de traités odieux des passions que sollicitent les mobiles les plus dignes du respect des hommes.

L'exemple de la subite croissance du Piémont, de-

[1] La Grèce, de son mieux et dans la mesure de ses forces, répara l'injustice que par un principe de pusillanimité avait commise la Conférence de Londres, en accordant (après la révolution de 1843) aux émigrations respectives des provinces sacrifiées le droit d'élire un député. Ce furent les Crétois de Minoa et d'Adamante, les Psariotes d'Erétrie, les Thessaliens de Mizéla, les Macédoniens de la Nouvelle-Pella.

venu en trois ans l'Italie, a singulièrement avivé la fièvre de la Grèce.

Mais la conduite du Piémont a été autrement avisée, autrement prévoyante.

Dans ses proportions et limites premières, le Piémont était un État bien réglé et florissant. Il avait une armée excellente, comparable aux meilleures, des finances en bon ordre, une administration irréprochable. Les lois y étaient respectées.

Le Piémont se trouvait ainsi prêt à répondre aux avances de la destinée.

C'est par là qu'il convient d'abord aux Grecs de l'imiter, au lieu d'envier sa fortune et avant de le suivre en ses aventures. Par malheur, la Grèce n'a eu ni la patience ni la sagesse de se soumettre à ce noviciat nécessaire, à cet apprentissage graduel d'une condition meilleure et plus grande.

Le Piémont et la Grèce étaient comme deux fils de famille, pauvres tous deux, mais ayant tous deux en perspective d'opulents héritages.

Le Piémont s'est dit : « Je veux mettre dans mes affaires un tel ordre, que je puisse vivre honoré, tranquille, dans l'aisance, même si les héritages que j'attends viennent à me manquer. »

La Grèce s'est dit qu'il importait peu de se priver et de se gêner, quand on devait être riche un jour.

Elle a gaspillé le présent dans une attente présomptueuse de l'avenir. Elle s'est dispensée de soins, d'é-

conomie et de prévoyance. Elle s'est amusée à des songes sans effet. Elle n'a rien préparé, rien mûri, parce qu'elle a confondu avec le vrai patriotisme une vague impulsion de vanité.

Quand les Grecs raisonnent de l'avenir de la *grande Idée*, prévenus et échauffés comme ils sont, ils ne voient que des pour; l'observateur calme et détaché ne voit que des contre.

La Turquie est-elle d'humeur à se laisser déposséder tranquillement? N'est-elle pas de taille à faire encore quelque résistance?

Quelles sont les ressources et les facultés de la Grèce pour oser la guerre? Pas d'argent, pas de marine militaire; une armée faible, mal disciplinée, mal exercée, non aguerrie, commandée par des *héros* en enfance, ou des chefs de hasard improvisés par la faveur d'une cour ou par le caprice des clubs.

Rien n'est plus faisable, assurément, que de jeter sur la Thessalie des bandes tumultuaires de Palikares. Mais après?

Après une pointe en avant, après deux ou trois villages brûlés, après une trentaine d'hommes égorgés et une vingtaine de femmes violées, ces bandes tiendront-elles contre Omer-Pacha? Lui fermeront-elles la route d'Athènes? C'est plus que douteux.

La guerre de 1854 a eu les conséquences les plus

heureuses pour la Turquie. Elle n'a pas seulement relevé l'Empire ottoman de sa décadence et dissipé un péril permanent, elle a encore fait voir l'énergie de ses populations, la vigueur de ses troupes, et mis en relief une vitalité qu'on ne soupçonnait pas. La campagne sur le Danube, la défense de Silistrie et de Kars, l'occupation d'Eupatoria, ont témoigné de la valeur du soldat turc et ont montré ce qu'on peut en attendre quand il est commandé.

Autre question. Est-il bien prouvé que les rajahs apprécient tellement la prospérité et la grandeur de la Grèce hellénique qu'ils gémissent de n'être pas incorporés à elle?

Des gens bien instruits affirment le contraire, et ce qui s'est passé en 1854 ne le dément point. Les Grecs ont passé la frontière turque, ils ont tenté le coup et ils sont revenus bredouille.

« On sait, disait récemment un journal anglais, que
« rien n'a si puissamment milité contre les efforts ten-
« tés pour faire de la Grèce le centre et la tête de la
« race grecque, que *la désaffection d'une grande partie*
« *des Grecs.* »

Troisième question. Est-il à présumer que l'Europe, que la chose touche un peu, leur permettra de se livrer à leur fantaisie et de brouiller pour trente ans les affaires du monde? Les regardera-t-elle mettre le feu

à tout l'Orient, allumer l'incendie des bords de l'Adriatique à ceux de la mer Noire, du Danube au Liban, allumer un incendie dont les éclats voleraient au loin et dont les Grecs seraient les premières victimes?

On fait grand bruit du principe de non-intervention. Nous comprenons pour chaque nation le droit et le besoin de mettre librement, elle-même, elle seule, la main à ses propres affaires. Mais ce principe est-il ici de mise et d'emploi? On oublie trop vite que la Grèce est, vis-à-vis de la France, de l'Angleterre et de la Russie, dans une situation particulière et tout à fait exceptionnelle.

Il dépendait de ces trois puissances de la laisser sous le talon d'Ibrahim-Pacha, fumante et noyée dans son sang. Elles l'ont sauvée du dernier péril, d'une mort certaine; elles sont officiellement ses protectrices; elles sont de plus les garantes très-responsables de sa dette, ce qui n'est pas une obligation légère.

S'il plaisait à un débiteur d'ajuster volontairement ses affaires de façon à faire immanquablement faillite, est-ce que ses créanciers n'auraient pas le droit d'y regarder et de s'en mettre en peine?

Mais non. On se repose sur des alliances éventuelles, sur des circonstances fortuites, sur une explosion philhellénique en Europe.

Il faut que les Grecs le sachent, le prestige qui a fasciné nos pères est évanoui. Non-seulement le phil-

hellénisme n'est plus de mode ; non-seulement ce qui était enthousiasme autrefois est devenu réflexion, mais on est allé d'une extrémité à l'autre.

On les a admirés de confiance et un peu trop ingénument. Il y a tel d'entre eux que Hugo a chanté pour ses beaux faits d'armes, et qui n'exécutait ces faits d'armes que contre argent comptant, contre espèces sonnantes, ou contre bijoux poinçonnés, ne consentant pas à rabattre un centime du devis qu'il soumissionnait au gouvernement pour se montrer un héros.

Si l'engouement a été excessif à cette époque, la froideur est peut-être outrée à la nôtre, je ne dis pas non ; mais fondé ou injuste, les Grecs auraient tort de ne pas tenir grand compte de cet attiédissement de l'opinion européenne.

Après tout, ils n'ont pas marché comme ils le promettaient, comme ils le pouvaient.

Ils avaient pour conquérir moralement l'Orient, pour s'ouvrir, comme ils disent, la voie glorieuse de l'Orient, un moyen facile, efficace, permis, attendu, la propagande des idées, la propagande des livres.

Eh bien, qu'on me cite un seul livre, sorti des presses d'Athènes, qui ait ému l'Orient, qui l'ait instruit et captivé, qui ait rajeuni la vieille, la trop vieille popularité attachée à la langue et au nom des Grecs.

L'Europe est donc en droit de leur demander compte

de ses vœux trahis, de ses espérances trompées, de ses pronostics vains, de ses éloges usurpés.

Mais l'imagination électrisée des Grecs, passant par dessus des obstacles qui n'en existent pas moins parce qu'elle ne les voit pas, se distribue d'avance de beaux et riches territoires.

Si notre voix pouvait être entendue de tout un peuple, nous dirions aux Grecs :

« N'abjurez pas vos prétentions et vos espérances. Ce que vous demandez n'est peut-être pas hors de sens, mais c'est hors de propos. Ne compromettez pas en coups de tête vos forces douteuses, votre réputation qui l'est davantage.

« N'ayez pas l'ambition de courir avant d'être en état de marcher. Travaillez dans l'attente d'une occasion favorable. Mettez-vous à même d'y répondre, sans la devancer ni la précipiter.

« Pas de politique hystérique, mais de la bonne, de la saine, de la prévoyante, de la virile politique.

« Occupez-vous de ce qui est immédiat et pressant. Affermissez vos institutions. Pliez-vous au travail nécessaire de votre éducation politique. Soyez ardents et assidus à ce travail. Montrez-vous soucieux de votre avancement moral et de votre prospérité matérielle.

« Formez un peuple. Soyez un irrésistible objet

d'envie pour vos frères de Thessalie, de Macédoine, d'Épire, de Crète, etc., comme les Piémontais l'étaient pour les Lombards, les Toscans et les Napolitains. Sollicitez-les à s'unir à vous par l'exemple de votre fortune méritée et par l'usage que vous en saurez faire.

« Gardez-vous d'imiter vos imprudents voisins, les Monténégrins, au delà les Serbes. Leurs défis impolitiques n'ont eu d'autre effet que de réveiller la Turquie, que de la provoquer à se remuer et à agir.

« L'avenir est à vous. Tout le monde le prévoit et le souhaite en Europe. Préparez et méritez cet avenir par l'esprit d'ordre, de patience et de paix. »

CONCLUSION.

La Grèce est une tête énorme sur un petit corps, et encore cette tête est dans un perpétuel état de congestion.

Non-seulement la Grèce est surchargée de ses capacités propres, pour ainsi parler; mais il lui en afflue de tous les points du monde grec. Les jeunes gens d'Épire, de Macédoine, de Thessalie, d'Asie-Mineure, de Crète et des autres îles turques vont faire leurs études à Athènes, et, ces études faites, y demeurent et s'y établissent, grossissant de recrues perpétuelles cette multitude déjà excessive d'avocats, de professeurs, de médecins et d'officiers qui prétendent à être ministres.

La Grèce n'est pas une nation, c'est le cadre d'une nation. Si, demain, d'aventure, l'Orient lui est livré,

elle peut sans délai inonder l'Orient de préfets, de procureurs-généraux, de colonels, d'archevêques, de recteurs, etc.

Mais si l'Orient ne lui est pas livré, que faire de ces préfets, de ces procureurs-généraux, de ces colonels, de ces archevêques, de ces recteurs, etc. ?

Voilà où est le mal ; il est dans la nature et la force des choses. C'est un genre de mal que les changements de ministères, les dissolutions de Chambres, les renversements de dynasties ne guériront pas.

Ce que l'intérêt et peut-être le salut de la Grèce réclament instamment, c'est une plus saine direction des intelligences et des activités ; c'est un retour des esprits vers ce qui est possible, pratique et utile ; c'est l'apaisement de cette fièvre d'ambition et de politique ; c'est chez les particuliers le bon sens de reconnaître qu'une nation ne peut pas se composer exclusivement de fonctionnaires, et que l'industrie, le commerce, l'agriculture et les professions libérales, ne dussent-elles pas conduire à la Chambre et au ministère, sont en elles-mêmes aussi fructueuses, aussi relevées, aussi nobles que les charges publiques.

Capo-d'Istria, ce grand homme ignoré, l'avait parfaitement compris : « Si nous avons, disait-il, de quoi

donner une bonne et ferme direction et un but déterminé à l'activité de ce peuple, il occupera rapidement une honorable et belle place parmi les nations civilisées ; mais ce but ne peut être atteint que *par la fondation de l'état de propriété, et le moyen en doit être le travail.* »

Finissons par un coup d'œil sur les événements d'hier.

Le gouvernement provisoire a-t-il répondu à la mission dont l'insurrection l'avait investi, à l'attente des Grecs consentant sans réflexion ni condition à lui remettre la dictature en ce moment de crise fatale?

Le gouvernement provisoire n'a su offrir aux besoins criants du pays que de vagues et creuses harangues. Il n'a donné des preuves que d'incapacité, d'imprévoyance et de faiblesse.

Il a regardé piller les magasins et entrepôts de l'État, les caisses des douanes, brûler les registres des hypothèques, dilapider la fortune publique et celle des particuliers, détruire les archives criminelles. Pas de session d'assises, pas de poursuites, pas d'action judiciaire, depuis le 23 octobre 1862, durant quatre mois, grand espace de temps en ce pays.

Les crimes anciens n'ont pas été recherchés, et toute liberté a été laissée à de nouveaux.

L'épidémie du brigandage, ce *mal grec*, s'est renouvelée avec plus de vigueur et plus de séve que jamais. Des bandes se sont montrées à Corinthe, à Calavrita, à Atalante, à Livadie, à Thèbes, à Éleusis, aux portes d'Athènes, partout, sans être nulle part réprimées. On enlève les fils de famille, on les entraîne, on les emporte *dans la montagne*, et, en échange de leurs têtes, on réclame des rançons énormes.

Une seule manufacture de quelque importance existait en Grèce. Elle a été saccagée, et le directeur tué en plein jour. Des provinces prennent les armes contre d'autres provinces. Ces scandales ont un libre cours. Pourvu que le télégraphe officiel puisse chaque semaine expédier en Europe cette dépêche stéréotypée, *la tranquillité règne dans la capitale*, le gouvernement se tient pour satisfait.

Et quelle tranquillité! Toujours sous le coup du pillage et de l'assassinat, les citoyens barricadent leurs maisons et ne sortent que les poches garnies de revolvers!

Le gouvernement provisoire a destitué à tort et à travers, selon l'usage des gouvernements provisoires.

Les nouveaux fonctionnaires, honorés de la confiance de celui-ci et nommés par lui, ont été, en maints

endroits, méconnus, rejetés, chassés par les populations, sans que cet outrage public à l'ordre de choses établi ait reçu de châtiment.

Ce que le gouvernement provisoire a fait de plus innocent, c'est de présider des banquets et de changer les noms des rues.

Il a enjoint l'exil, n'ayant pas même le courage de le décréter, à des hommes connus pour leur patriotisme, pour leurs sentiments libéraux, et qui sont l'honneur de la Grèce actuelle.

Il a tranquillement assisté à la désorganisation de l'armée, s'il n'y a pas coopéré. Tout soldat a été promu à un grade ou a déserté. Il est juste de dire, à la décharge du gouvernement, qu'il comblait ces vides par la *Phalange académique*, c'est-à-dire par deux cent cinquante écoliers, qu'on a eu la puérilité d'équiper et d'enrégimenter officiellement, *aux frais du peuple*, comme disaient les anciens Grecs.

Le Triumvirat du 23 octobre avait d'abord décidé, dans sa sagesse, que l'Assemblée élirait le roi et qu'elle-même serait élue d'après l'ancienne loi électorale.

Et puis, en quarante-huit heures, se ravisant, il a décrété que ce serait la nation qui élirait ce roi par la voie directe du suffrage universel, immédiatement,

instantanément, sans le loisir de la réflexion et sans listes électorales.

Les élections ont été conduites de telle sorte que les campagnes avaient connaissance du vote des villes importantes avant de voter elles-mêmes.

Le Triumvirat du 23 octobre ne s'est pas souvenu ou a affecté de ne pas se souvenir des anciens contrats internationaux par lesquels un prince français, anglais ou russe, était exclu du trône de Grèce.

La loyauté exigeait que la nation grecque fût prévenue des empêchements diplomatiques que son vœu, sincère ou non, était exposé à rencontrer.

Le Triumvirat du 23 octobre a, de fait, supprimé le Sénat, ce gardien de la Constitution hellénique, ce dépositaire né du pouvoir, en cas de vacance du trône, ce suppléant, cet intérimaire légal de la royauté disparue ou éclipsée.

Le papier nous manquerait, si nous voulions énumérer toutes les étourderies commises par ce trio de septuagénaires, portés au pouvoir par la fantaisie d'une trentaine d'artilleurs et d'autant d'étudiants.

Si le gouvernement provisoire a été lamentable d'impéritie et de débilité, le peuple grec a été admirable de tenue et d'esprit de conduite.

Voilà un peuple qui n'est pas gouverné depuis quatre mois, ou, ce qui est peut-être pis, qui est gouverné au rebours du bon sens, et ce peuple, dans le sein duquel fermentent tant d'éléments de désordre, n'élève pas une protestation, n'exprime pas une plainte.

Il subit avec une résignation héroïque les fautes de son gouvernement et le bon plaisir de l'Europe, dont il semble le jouet.

Il ne rompt point le frein de la loi internationale ; il ne se laisse point emporter aux ardeurs du sentiment panhellénique ; il résiste à ses instincts les plus impérieux, à ce qu'il regarde comme un devoir, il dévore sa honte.

Un peuple qui, au milieu de telles épreuves, se comporte ainsi, est digne de tout notre respect.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

Aspect de la Grèce. — Le paysage attique. — Les officiers de Crimée et les professeurs d'esthétique. — Sparte, *O ubi campi!* — Corinthe. — Athènes. — Les rues, les maisons, les chiens, Euripide, les pourceaux. — Ventôse et pluviôse. — L'été. — Beauté du ciel. — Vertus de la soupe. — Du chapitre des glaces dans Aristote. — Villégiature. — Ruines antiques. — Mycènes et Tirynthe. — Eschyle cicerone. — L'art ancien. — L'art moderne. — Les Allemands. . . 1

CHAPITRE II.

Type. — Les hommes, aigles et renards. — Dégénérescence du nez. — Courir est chose contraire aux bienséances. — Petit lever d'Agamemnon. — Le parti des redingotes et celui des fustanelles. — Mauvais effet que produisent de grands hommes. — De l'ataraxie. — Un gouvernement en train de fumer reçoit de fâcheuses nouvelles. — Pauvreté et orgueil. — Anciens et modernes. — Les femmes. — Démarche de l'oie. — Cages en cuir. — Commérages. — Le mal de mer a sa poésie. — La marche des Druides. — Un bal à la cour. — Sire et Monsieur. — Œil du Midi. — Un amour de Mouchtar-Pacha. — Savante retraite d'un général grec. — Le 21 d'un préfet de l'Attique. — Chanvre suédois et cirage égyptien. — Des institutrices. — Gentilhommerie, Fanar, sport. — Paon qui a volé les plumes de la corneille. — La fille du percepteur de Marathon. — La *Marseillaise* grecque. 28

CHAPITRE III.

Pages

Littérature. — Langue. — Arts. — Ce qu'on cherche et ce qu'on ne trouve pas. — Comment on devient ministre des affaires étrangères. — De l'invention de la lyre.— Encore la *Marche des Druides*. — Travaux d'assainissement grammatical. — Du renflouage de l'infinitif. — Du *poulo*. — Marmiton licencié en droit. — Huîtres de la Méditerranée. — *Studiosa juventus*. — Gouvernement du couteau. 57

CHAPITRE IV.

Hercule, Thésée et le roi Othon. — A quoi sert le manque de gendarmes. — D'où proviennent les amoureuses du théâtre de Plaute. — Effets civilisateurs du livre de M. About, *Le Roi des Montagnes*. — Ce qui est réservé aux *Milordi*. — Conversation avec un bandit. — Comment on se débarrasse d'un brigand scandaleux. —.D'un peintre pris pour le bourreau. — Manière de conserver un pendu. 75

CHAPITRE V.

État social et mœurs politiques. — Point de départ de la Grèce contemporaine. — *Asile* de Romulus. — Un barbier chef de bataillon. — Général qui plaide en séparation. — De la mine de mesdames les Députées, quand une Chambre est dissoute. — Grands hommes qui ne savent pas signer. — De la passion d'être ministre. — Quel métier c'est. — Éléments hétérogènes : Orient et Occident, barbarie et civilisation, féodalité et démocratie. — Train de vie d'un chef de clan. — Il n'y a de joie au cœur que par le tabac. — Tours autochthones de maquignonnage électoral. 91

CHAPITRE VI.

Du rhythme des insurrections en Grèce. — Les mangeurs de Turcs. — Insurrection de Nauplie et ses suites. — Nuit du 22-23 octobre 1862. 108

CHAPITRE VII.

Pages

Le roi Othon. — La reine Amélie. — Retour sur le passé. — Coletti 122

CHAPITRE VIII.

Statistique. — Population. — Les Valaques. — Agriculture. — Ponts-et-chaussées. — Administration des eaux et forêts. — La charrue de Triptolème. — Du raisin de Corinthe. — Races d'animaux. — Du paysan grec. — Orang-outang en mariée. — Des khani. — Histoire d'un fromage de Brie et d'un pâté de foie gras 137

CHAPITRE IX.

Suite de la statistique. — Industrie. — Commerce. — Marine marchande. — Les Grecs voituriers de la Méditerranée. — Du percement de l'isthme de Corinthe. — Ovide. — Finances. — D'un Clichy international 156

CHAPITRE X.

Suite de la statistique. — Armée grecque. — Du sous-pied et de la baïonnette en Orient. — Des canons ne supposent pas toujours de la poudre. — Il faut en revenir aux murailles de bois. — Un empereur qui craint le mal de mer. — Système d'avancement dans l'armée grecque. — Du clergé. — Ultramontains et Gallicans en Grèce. — Des très-saints et très-savants moines grecs. — De leur vin blanc et de leurs manuscrits. — Si un prince protestant convient mieux aux Grecs qu'un prince catholique. — Justice. — Instruction publique. — *Desiderata* 169

CHAPITRE XI.

Les partis en Grèce. — Parti russe. — Parti anglais. — Parti français. — Parti bavarois 194

CHAPITRE XII.

Pages.

Des Iles Ioniennes. — Espérances et vœu de l'Europe en confiant aux Anglais le protectorat des Iles Ioniennes. — Sentiments des Ioniens sur la question. — Opiniâtreté des journaux anglais à défendre le droit et l'utilité de ce protectorat avant le 23 octobre.— Palinodie. — De l'offre faite aux Anglais par les Ioniens. — Du Slâvisme et de l'Hellénisme, Russie et Angleterre. — Les prétentions des Italiens sur les Iles Ioniennes. — Un mot de Fra Paolo Sarpi. . . . 211

CHAPITRE XIII.

De la Grande Idée. — De la Grande Idée chez les ministres, chez les journalistes et chez les vignerons. — La question d'Orient traîne dans l'histoire depuis la guerre de Troie. — Des nombreuses bévues de la Conférence de Londres. — Piémont et Grèce, parallèle. — Des pour et des contre de la Grande Idée. — De l'opinion des Turcs, des rajahs et de l'Europe. — Le principe de non-intervention est-il applicable à la Grèce? — Refroidissement du philhellénisme. — A qui la faute? 230

Conclusion 245



